

UNIVERSITE PARIS XI
UNITE DE FORMATION ET DE RECHERCHE
"FACULTE DE PHARMACIE DE CHATENAY-MALABRY"

ANNEE : 1993

N° 1/92

THESE

présentée

A L'UNITE DE FORMATION ET DE RECHERCHE
"FACULTE DE PHARMACIE DE CHATENAY-MALABRY"
DE L'UNIVERSITE DE PARIS XI

pour l'obtention du diplôme d'Etat de
DOCTEUR EN PHARMACIE

Par Eric FOUASSIER

Né le 6/10/1963

TITRE : L'IMAGE ET LE ROLE DU PHARMACIEN D'OFFICINE :
UNE REFLEXION ILLUSTREE
PAR LA LITTERATURE

Soutenu le : 15 mars 1993

JURY

Président : Pr Monique TISSEYRE-BERRY

Rapporteur : Pr Georges VIALA

Membre : Mr Henri BONNEMAIN

Je tiens à remercier ici :

- Mme Monique Tisseyre, professeur de Droit et Economie pharmaceutiques, qui a accepté mon sujet avec enthousiasme et m'a guidé avec rigueur dans sa mise en forme.

- Mr Henri Bonnemain, président honoraire de la Société d'Histoire de la Pharmacie, qui m'a accueilli avec bienveillance au sein de la S.H.P et m'a fait profiter de ses vastes connaissances pour tout ce qui touche au passé de la profession.

- Mrs Pierre Julien et Thierry Lefebvre, membres de la S.H.P, pour leur aide précieuse et leurs conseils avisés.

- Mme Dominique Kassel, responsable de la Collection Bouvet, dont la compétence et la disponibilité ont grandement facilité mes recherches bibliographiques.

- Christine et Eric, ainsi que le docteur Denis Pouchain, qui m'ont prêté les moyens informatiques nécessaires à ce travail.

Je n'oublie pas non plus :

- Mr François Chast, Chef du Service de Pharmacie à l'Hôtel-Dieu, qui m'a transmis durant l'année hospitalo-universitaire le goût d'une certaine exigence et le sens des responsabilités pharmaceutiques.

- Mme Annie Foucrier, pharmacien-maître de stage, qui m'a reçu dans son officine avec un réel esprit de confraternité et le souci de me faire partager un peu de son expérience.

A mes parents

qui, entre autres belles choses, m'ont donné le goût de la lecture et des études. C'est à eux que je dédie cette thèse, comme un tintement d'épée contre les grilles de l'enfance. Et c'est avec beaucoup de tendresse que je les embrasse ici.

A Pascale, mon épouse, pour cet amour de chaque jour qui est mon meilleur soutien et pour la patience dont elle fit preuve dans son rôle ingrat de première lectrice.

A Pierre-Yves, notre fils, pour tout le temps volé à mon travail, mais si merveilleusement gagné.

A mes frères, Bruno et Luc-Michel,

A ma famille

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

I. QUELQUES ELEMENTS D'HISTOIRE

1. Aux origines des temps, le remède entre dans l'art de guérir 10
2. Durant le haut Moyen Age : les moines, le médecin et le mire 13
3. Aux XII^e et XIII^e siècles : l'individualisation de l'apothicaire..... 17
4. Du XIII^e au XVI^e siècle, l'apothicaire devient un notable 21
5. Au XVII^e siècle : prédominance des médecins et règne du clystère 25
6. Au XVIII^e siècle : l'apothicaire devient pharmacien..... 30
7. La pharmacie moderne..... 32

II. L'OFFICINE 34

1. L'officine : un lieu à la fois familier et mystérieux 35
2. Enseignes et autres signes distinctifs. 37
3. La vitrine de l'officine. 41
4. L'intérieur de l'officine vu par les écrivains : 42
des regards divergents

III. L'EXERCICE PROFESSIONNEL 49

1. Un métier aux multiples facettes..... 50
2. Le malaise de l'officinal 55
3. Le pharmacien : dernier rempart de la Santé Publique 58
4. Un métier à risque..... 60
5. Une prise en charge globale de l'individu..... 61

IV. PHARMACIENS ET MEDECINS 64

1. La guerre ouverte : lutte des pamphlets et querelle de l'antimoine 66
2. Le temps des hostilités larvées..... 70
3. La paix des intérêts..... 73
4. Influence du Passé sur les mentalités. 74
5. Une ancienne habitude à retrouver : la visite chez les confrères 76

V. LE PHARMACIEN, HOMME DE CULTURE	79
1. Etre en tout universel.	80
2. Distingués mycologues et troublants herpétologistes	82
3. Jardinage, Agriculture et Gastronomie.	86
4. Pharmacie et Humanisme.	88
5. Pédants, Vaniteux et Suffisants.	90
VI. LES PHARMACIENS DANS LA CITE	92
1. Les pharmaciens : des notables oui, mais souvent moqués	93
2. Un certain M. Homais, pharmacien à Yonville-l'Abbaye.....	95
3. Les pharmaciens engagés dans la vie sociale	99
4. Les pharmaciens et la politique.....	100
VII. LES PHARMACIENS ET L'ARGENT	102
1. Une image d'homme fortuné.	104
2. Une cupidité sans limites.....	105
3. Vivre du malheur d'autrui.....	108
4. Des médicaments à titre gratuit.	109
5. Chouquet et Mousquet : deux pharmaciens face à l'argent.....	110
VIII. PHARMACIENS EXCENTRIQUES ET INATTENDUS	114
1. L'univers fantaisiste d'Alphonse Allais.....	115
2. Les chansons de salle de garde.....	119
3. Quelques portraits bien typés.....	122
4. Les mythes littéraires revisités	125
5. Deux visions surréalistes	126
CONCLUSION	131
1. Le pharmacien en tant que personnage de fiction.....	132
2. Ce qui ressort de la Littérature	133
3. Les paradoxes du pharmacien.....	135
4. Assez vraiment on ne te prise ô Pharmacie !	135
BIBLIOGRAPHIES	138
BIBLIOGRAPHIE LITTERAIRE	139
BIBLIOGRAPHIE NON LITTERAIRE	150

La Littérature n'est souvent que le reflet, plus ou moins fidèle, du monde réel. Stendhal lui-même la concevait ainsi, qui comparait le romancier à un simple porteur de miroir renvoyant à ses contemporains leur propre image. Partant de ce constat, l'idée nous est venue d'étudier les traces laissées par le pharmacien dans les oeuvres de fiction.

Un tel choix ne manquait pas de soulever quelques difficultés, la principale étant le recueil de textes littéraires faisant allusion au pharmacien. En effet, si les auteurs de fiction ont beaucoup écrit sur les médecins, il n'en est pas de même en ce qui concerne l'homme du médicament. Quand on a cité le Fleurant de Molière et le Mr Homais de Flaubert, on a déjà presque fait le tour des personnages célèbres d'apothicaire.

Nous avons donc choisi de travailler avec méthode, explorant systématiquement l'oeuvre des principaux écrivains connus pour leur description de toute une société : Balzac, Zola, Romans, Simenon... Puis, nous avons cherché dans la biographie des grands écrivains des éléments se rapportant à la Pharmacie. Ainsi avons-nous appris, par exemple, que Salacrou et Genevoix étaient respectivement fils et neveu de pharmaciens. Ces attaches familiales devaient avoir laissé des traces dans leurs livres. Effectivement, nous les y avons retrouvés !

Nos textes enfin réunis, nous avons constaté que leur nombre relativement restreint constituait en fait un avantage. Alors qu'on serait bien en peine de définir le rôle et l'archétype du médecin à travers la multitude de pages littéraires qui lui sont consacrées, plusieurs idées fortes se dégagent de nos citations et nous permettaient de mieux cerner

l'image du pharmacien dans la conscience collective. Un choix s'offrait alors à nous : considérer ou non ces textes sous un angle chronologique. L'option chronologique, peut-être plus évidente, avait en effet été choisie par tous ceux de nos prédécesseurs qui s'étaient intéressés aux rapports de la Pharmacie à la Littérature (prédécesseurs d'ailleurs peu nombreux). Ce n'est pas en définitive cette même présentation que nous avons estimé devoir retenir. En effet, il nous importait, non pas d'étudier l'évolution du pharmacien en tant que personnage littéraire à travers les siècles, mais plutôt de dégager des permanences propres à la profession.

Cet objectif étant fixé, nous avons dégagé de nos sources littéraires quelques thèmes privilégiés : le pharmacien et l'argent, le notable, l'homme de culture... Pour chacun de ces thèmes, nous avons cité et commenté les passages de la Littérature française les plus révélateurs, de façon à dresser une sorte de constat. L'option retenue nous a évidemment conduit à mêler dans un même chapitre des textes d'époques différentes. De plus, nous avons fait précéder l'étude des différents thèmes par un chapitre premier qui esquisse, à travers la Littérature, les grandes lignes de L'Histoire de la Pharmacie.

I. QUELQUES ELEMENTS D'HISTOIRE

1. Aux origines des temps : le remède entre dans l'art de guérir
2. Durant le haut Moyen Age : les moines, le médecin et le mire
3. Aux XII^e et XIII^e siècles : l'individualisation de l'apothicaire
4. Du XIII^e au XVI^e siècle, l'apothicaire devient un notable
5. Au XVII^e siècle : prédominance des médecins et règne du clystère
6. Au XVIII^e siècle : l'apothicaire devient pharmacien
7. La Pharmacie moderne

Quiconque s'intéresse aujourd'hui aux pharmaciens doit chercher, dans le Passé, les valeurs et les idéaux auxquels la profession s'est progressivement et profondément attachée. Voilà pourquoi ce premier chapitre est entièrement consacré à l'Histoire pharmaceutique.

Bien entendu, nous ne nous attarderons que sur les aspects historiques dont la Littérature s'est faite l'écho. Ce rapide survol ne prétend donc pas être exhaustif, mais vise à souligner quelques temps forts auxquels le monde occidental, dans son ensemble, a pu être sensible.

1. Aux origines des temps : le remède entre dans l'art de guérir

Aux temps les plus reculés, à l'aube de toute civilisation, l'homme de la Préhistoire engagea cette longue lutte contre la maladie qui dure encore aujourd'hui. D'année en année, les découvertes de la Paléontologie nous permettent, en effet, d'affirmer l'existence d'une véritable thérapeutique de nos lointains ancêtres. A Shanidar, en Irak, on a ainsi retrouvé du pollen de plantes médicinales, au fond d'une grotte, parmi les ossements d'un contemporain de l'homme de Néanderthal. Dans ce sépulcre naturel, se trouvaient des diurétiques, des stimulants, des émétiques et des astringents (114).

Enjambons allègrement les millénaires et rejoignons le Néolithique. Des fouilles effectuées aux abords de cavernes, habitées jadis par les premiers Homo sapiens, ont permis de conclure à la culture de plantes comme le pavot, la camomille, la valériane, le millefeuille... (114)

Certes, l'écriture n'existait pas encore à cette époque, mais nous disposons néanmoins d'un témoignage que l'on pourrait considérer comme l'annonce des futurs textes évoquant les pharmaciens. Il s'agit d'un dessin rupestre, peint il y a environ dix-sept mille ans et constituant la plus ancienne représentation d'un homme expert dans l'art de guérir (119). Des peaux de bêtes couvrent son corps, laissant dépasser ses bras et ses jambes. Il a des yeux ronds et terrifiants et son regard, venu de la Nuit des temps, nous paraît encore plus fantastique sous l'imposante ramure de renne qui coiffe son front.

Une apparence aussi étrange ne doit pas surprendre si l'on songe qu'à son époque, médecine et magie se confondaient. La maladie était alors considérée comme l'oeuvre d'un mauvais esprit et seul un homme aux pouvoirs surnaturels pouvait la combattre. Cette croyance va persister au long des siècles et nous allons la retrouver chez la plupart des grandes civilisations qui ont contribué à la véritable naissance de la Pharmacie. Sans doute est-ce cette importance accordée au surnaturel qui explique la divinisation des premiers guérisseurs : Imhotep, médecin et architecte en Egypte vers 2700 avant J.-C., l'empereur Chen-Nong¹ en Chine, et enfin Asklépios (Esculape pour les Romains), roi de Thessalie et médecin réputé, que la Mythologie transforma en fils d'Apollon et dieu de la Médecine.

Au début du V^e siècle avant J.-C., furent élevés en Grèce les premiers temples en l'honneur de ce Dieu capable, comme le rappellent P. Bousset et coll. (102), *"de guérir les blessures, les ulcères, les fièvres, les douleurs, par de doux enchantements..."* Une partie de la Médecine, devenue sacerdotale, fut donc exercée dans ces temples desservis par des prêtres nommés Asclépiades, tandis qu'une thérapeutique, moins soumise aux pratiques magiques et religieuses, se développait sous l'impulsion *"de quelques citoyens spécialisés, dont les plus anciens connus sont Mélampores, puis Pythagoras qui vivait entre 572 et 500 avant J.-C."* (116).

Dans sa comédie intitulée "Plutus", le grand poète comique Aristophane nous entraîne à l'intérieur d'un de ces temples. Sa description satirique nous laisse penser avec quelle ironie une partie, au moins, de la population considérait les *soins* dispensés en ces lieux.

¹ Auteur du Pen ts'ao, l'empereur Chen-Nong est considéré par les Chinois comme le père de l'Agriculture, de la Médecine et de la Pharmacie.

Que découvrons-nous en effet ? Le malade arrivant au temple est d'abord invité à déposer ses offrandes sur l'autel, puis, un gardien le conduit dans une salle de repos où il doit s'allonger auprès des autres visiteurs. Tous sont à peine endormis que des prêtres surgissent, se jettent sur les offrandes et les font disparaître. Surviennent alors Esculape, Jason et Panacée (en fait des prêtres déguisés), accompagnés d'un esclave porteur d'une boîte de drogues et d'un mortier en pierre. Esculape examine les malades, prescrit les remèdes et l'esclave les prépare. Nous assistons ainsi à l'élaboration d'un onguent pour les paupières, renfermant oignons, jus de figue, résine et vinaigre de Sphetto. Remède efficace pour les maladies oculaires ? Hélas, nous n'en saurons rien ! Car l'humour féroce d'Aristophane continue de s'exercer. La préparation est, en fait, administrée à un malade qui n'est pas celui pour lequel Esculape l'avait prescrite. Et le malheureux de s'enfuir aussitôt en hurlant ! (123)

Il convient de noter ici que celui qui maniait à cette époque le mortier était un simple esclave au service d'un guérisseur. Dans les pages qui vont suivre, nous verrons que pendant de nombreux siècles les personnages directement liés aux médicaments ne furent pas des pharmaciens, mais des médecins ou leurs aides, des moines, voire des charlatans.

Pour l'heure, revenons aux temples anciens dont l'activité demeura longtemps florissante. La renommée du plus célèbre d'entre eux, situé à Epidaure, s'étendit même à l'ensemble du monde antique. Seule la concurrence entraîna peu à peu la décadence de la médecine des prêtres d'Asklépios. Tous les dieux de l'Olympe, puis les simples héros finirent en effet par avoir des pouvoirs thérapeutiques. Diane traitait les maladies des yeux à Ephèse ; Vénus guérissait les tumeurs du menton ; Bacchus, Mercure, Vulcain, les soeurs d'Asklépios, ses fils... tous avaient leurs spécialités (102).

Parallèlement, la médecine scientifique et la préparation de remèdes efficaces ne cessaient de progresser grâce à des savants comme Hippocrate, Celse, Pline l'Ancien, Dioscoride et surtout Galien considéré comme le père de la Pharmacie occidentale. Cependant, tout en profitant des progrès accomplis, les gens du peuple continuaient à demander également à de multiples dieux de veiller sur leur santé et de combattre leurs maux.

C'est cette nécessaire intervention divine que nous trouvons illustrée dans "L'Eneïde" de Virgile. Le poète nous conte la légende de Iapis, élève chéri d'Apollon, que le dieu voulut récompenser en exauçant son vœu le plus cher. Sans hésiter, l'adolescent demanda comme insigne présent la connaissance des herbes et de leur pouvoir de guérison : "*Scire potestates herbarum usumque medendi maluit et mutas agitare in glorius artes* ²" (85).

L'avènement du Christianisme, dans ce domaine-là du moins, n'entraîna aucune rupture avec le Passé. Tout au long de la Bible, le Seigneur apparaît comme seul maître de la santé et de la maladie, et l'homme ne peut espérer combattre cette dernière qu'avec l'aide de l'Éternel. Un passage du livre de l'Ecclesiaste est, à ce titre, révélateur (34) :

*"Le Très-haut a fait sortir de terre tout ce qui guérit ;
et l'homme sage ne dédaignera pas ce secours.*

*Le Très-Haut a fait connaître aux hommes la vertu des plantes
et leur a donné la science, afin qu'ils l'honorent dans ses
merveilles*

*Il s'en servira pour apaiser les douleurs et les guérir ;
celui qui est habile en fera des compositions agréables
et des onctions qui rendent la santé ;
et il diversifiera ses produits en mille manières."*

L'Église chrétienne primitive allait donc donner une nouvelle impulsion à cette conviction que tout remède est d'abord d'essence divine. Fort logiquement, de nombreux membres de son clergé, prêtres, moines ou évêques s'intéressèrent de près à l'art de guérir et devinrent les continuateurs des médecins, savants et compilateurs de l'Antiquité.

2. Durant le haut Moyen Age : les moines, le médecin et le mire.

²Il préféra connaître les vertus des plantes et leur usage médicinal et s'adonner, sans souci de gloire à cet art paisible.

Tout au long du haut Moyen Age, la récession économique, le désordre politique et la misère intellectuelle et morale régnèrent en Occident. Toutefois, dans l'enceinte close des abbayes, une certaine tradition érudite fut conservée en dépit des vicissitudes du temps (109). A l'origine de ce phénomène, nous découvrons une singulière figure, celle d'un écrivain et homme politique ayant choisi d'achever sa vie dans le silence et la solitude d'un monastère.

Cassiodore était né dans la seconde moitié du V^e siècle. Issu d'une famille noble et aisée, il s'orienta vers la politique avec succès. D'abord secrétaire de Théodoric, roi des Goths, il devint ensuite questeur, maître des offices et enfin préfet du prétoire sous Athalaric. Par quelle démarche intérieure décida-t-il alors de rompre avec cette existence passionnante ? On l'ignore ; mais Cassiodore se retira au monastère du Viviers, en Calabre, et se mit à écrire.

Un de ses livres, "L'Institution Divine", incitait les moines à étudier la médecine à travers les oeuvres d'Hippocrate, Dioscoride et Galien, et les exhortait aussi à réaliser traductions et copies en nombre. Il leur conseillait enfin d'apprendre à reconnaître les plantes médicinales et à préparer eux-mêmes des médicaments (102,111) .

Les principaux ordres monastiques entendirent cet appel et, sous l'impulsion de Cassiodore, Médecine et Pharmacie furent partiellement, et pendant plusieurs siècles, entre les mains du clergé régulier. La plupart des monastères possédèrent alors leur pharmacie et leur jardin botanique³.

Le célèbre roman d'Umberto Eco, "Le nom de la Rose" (36), dont l'action se déroule entièrement dans une abbaye bénédictine, illustre à merveille ce rôle joué par le clergé au Moyen Age. Le personnage principal, Guillaume de Baskerville, y évoque notamment le travail de copiste et de chercheur réalisé par les moines :

"Je sais que d'entre les moines qui vivent parmi vous, beaucoup viennent d'autres abbayes disséminées de par le monde : qui, pour un temps limité, le temps de copier des manuscrits introuvables ailleurs afin de les

³Cette installation est décrite pour la première fois dans le fameux plan du monastère de Saint-Gall vers 820. On peut penser qu'un grand nombre d'établissements ultérieurs suivirent ce modèle classique de couvent bénédictin (117).

emporter ensuite dans leur propre monastère, non sans vous avoir apporté en échange quelques autres manuscrits introuvables que de votre côté vous copierez et insérerez dans votre trésor ; et qui, pour un très long temps, parfois jusqu'à la mort, parce que, ici seulement se peuvent trouver les ouvrages qui illuminent la recherche."

A la suite des protagonistes du roman, glissons-nous maintenant à l'intérieur de l'abbaye :

"Après la porte (...) s'ouvrait une allée bordée d'arbres qui menait à l'église abbatiale. A gauche de l'allée s'étendaient une vaste zone de potagers et, comme je le sus par la suite, le jardin botanique, autour des deux édifices des balnéa et de l'hôpital et herboristerie..."

Cette mention d'hôpital ne doit pas surprendre, car les monastères au Moyen Age, dispensateurs de la charité chrétienne, possédaient tous leur infirmerie. Elles représentaient alors le seul accès aux soins pour les pauvres des hameaux environnants. Dans son roman "La chambre des dames" (16), Jeanne Bourin nous fait pénétrer à l'intérieur d'un de ces dispensaires, alors qu'une religieuse soigne une jeune-fille malade :

"Je lui fais boire une tisane de notre fabrication qui donne d'ordinaire de bons résultats, dit encore la novice. Nous la préparons avec des plantes de notre jardin à herbes : fleurs d'absinthe, racines de benoite, fleurs et feuilles d'aigremoine, infusées dans l'eau bouillante édulcorée au miel. C'est excellent pour la toux."

Dans un autre ouvrage ayant pour titre "Le grand feu" (17), le même auteur nous décrit cette fois l'infirmerie-apothicairerie du monastère de Marmoutiers, à la fin du XI^e siècle :

"Tout autour de la pièce, des étagères supportaient pots d'onguents, d'emplâtres, de baumes divers, burette d'huile, fioles de sirop, cruchons d'argile cuite contenant électuaires ou eau de fleurs et corbeilles de vannerie où s'entassaient feuilles, corolles, ombelles, capitules, racines et tiges de plantes médicinales conservées par dissécaton. Sur une table, étaient répandues des herbes fraîchement cueillies qui achevaient de sécher..."

Plusieurs mortiers, imprégnés à l'intérieur des diverses couleurs des préparations qu'ils contenaient, s'alignaient sur le rebord de la fenêtre."

Le moine ayant la responsabilité d'un tel local devint un personnage important au sein de son abbaye et fut distingué par le terme d'apotecarius. Dans sa remarquable "Histoire de la Pharmacie en France des origines à nos jours" (103), M. Bouvet nous rappelait que le nom de certains de ces moines est parvenu jusqu'à nous avec la date de leur nomination ; c'est le cas de Salomon (967), Rainaldus (975), Robertus (985), Aquinus (997) et enfin Maigandus qui exerça à partir de 1063 à l'abbaye de Bourgueil.

D'autres sont restés célèbres par les ouvrages qu'ils ont laissés. En effet, dans une thèse soutenue en 1962 (99), L-M Bodénès constatait que *"selon les dispositions poétiques de beaucoup d'apothicaires, la sécheresse d'un ouvrage technique se vit parfois transformée en une composition littéraire de grand agrément. Ainsi les moines apothicaires Floridus Macer et Walafriid Strabo furent les auteurs de poèmes botaniques en latin."* Au IX^e siècle, le premier écrivit "De Vires Herbarum" et le second, qui vivait à la même époque sur l'île de Reichenau, au milieu du lac de Constance, un poème didactique de 444 vers : l'"Hortulus".

Nous venons de le voir : pendant tout le haut Moyen Age, une véritable pharmacie religieuse s'est peu à peu organisée. Pharmacie et Médecine devrions-nous écrire, car il n'existait pas alors de séparation formelle entre ces deux types d'activités. Hors des cloîtres, cependant, la Médecine profane n'avait pas pour autant disparu. Simplement, comme en témoignent les chroniqueurs du temps et les actes officiels, les médecins n'étaient nombreux que dans les villes ou dans l'entourage des grands princes. Ils avaient parfois à leur service un aide spécialement chargé d'exécuter l'ordonnance, c'est à dire de préparer les médicaments. Ce personnage, appelé pigmentarius et dont la fonction est précisée au VI^e siècle par Olympiodore (103), peut être considéré comme le véritable ancêtre du pharmacien.

Cependant, à la fin du haut Moyen Age, le simple manant était davantage familiarisé avec un personnage autrement plus pittoresque : le charlatan ! Écoutons parler celui auquel le fameux poète Rutebeuf prêta, un peu plus tard, son éloquence dans son "Dit de l'herberie" (68) :

*"Je suis un mire⁴, et j'ai été en maints empires,
Du Caire m'a tenu le sire plus d'un été ;
Grand savoir j'ai conquis.
La mer j'ai passée pour revenir par le pays des Maures
et par Salerne, par Burienne et par Byterne."*

Si les contrées évoquées ici n'ont pas d'autre but que d'éblouir le badaud, il est exact en revanche que tout charlatan était, à cette époque, un grand voyageur. La montée du charlatanisme en Occident puise précisément l'une de ses origines dans l'existence d'un pays disloqué et de toute une mouvance de déracinés. Dans une thèse où il se proposait de partir "à la recherche du pharmacien" (112), D. Frelon a parfaitement décrit ce phénomène : "Des colporteurs allant de ville en ville offrent leurs drogues mystérieuses qui guérissent tous les maux : graisse d'éléphant, de cerf, pierres des planètes, etc. Ils menaient grand tapage et grande publicité donnant de vraies fêtes foraines. L'entrée en ville était toute une cérémonie qui fera la joie des populations jusqu'aux débuts du XIX^e siècle."

Pour ce qui est des "drogues mystérieuses" et toutes puissantes, le bonimenteur de Rutebeuf n'est pas en reste. Il suffit, pour s'en convaincre, de l'écouter vanter sa marchandise :

*"En Pouille, en Calabre, en Palerme
ai herbes prises, qui de grandes vertus sont emprises :
sur quelque mal qu'elles soient mises,
le mal s'enfuit...
Voyez mon herberie, je vous le dis par Sainte-Marie,
Ce n'est pas là débris fripé, mais de grande vertu.
J'ai l'herbe qui les vis redresce
et celle qui les cons estrece..."*

3. Aux XII^e et XIII^e siècles : l'individualisation de l'apothicaire.

⁴Ce terme est employé ici comme synonyme de médecin ou de mage.

A l'aube du XII^e siècle, en Occident, la préparation des médicaments ne correspondait donc toujours pas à un métier particulier. Cette tâche était assumée, d'un côté par les médecins ou leurs aides, de l'autre par le clergé régulier, voire, d'une façon plus fantaisiste, par les charlatans.

Cependant, les choses n'allaient plus tarder à évoluer. Différentes circonstances favorisèrent en effet l'apparition des apothicaires proprement dits. Il faut tenir compte tout d'abord du renouveau économique qui fit écho, sous les premiers Capétiens, au renouveau culturel observé durant l'ère carolingienne. Le commerce connut notamment un essor remarquable à partir des villes et des foires qui s'étaient développées au cours du XI^e siècle (109).

Par ailleurs, à la même époque, l'exercice de la Médecine et de la Pharmacie par le clergé fut remis en question. De nombreux conciles (Clermont en 1130, Montpellier en 1162 et 1195, Paris en 1212) interdirent aux religieux le négoce et l'art médical ; même s'ils ne furent pas immédiatement suivis d'effet, ils annonçaient la laïcisation future de l'exercice pharmaceutique (112).

Toutefois, s'il y eut finalement scission entre Médecine et Pharmacie, la raison principale en revint à l'introduction des études médicales dans les universités. Dès lors que le médecin devenait dépositaire d'un savoir *officiel*, il fallait le débarrasser de tâches jugées contraignantes et peu valorisantes, tel le maniement du pilon et du mortier. Il est, à ce sujet, particulièrement révélateur de constater que l'étudiant en Médecine prêtait serment de n'exécuter aucune besogne manuelle tout au long de son exercice. Ceci excluait donc même la possibilité de s'adjoindre les services d'un aide, que le médecin n'aurait pas eu l'autorisation de former sur le plan pratique.

La plus célèbre de ces universités de Médecine s'implanta dans la région de Naples, à Salerne, et ses statuts furent promulgués en 1140. La légende veut que l'école ait été fondée par quatre princes de la science médicale : l'Arabe Adéla, le Juif Helinus, le Grec Pontus et le Latin Salernus. Ces représentants des quatre peuples dépositaires du savoir humain annonçaient la fidélité à la tradition mais aussi l'ouverture d'esprit qui allaient caractériser l'enseignement salernitain (96,102).

C'est à Salerne que furent écrits des traités aussi importants que le "Liber de simplici medica" et le "Regimen sanitatis salernitatum". A Salerne également s'illustrèrent des hommes tels que Constantin l'Africain et Gilles de Corbeil. A Salerne toujours des femmes purent exercer en tant que médecins à part entière, notamment la fameuse Trotula. A Salerne enfin l'alcool fit une entrée décisive dans l'arsenal des solvants pharmaceutiques (102).

Une si belle réussite ne pouvait que servir d'exemple. En France, furent créées successivement les facultés de Médecine de Paris (1220), Toulouse (1224) et surtout Montpellier (1272), où le courant salernitain allait se mêler étroitement à celui de la science arabe venue par l'Espagne. Fort logiquement, c'est aussi à Montpellier que l'on trouve, chez les ancêtres des apothicaires nommés especiadors, la première ébauche d'organisation corporative. On notera, dans ce milieu du XII^e siècle, la même évolution chez les pigmentarii d'Angers, les speciatoribus en Arles et les apothecarii en Avignon (102). Le point commun de ces différentes confréries étant le serment prêté par chaque nouveau membre à son entrée, serment par lequel il s'engageait à respecter les règles et usages de la profession.

A ce rassemblement des hommes allait s'ajouter un regroupement des officines. Dès le XIII^e siècle, en effet, dans la plupart des grandes villes, les marchands de remèdes et d'épices se trouvaient tous logés dans la même rue ou dans le même quartier. Ainsi, quand Jeanne Bourin, dans sa "Chambre des dames" (16), décrit les alentours du Petit-Pont au XIII^e siècle, ce n'est plus de la fiction mais presque du *reportage historique*.

"On entrait à l'Hôtel-Dieu par la place du marché Palu, où herboristes et apothicaires voisinaient. Des relents de plantes médicinales, d'herbes séchées, de camphre, de fleurs de moutarde, d'onguents indéfinissables flottaient aux alentours."

Dans sa boutique, l'apothicaire était à la fois préparateur et vendeur de médicaments, mais il étendait aussi son commerce à la cire, aux dragées, aux épices. Pour ces dernières, en effet, les circuits d'approvisionnement étaient les mêmes que pour les drogues. Toutes ces denrées provenaient de pays lointains : Perse, Palestine, Égypte... Peu à peu, des fonctions administratives incombèrent également à l'apothicaire, tels le contrôle des marchandises ou la

surveillance des poids (102,112). Jeanne Bourin, encore elle, illustre cette diversité dans la description qu'elle nous donne d'une apothicairerie au XIII^e siècle (16) :

"Dans la boutique de l'apothicaire, une vieille femme achetait des boîtes d'électuaire, un jeune couple choisissait des sachets de cendal remplis d'aromates et un enfant demandait des prunes de Damas. Une odeur de plante séchée, de gingembre, de cannelle, de menthe, d'eucalyptus épaississait l'air en évoquant la préparation d'onguents et de potions, de sirops ou de cataplasmes. Isabeau s'affairait. Un pilon à la main, son mari se penchait sur le contenu de deux grands mortiers de marbre."

Cet établissement de l'apothicaire allait également contribuer à distinguer celui-ci de l'empirique de passage. Comme le rappelle H. Bonnemain dans la Revue d'Histoire de la Pharmacie (100), l'apothicaire en prêtant serment jurait *"de désavouer et fuir comme la peste la façon de pratique scandaleuse et totalement pernicieuse de laquelle se servent aujourd'hui les charlatans, empiriques et souffleurs d'alchimie, à la grande honte des magistrats qui les tolèrent."*

Les charlatans n'en disparurent pas pour autant et, au XVI^e siècle, Rabelais put nous offrir une description de la place Dauphine, à Paris, où l'on se bousculait pour voir les vendeurs d'eaux merveilleuses. Là, son héros, Gargantua, observait *"les bateleurs, trajectaires et thériacleurs et considérait leurs gestes, leurs soubresauts et beau parler"* (64). Quant à La Bruyère, au siècle suivant, il caricatura un charlatan célèbre de l'époque nommé Carretti (46) :

"Carro Carri débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains : de spécifique qu'il était contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra à l'esprit : l'hémorragie, dites-vous ? Il la guérit. Il ne ressuscite personne, il est vrai ; il ne rend pas la vie aux hommes ; mais il

les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude et ce n'est que par hasard que son père et son aïeul, qui avaient ce secret, sont morts fort jeunes."

4. Du XIII^e au XVI^e siècle, l'apothicaire devient un notable.

En l'an de grâce 1563, dans une France ravagée par les guerres de religion, deux cavaliers chevauchent en direction de Montpellier. Quel puissant motif les a donc poussés sur les routes en un temps si calamiteux ? Tout simplement la soif de connaissances ! Car ces deux voyageurs, qui sont frères, se rendent à Montpellier, attirés par la réputation de sa Faculté :

"En cette bonne ville (notre père) avait lui-même étudié en la fleur de son âge. Elle lui était fort chère et il tenait que son Collège de Médecine, où Rabelais avait soutenu sa thèse, passait tous les autres, Paris compris, par l'audace, la variété, les nouveautés de son enseignement, brillant, disait-il, en cette deuxième partie du siècle, d'un éclat plus vif qu'au siècle précédent l'école de Salerne."

Ainsi commence le beau roman de Robert Merle intitulé "En nos vertes années" (53). Les deux héros de ce livre vont se consacrer à l'étude, l'un de la Pharmacie et l'autre de la Médecine. Ce qui nous vaudra, en parcourant le récit de leurs aventures, de découvrir la vie quotidienne des apothicaires au XVI^e siècle. Notons qu'à cette époque les corporations s'étaient considérablement développées et ne ressemblaient plus guère aux organisations embryonnaires évoquées précédemment. Chaque ville avait ses propres actes officiels qui réglementaient le métier d'apothicaire. Néanmoins ces textes se ressemblaient tous par le fond comme par la forme. Ils comportaient notamment quelques principes fondamentaux toujours valables : différenciation entre le médecin et l'apothicaire ; droit de regard des autorités ; obligation de travailler d'après une pharmacopée ; exécution des ordonnances selon une prescription médicale ; respect des prix établis ; interdiction du *quid pro quo* sans l'accord du médecin (117).

Ce développement des corporations s'était effectué progressivement, au détriment d'autres professions plus ou moins rivales, spécialement les épiciers. Et D. Frelon de constater : *"Appartenant au même corps de métiers, apothicaires et épiciers ne pouvaient que s'affronter un jour ou l'autre et l'histoire de leur interminable rivalité est demeurée célèbre ; les apothicaires n'ayant de cesse d'augmenter leurs privilèges et les épiciers de s'en plaindre"* (112). En Ile-de-France, cette lutte aboutit en août 1484 à la promulgation par le roi Charles VIII, d'une ordonnance stipulant que *"doresnavant nul espicier de nostre dicte ville de Paris ne s'en puisse mesler du fait et vacation d'apothicairerie si le dit espicier n'est lui-même apothicaire."*

De la même façon, les apothicaires veillèrent à se distinguer d'autres professionnels. A titre d'exemple, mentionnons le procès gagné en 1571 contre les merciers, pour avoir l'honneur de porter le dais au-dessus du roi lors de son entrée officielle à Paris, ainsi que la défense de la charge de vérificateurs des poids et balances qu'ils conservèrent jusqu'en 1777 (90).

Jaloux de ses prérogatives, conscient de la noblesse de son art, l'apothicaire se présentait donc, dès le XVI^e siècle, comme un notable bourgeois. Il n'apparaît pas autrement sous la plume de Robert Merle (53) qui nous livre le portrait de Maître Sanche, oncle de nos deux héros et *"le plus célèbre des apothicaires de Montpellier"* :

"Il n'était pas comme la veille en simple pourpoint et tête nue, mais vêtu, comme je le vis chaque jour en son officine, d'une resplendissante robe de soie noire ornée d'une ceinture d'argent et le chef couvert d'un bonnet de drap surmonté d'une houpe amarante.

A la main, il tenait, comme Balsa (son premier commis), une fine baguette de roseau, mais, comme il convenait à sa condition, bien plus longue, bien plus belle, et bien plus ornée, étant vernissée et en outre cerclée aux deux bouts et en son milieu par des anneaux d'argent."

Ce docte personnage va livrer aux deux héros du roman les secrets de son officine. Il les conduit, en effet, dans une salle fermée à clé où sont conservés tous les corps et substances entrant dans la composition de ses médecines. Ce sont d'abord les drogues

d'origine animale, tous ces produits qui se multiplièrent au XVI^e siècle pour connaître un véritable engouement au début du XVII^e : graines d'écarlate tirées de la cochenille, musc obtenu à partir d'un cerf d'Asie, ambre gris extrait du cachalot, bézoard (concrétions calcaires d'une sorte de bouc), peau de serpent, cornes de chevreuil...

Puis, Maître Sanche énumère les innombrables simples, importés de contrées aussi lointaines que la côte de Malabar, la Thébàïde, Ceylan et les Indes. L'évocation de tous ces pays laisse penser à quels prix se négociaient de telles marchandises et combien grande devait être la tentation, pour certains apothicaires peu scrupuleux, de se livrer à quelque falsification. Maître Sanche fustige ces confrères indécents avec un mépris non dissimulé :

"Quant au séné, mon bon neveu, poursuivit-il en me plaçant la main sur l'épaule, dont vous n'ignorez pas les propriétés purgatives, sachez qu'il est apparu, et même en Montpellier, d'aucuns apothicaires, chiche-faces et grippe-sous, qui le font venir à petits prix de Seyde. Mais pour moi (ici, il haussa la voix) je tiens ce séné de Seyde pour vil, rude, chargé de boue et de graveau, indigne d'être administré même à un âne, et je lui préfère un milliasse de fois le séné d'Alexandrie, plus coûteux assurément, mais net, sain et pur."

Maître Sanche évoque enfin les minéraux qui constituent son *"bien le plus précieux"* : le vert de gris, l'alun, le bitume, le borax, le cynabre, l'orpiment, le vif-argent, le corail, les perles, les gemmes, l'argent et l'or. L'apothicaire explique ensuite à ses visiteurs le fonctionnement des divers instruments entreposés dans sa cave : les cornues à long col, les fourneaux à combustion lente ou athanors, l'aludel et l'alambic.

Connaître les drogues et les outils de la profession ne suffit cependant pas pour être un bon apothicaire. Ayant rempli son rôle de guide, Maître Sanche nous explique que l'art de la profession ne réside point tant dans la bonne composition des remèdes que dans la proportion exacte des ingrédients et le tour de main pour les lier ensemble :

"Il y a en ces questions, credi mihi experto roberto (fiez-vous à moi qui en ai l'expérience), une somme immense de recettes occultes que d'aucuns de ma confrérie m'envient et me voudraient ravir. Mais j'aurais garde de me

laisser ainsi larronner de ces secrets qui me sont plus chers que le trésor du roi, pour ce que je les tiens de mon père, et mon père de son père, et icelui de mon aïeul, pour ce que j'y ai considérablement ajouté par l'inouïe diligence et labeur de ma vie et pour ce que, grâce aux dits secrets, je suis estimé et tenu, omnium consensu, en cette ville, en pays de Languedoc, à Paris, et dans le royaume entier, pour le premier de mon art."

Les Sanche apothicaires de père en fils ? La chose était fréquente à l'époque, bien plus qu'aujourd'hui, et peut s'expliquer par un accès à la profession encore mal réglementé. Pour l'entrée en apprentissage, une moralité sans tâche ainsi qu'un niveau de fortune convenable suffisaient. Bien souvent, l'enseignement se réduisait à une formation pratique, au cours d'un stage dont la durée variait selon les régions. Il fallut attendre en fait le XVII^e siècle pour voir se généraliser des statuts professionnels précis. Furent alors organisés apprentissage, compagnonnage, instruction théorique, au moins dans les grandes villes, et examens d'accès à la maîtrise. Toutefois, les fils de maîtres furent encore longtemps avantagés et bénéficièrent de stages réduits et d'examens simplifiés (103).

Acquérir au XVI^e siècle le titre de maître-apothicaire représentait donc pour certains l'aboutissement de bien des rêves, bien des efforts. Membre d'une corporation influente, détenteur de drogues rares et prestigieuses, disposant d'une fortune souvent confortable, l'apothicaire occupait alors une place importante dans la Cité qui justifie bien la joie du héros de Robert Merle (54) :

"Mon gentil frère Samson aimait tant son état qu'il fut transporté d'aise d'être promu maître-apothicaire au bout de ses années d'acharné labeur. Au cours du triomphe qui suivit ses épreuves, la coutume voulait qu'on le promenât à cheval, en cortège, à travers la ville"

Est-ce à dire qu'au moment où se dissipaient les ténèbres du Moyen Age la Pharmacie connaissait déjà son âge d'or ? Ce serait pour le moins audacieux, car les nuages ne manquaient pas. Les charlatans n'avaient jamais été aussi nombreux, la sorcellerie aussi répandue, le culte des saints guérisseurs aussi pratiqué. En outre, la Pharmacie demeurait exclue des campagnes, où les seuls remèdes disponibles étaient laissés en dépôt au château

ou au couvent. Surtout, le développement et l'émancipation des apothicaires ne cessaient de se heurter au pouvoir médical. Aux yeux des médecins, l'apothicaire demeurait un subalterne qu'il convenait de surveiller étroitement et dont les activités ne pouvaient en aucun cas empiéter sur leurs propres prérogatives. Longtemps larvée, cette rivalité éclata au grand jour durant la Renaissance et mit de nombreuses années à s'apaiser. Mais nous n'en dirons pas plus ici, car un chapitre entier de notre thèse est justement consacré à ces relations délicates entre médecins et pharmaciens.

5. Au XVII^e siècle : prédominance des médecins et règne du clystère

Avec le XVII^e siècle commençait le monde *moderne*, et les progrès de la science semblaient déjà annoncer les lumières qui donneraient tout son lustre au siècle suivant. Des avancées importantes furent accomplies dans le domaine pharmaceutique et de nouveaux remèdes⁵ autorisés par le système des lettres patentes (102). Même si ces ébauches de "spécialités" échappèrent en définitive au canal des officines, il n'est pas étonnant de voir le père capucin Martial de Brive rendre hommage, dans un sonnet, à l'"Art de la Pharmacie" (18) :

*"Cet art qui de nos jours ménage le destin
Se sert pour notre bien de l'émail des prairies,
De l'Ambre, du Corail, du Musc, des Pierreries,
Du Baume le plus pur et de l'Or le plus fin.*

*Cet art miraculeux par un pouvoir divin
Fait un mets innocent de vipères pétries
Et donne la vigueur à des santés flétries
Par des extraits subtils qu'il tire de venin..."*

⁵Leur liste serait presque interminable. Citons pour mémoire l'eau de Cologne (vers 1650), l'eau de Rabel (vers 1678), le baume tranquille (vers 1680), les pilules de Belloste (vers 1681)...

Bel hommage en effet ! Oui, mais voilà : dans la Littérature de son temps, Martial de Brive fait figure de brebis égarée bêlant de vaines louanges. La plume, au XVII^e siècle, se trempait surtout dans le vitriol et jamais le ton n'avait été aussi caustique à l'égard de l'art de guérir. C'est que si découvertes il y avait (Et il y en avait ! Démonstration de la circulation sanguine par Harvey, mise au point du microscope, découverte des bactéries, premiers grands succès de la chimie avec l'isolement des sels, des acides et des bases...), la médecine au quotidien restait décevante et, circonstance aggravante, singulièrement arrogante.

"Véritablement, la médecine d'alors fait honte lorsqu'on en relit les textes écrits : la logorrhée et l'autosatisfaction en étaient les caractéristiques principales alors que, on le devine, les malades mouraient, souffraient et s'angoissaient sans autre secours qu'un verbiage ronflant et des traitements épuisants." Ce jugement sévère émis par le professeur J-P Escande (110) n'est hélas que trop juste ! Et la Pharmacie de l'époque n'est pas moins critiquable, car les médicaments les plus prisés ne concordaient souvent qu'assez mal avec les progrès de la chimie et de la pharmacologie. Larmes de cerf, cornes de licorne, thériaque et mithridate étaient encore largement mis à l'honneur. L'image de l'apothicaire qui s'imposait au XVII^e siècle n'était plus celle d'un docte artisan en sa boutique, mais bien plutôt celle d'un exécuteur de viles besognes, cupide et ridicule, entièrement soumis à l'autorité des médecins.

Et, aussitôt l'on songe à Molière. Aux yeux de celui-ci, médecins et apothicaires dissimulaient trop souvent leur ignorance derrière une panoplie de carnaval et un piètre latin de cuisine. Il suffisait en effet d'endosser l'habit rituel et l'on devenait inattaquable, investi soudain de la toute-puissante aura médicale. Molière voyait là une véritable supercherie et c'est elle qu'il dénonça dans ce court échange du "Médecin malgré lui" (59, où Sganarelle, docteur par imposture, rassure Léandre qu'il doit faire passer pour son apothicaire :

"Léandre : Tout ce que je souhaiterais serait de savoir cinq ou six mots de médecine pour me donner l'air d'habile homme.

Sganarelle : Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire ; il suffit de l'habit : et je n'en sais pas plus que vous."

Le même jeu fut repris, sous une autre forme, dans le ballet final du "Malade imaginaire" (58), où Argan reçoit des mains du président de l'Assemblée l'habit de médecin :

<i>"Praeses</i>	<i>Le Président</i>
<i>Ego, cum isto boneto</i>	<i>Moi, avec ce bonnet</i>
<i>Venerabili et docto,</i>	<i>Vénérable et docte</i>
<i>Dono tibi et concedo</i>	<i>Je te donne et te concède</i>
<i>Virtutem et puissanciam...</i>	<i>Le pouvoir et la puissance..."</i>

Paradoxalement, associer le théâtre de Molière et le personnage de l'apothicaire peut paraître abusif quand on examine l'oeuvre dans son ensemble. On n'y trouve en effet que trois hommes de la profession. D. Frelon explique la faiblesse de ce nombre par le fait que l'auteur désirait s'attaquer au corps médical dans sa totalité et que les apothicaires n'occupaient dans celui-ci qu'une place subalterne (112).

Le premier de ces personnages n'est, d'ailleurs qu'un usurpateur. Il s'agit de Léandre dans le "Médecin malgré lui" (59). Assistant fidèle et muet du médecin, il n'occupe que de vils emplois et se cantonne en fait dans la préparation et l'administration des clystères.

Le deuxième apothicaire est anonyme et intervient dans l'action de "Monsieur de Pourceaugnac" (60). Plus encore que Léandre, il apparaît comme l'auxiliaire servile du médecin. A Eraste, qui le confond avec ce dernier, il rétorque : *"Ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir."* Sa confiance envers le médecin est à ce point aveugle qu'il ne songe même pas à lui reprocher la mort de trois de ses enfants⁶ et il va même jusqu'à affirmer : *"J'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre."*

Avec "Le Malade Imaginaire" (58), la critique s'affine et le personnage de l'apothicaire Fleurant est sans doute plus proche de la réalité. Ce souci de viser juste conduit Molière à prendre un avocat en la personne de Béralde, dans la scène 3 de l'acte III. Non, *"ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine."* Et les

⁶On se souviendra ici que les médecins furent en grande partie responsables du décès des deux fils de Molière.

apothicaires participent de ce ridicule ! Fleurant n'est qu'un fantoche, entièrement soumis à la loi des bonnets pointus, prompt à gonfler les notes de ses clients et à se draper dans sa dignité outragée dès lors qu'on s'oppose à lui.

Toutes ces attaques répétées ne pouvaient qu'irriter. A ce titre, l'épigramme qui circula à la mort de Molière est particulièrement révélatrice (120) :

*"Quoi donc, c'est le pauvre Molière
Qu'on emporte dans cette bière !
S'écrièrent quelques voisins.
- Non, non, dit un apothicaire
Ce n'est qu'un mort imaginaire
Qui se raille des médecins !"*

Nous l'avons entr'aperçu avec Molière : au XVII^e siècle, les apothicaires furent avant tout les serviteurs du "clysterium donare". Une épitaphe d'un apothicaire lyonnais de l'époque illustre avec ironie le triomphe de ce fameux instrument dont la profession eut tant à souffrir : *"Ci-gît qui, pour un quart d'écu, / s'agenouillait devant un cul."* Pour donner une idée de l'ampleur du phénomène, il suffit de se référer au journal de Jean Héroard, médecin de Louis XIII, où l'on apprend que ce monarque reçut 312 lavements en moins d'une année.

Si les écrivains de l'époque tournèrent si souvent en dérision les apothicaires, ce fut aussi et peut-être principalement en raison de cette besogne peu glorieuse qui leur échet. Dans une thèse ayant pour sujet "Littérature et Pharmacie" (108), M. Degrenne écrivait : *"Il n'est pas douteux que l'idée de ridiculiser plus ou moins le personnage de l'apothicaire date de l'époque où s'établit le règne abusif du clystère. Auparavant, nul écrivain ne s'était avisé de prendre pour têtes de turc les vendeurs de drogues..."*

Il est vrai que les textes associant apothicaires et clystères abondent. Le ton est souvent celui de la plaisanterie désobligeante. Dans "Le Malade Imaginaire", c'est Béralde qui prend monsieur Fleurant de haut en l'apostrophant ainsi : *"Allez, monsieur ; on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages."* Quant à Clistorel, personnage de Jean-François Régnard (66), il s'attire sensiblement la même réplique quand

il se vante d'approcher, en tant qu'apothicaire, princes et grands de ce monde : *"Vous ne les voyez que par derrière"* , lui rétorque-t-on.

Le thème plaisait aussi aux auteurs plus légers et aux graveurs galants. Ils trouvaient là un excellent prétexte pour représenter quelque scène un peu leste. A cet égard, le divertissement en vers de D'Aquin de Chateau-Lyon intitulé "Le garçon apothicaire" fait figure d'audacieuse curiosité (7). Le sujet en est très simple : une comtesse sur le retour aperçoit de sa fenêtre un jeune apothicaire oeuvrant en sa boutique. Séduite, elle le fait appeler :

"Vous voilà donc, lui dit la Comtesse attentive

En le dévorant des yeux ;

La colique me fait souffrir des maux affreux,

Allons, allons, abrégeons le colloque,

Guérissez-moi." Puis sur un canapé

Elle se met en posture équivoque.

Notre gentil garçon, d'étonnement frappé,

D'amour n'en sent pas moins plaisante égratignure,

Jette canon, seringue et n'est plus occupé

Qu'à profiter de la posture.

Ce n'était pas agir en sot.

"Suis-je bien ? - A merveille. Ah ! donnez au plus tôt,

Soulagez vite la Nature."

L'apothicaire, en ayant fini de son assaut, se verra remercier sur ce compliment : *"Vous les donnez fort bien !"* Mais est-il encore vraiment question de lavement ?

Notons que l'intérêt des écrivains pour le clystère ne s'éteignit pas avec la disparition de celui-ci au XVIII^e siècle. Plus près de nous, un auteur comme Alphonse Allais nous a offert, sur le sujet, une nouvelle version étonnante de *"l'arroseur arrosé"* (3). On rapporte également que Baudelaire se plaisait à visiter ceux que l'on appelait dorénavant les pharmaciens pour exiger d'eux la pose d'un clystère. Il prétendait, non sans malice, que les

apothicaires, même sous le nom de pharmaciens de première classe, étaient tenus d'obéir à cette injonction et que c'était là une des charges de leur état (113).

6. Au XVIII^e siècle : l'apothicaire devient pharmacien.

Ce nom de pharmacien n'était pas le seul vocable nouveau à la fin du XVIII^e siècle. Lisons plutôt ce savoureux dialogue imaginé par Brillat-Savarin (104) :

"Le général : Monsieur, la note que vous m'avez envoyée est un véritable compte d'apothicaire !

L'homme : Monsieur, je ne suis pas apothicaire.

Le général : Et qui êtes-vous monsieur ?

L'homme : Je suis pharmacien.

Le général : Eh bien, monsieur, votre garçon a dû vous dire...

L'homme : Monsieur, je n'ai pas de garçon.

Le général : Qu'était-ce donc, ce jeune-homme ?

L'homme : C'était mon élève.

Le général : Je voulais vous dire monsieur que vos drogues...

L'homme : Monsieur, je ne vends point de drogues.

Le général : Que vendez-vous alors ?

L'homme : Monsieur, je vends des médicaments."

Ces changements de terminologie, qui peuvent paraître futiles, correspondaient en fait à une véritable mutation et répondaient à un souci de revalorisation. Sur ce point précis, un bref rappel étymologique n'est pas sans intérêt. Le mot apothicaire vient du bas-latin apothecarius qui signifiait boutiquier. Quand ce terme s'imposa aux XIII^e et XIV^e siècles, la boutique était en effet l'élément principal qui différençait le commerçant sérieux du charlatan de passage. L'apothicaire était avant tout celui qui avait *pignon sur rue*. A la fin du XVIII^e siècle, au contraire, il convenait de montrer qu'on n'était pas seulement un boutiquier, mais un homme de science et de progrès. Le choix du mot pharmacien allait dans ce sens. Ne dérivait-il pas du nom grec *Pharmakon* qui signifiait tout à la fois remède et poison ? Le

pharmacien devint donc celui qui connaît et détient des substances de plus en plus actives, dont le pouvoir thérapeutique se double bien souvent d'une toxicité non négligeable (116).

En amont de cette profonde mutation, on peut distinguer trois causes internes : l'immobilisme corporatif, les nombreux abus dans la formation des apprentis et dans l'accès à la maîtrise, ainsi qu'une trop grande diversité de statuts au sein des différentes structures corporatives. En outre, des circonstances extérieures particulières favorisèrent les tenants d'une réforme en profondeur ; parmi celles-ci, notons surtout l'avènement bourgeois qui suivit la Révolution et l'essor de l'esprit scientifique. Comme l'a si bien exprimé D. Frelon (112) : *"Le siècle de la Raison avait découvert le besoin de preuves."*

Les changements se firent par étapes, avec, d'abord, en 1777, la création du Collège de Pharmacie de Paris et la rédaction d'une véritable charte de la profession⁷. Une déclaration du roi, datée du 25 avril de cette année-là, interdisait en outre aux maîtres en pharmacie de cumuler le commerce de l'épicerie et officialisait la Pharmacie comme une branche de la médecine nécessitant des études et des connaissances approfondies. Ensuite se succédèrent l'abolition des corporations en 1791 et l'unification de l'enseignement (loi du 21 germinal an XI, soit le 11 avril 1803).

Un demi-siècle plus tard environ, dans sa "Physiologie du médecin" (44), Louis Huart, rédacteur en chef du *Charivari* se faisait le porte-parole de tous ceux (et ils étaient nombreux !) qui n'avaient pas perçu la véritable portée du changement :

"Généralement on n'admire pas assez l'influence des noms sur la destinée des hommes. Voyez plutôt le pharmacien ! Tant qu'il s'est tout simplement appelé apothicaire, ses fonctions ont été assez peu relevées, et sa position sociale était à la hauteur de ses fonctions. Eh bien ! du moment où il s'est paré du nom de pharmacien, tout a été changé pour lui comme par miracle, et il faut qu'il soit bien maladroit et bien peu charlatan pour ne pas se retirer au bout de dix ou douze ans d'exercices avec douze bonnes mille livres de rente..."

⁷Cette charte, applicable au domaine royal de l'Île de France, sera étendue à l'ensemble du territoire français pendant la Révolution.

7. La pharmacie moderne

Au début du XX^e siècle, apparut l'un des ferments essentiels du progrès pharmaceutique : la production industrielle des médicaments. Avec retard, le décret du 13 juillet 1926 et celui du 25 juillet 1934, mettant en oeuvre la taxe unique, donnaient naissance légalement à la spécialité pharmaceutique (102). Le rôle du pharmacien d'officine allait-il se réduire à celui de simple dépositaire ?

Certains purent le redouter et choisirent de se retrancher derrière la tradition. André Soubiran nous en livre un bel exemple, en la personne du pharmacien Mandaroux, dans "Le grand métier" (76), tome 3 des "Hommes en blanc". Nous sommes au début des années trente, dans un petit village des environs d'Aurillac, et le pharmacien reçoit un jeune médecin remplaçant :

"Avec le docteur Delpuech, nous sommes de la vieille école. Lui, rien que des formules magistrales. Moi, rien que des préparations de mon officine. Pharmaciens de père en fils depuis 1682. Si ça vous amuse, je vous montrerai de la thériaque composée par mon arrière-grand-père. Je garde les vieilles traditions. Chaque année, je fais moi-même, secundum artem, tous mes sirops et tous mes extraits."

Mais, comme l'a déclaré Bussy en 1841 : *"c'est par la science que la pharmacie s'est élevée ; c'est par elle qu'elle doit marcher encore"* (102). La spécialité allait donc s'imposer parce qu'elle représentait à la fois la science et le progrès. Et Hervé Bazin pourra faire dire à un personnage de "Qui j'ose aimer" (11), au moment de la prescription d'un médicament magistral :

"Je voyais déjà Thomas, le pharmacien, brandir les bras au ciel, en gémissant : "Celui-là, avec ses compositions ! Il ne saura donc jamais qu'il y a des spécialités ! "

Avec Thomas, nous voici parvenus à la Pharmacie moderne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Nous nous proposons d'étudier maintenant les multiples facettes

du pharmacien et de son activité professionnelle, de voir comment la Société les perçoit, et, lorsque cela s'avère nécessaire, de réfléchir aux meilleurs moyens de faire évoluer l'image de la profession.

II. L'OFFICINE

1. L'officine : un lieux à la fois familier et mystérieux
2. Enseignes et autres signes distinctifs
3. La vitrine de l'officine
4. L'intérieur de l'officine vu par les écrivains :
des regards divergents
5. Les annexes de l'officine

En 219 avant J.-C., à Rome, un médecin originaire de Sparte et nommé Archagatos ouvrit près du Forum une boutique qui peut être considérée comme la première pharmacie occidentale (102). En France, il faudra attendre le XII^e siècle, pour voir apparaître les premières apothicaireries. Elles ne cesseront de se développer et leur nombre ira en augmentant constamment jusqu'à aujourd'hui. Cette importance au coeur de la Cité ne pouvait manquer d'inspirer les écrivains et, tout au long de ce chapitre, nous allons voir la façon dont ces derniers ont décrit l'officine.

1. L'officine : un lieu à la fois familier et mystérieux

Chaque jour, dans notre pays, trois à quatre millions de personnes poussent la porte d'une pharmacie (97). Une telle fréquentation suffit à indiquer le degré de familiarité du public avec ces boutiques pas tout à fait comme les autres. Bien souvent, le premier contact a eu lieu dans la petite enfance, à un âge où tout est sujet à étonnement, où l'on est si prompt à s'émerveiller. Le jeune héros des "Allumettes suédoises" (69), grand succès de Robert Sabatier, fait ainsi de singulières découvertes :

"(il) s'arrêta à l'angle en épingle à cheveux des rues Ramey et Custine. Il regarda le mercure dans le grand thermomètre de la Pharmacie Normale et il lut les indications qui figuraient en face des graduations : Pic du Midi 1890, Moscou 1812, Congélation de l'eau de vie, Glace, Puits profonds, Serres, Vers à soie, Chaleur du Sénégal, Sumatra, Bornéo, Ceylan, Tropiques, en

imaginant des taches sautillantes sur les deux immenses bocaux ventrus aux couleurs vert et jaune qui intriguaient autant Olivier que le caducée et la croix verte entourés du halo laiteux de la lumière artificielle. Il monta sur la balance qui se trouvait devant la porte. Le disque sans inscriptions tourna et s'immobilisa entre deux traits muets, mais pour connaître le poids, il fallait glisser une pièce qui renvoyait un ticket imprimé. Cela lui parut ridicule et il eut l'impression qu'à l'intérieur de la machine quelqu'un connaissait son poids et ne voulait pas le lui révéler."

Qui n'a pas conservé en mémoire le souvenir de balances au système de poids compliqué et au maniement mystérieux ? Qui n'a pas été troublé par cette odeur complexe et subtile qui persiste, même aujourd'hui, dans les pharmacies les plus moderne ? Qui, enfin, n'a pas été séduit un jour par cet univers de blancheur ou de bois vernis ?

Cette fascination de l'enfance, nous la partageons tous plus ou moins. Et nous pouvons tous comprendre l'émotion qui s'emparait de Norbert Casteret lorsque, petit garçon, il découvrait d'étonnantes friandises dans la pharmacie de son village (24) :

"... le praticien, retrouvant la parole, s'emparait d'un bocal et me demandait si j'aimais les pastilles. Je les aimais, certes. Et un de mes petits voisins qui me suivait toujours quand j'entrais à la pharmacie les aimait lui aussi.

Son bocal à la main, monsieur Loze nous faisait ouvrir la bouche. "Ouvre la bouche et ferme les yeux", nous disait-il. Et jamais, d'après lui, nous n'ouvrions assez la bouche ni ne fermions assez les yeux. Enfin, il nous déposait sur la langue une petite pastille blanche ou rouge de la grosseur d'un bouton de chemise. C'était la friandise attendue et très appréciée à une époque où les enfants ne connaissaient pas la profusion de confiseries qui caractérise notre époque."

Le voici, le premier visage de la pharmacie : celui d'un lieu où l'on privilégie l'accueil et le sourire. Personne n'hésite à en franchir la porte . Chacun sait pouvoir trouver là une oreille attentive, une réponse à ses problèmes. Et Norbert Casteret de poursuivre :

"J'adorais faire les commissions et surtout aller à la pharmacie où l'odeur de l'officine m'apportait des senteurs "pharmaceutiques", où les deux énormes globes de verre coloré de la vitrine et les bocaux de faïence contenant des produits mystérieux me remplissaient d'admiration et de respect."

Admiration et respect pour ce qu'on ne comprend pas. Car la pharmacie, c'est aussi cela : le domaine de l'inconnu, où la science se retrouve mise en boîtes, masquée par des mots compliqués :

"En passant devant l'officine du pharmacien Koniam, je m'arrêtai plus d'une heure à lire les étiquettes innombrables de ses fioles et de ses bocaux : Assa foetida, - Arsenic, - Chlore, - Potassium,- Baume de Chiron, - Remède du Capucin, - Remède de mademoiselle Stefen, - de Fioraventi, etc., etc., etc."

Grand Dieu ! me dis-je, faut-il avoir la main heureuse, pour saisir précisément la fiole qui nous guérira sans expulser la molécule centrale !"

Cette exclamation, tirée de la nouvelle d'Erckmann-Chatrion "Mon illustre ami Selsam" (37), bien des gens pourraient encore la pousser de nos jours. Il suffit de considérer le nombre de petites boîtes différentes alignées sur les étagères d'une officine, de lire sur la notice de n'importe quel médicament les mentions effets indésirables et contre-indications pour comprendre que la pharmacie est aussi le lieu possible de tous les dangers. Ce n'est pas seulement une main heureuse qu'il faut alors, mais une main sûre et une tête bien remplie.

Dans la conscience collective, la pharmacie occupe donc une place bien à part. Elle offre à tous une image forte et contrastée. Royaume de l'enfance ébahie, espace pour un contact privilégié ou réceptacle de nos angoisses, elle s'enrichit de nos souvenirs et de nos fantasmes.

2. Enseignes et autres signes distinctifs.

Après avoir considéré l'officine dans son ensemble, nous allons maintenant nous intéresser à ses différentes parties. Les textes des écrivains nous permettront de détailler successivement : les enseignes, la vitrine, l'espace-clientèle et, pour terminer, les annexes d'ordinaire interdites au public.

La nécessité pour une pharmacie d'être aisément repérable ne date pas d'aujourd'hui. Dès le Moyen Age, l'apothicaire eut pour souci constant de différencier son commerce de celui du vulgaire épicier. Pour ce faire, il commença par orner sa boutique des instruments et objets nécessaires à l'exercice de sa profession. Furent ainsi mis en évidence les pots-cans et albarels destinés à recevoir onguents, opiatés et électuaires, et surtout les chevrettes, récipients en forme de cruche, à large ouverture centrale et munis d'une anse et d'un goulot de versement, pratiques pour conserver les huiles, miels et sirops (90,102). Sans doute trouvait-on également en devanture des boîtes à drogues comparables à celles que nous décrit Rabelais :

"Silènes estoient jadis petites boites, telles que voyons de présent es boutiques des apothicaires, peintes au-dessus des figures joyeuses et frivoles, comme des harpies, satyres, oisons bridez, lièvres cornuz, canes bastées, boucs volants, cerfs limonniers et aultres telles peintures contrefaictes à plaisir pour exciter le monde à rire ; quel fut Silène, maistre du bon Bacchus. Mais au dedans l'on réservoir les fines drogues, comme baulme, ambre gris, amenon, musc, zivette, pierres et aultres choses précieuses." (64)

Toutefois, en l'absence d'une vraie réglementation, les épiciers ne se privèrent pas d'exposer eux-aussi ces attributs de la Pharmacie, et, dans la région parisienne, il fallut attendre mai 1772 et une sentence du Lieutenant-Général de Chauny pour que chevrettes, pots à canon, alambics et autres cornues fussent définitivement réservés aux apothicaires (90,102).

Entre-temps, d'autres marques distinctives avaient fleuri à la devanture des boutiques. Ce furent d'abord les enseignes, apparues vers la fin du XIII^e siècle, mais qui ne commencèrent à orner les échoppes qu'aux XV^e et XVI^e siècles. Cette extension tardive

s'explique par le fait que, jusqu'à cette époque, la plupart des boutiques se trouvaient munies d'une large baie aux volets de bois relevables ou rabattables pour la nuit et que ces nombreux étalages suffisaient à distinguer les commerces les uns des autres.

En ce qui concerne la Pharmacie, ces enseignes représentaient, tantôt des animaux réels ("A la vipère d'or", "A la corne de cerf", "Au renard qui pile"...), tantôt des animaux fantastiques (phénix et salamandre à Poitiers, Licorne à Schlestadt...), également des fruits (le citron à Fontenay-le-Comte, la grenade à Paris...), des ustensiles (mortier d'or à Poitiers et La Rochelle, mortier d'argent à Poitiers), des scènes pharmaceutiques, voire même des sujets divers, sans rapport direct avec la profession (chapeau rouge, bourdon d'or, escu de France...) (102).

A Lille et dans toute la région du Nord, existait alors un genre très particulier d'enseigne pharmaceutique signalé par Rabelais : les graignards. Il s'agissait de bustes en bois représentant des figures laides et grotesques. Dérivant du "gaper" hollandais, mot qui signifie le bailleur ou celui qui tire la langue, le graignard à la mine ridicule était donc placé à la porte et a servi autrefois à forger quelques belles insultes à l'encontre de la profession : "graignard d'apothicaire !", ou encore "gréneden d'apothicaire !", en rappel de son aspect grimacier. Il semble qu'il n'ait laissé aucune trace en France (90).

En 1662, un arrêt du Conseil Privé du Roi obligea, en outre, les apothicaires à adopter tapis, écussons ou toute autre marque propre à les distinguer. Parfois, et ce fut le cas pour les apothicaires dits *privilégiés*, cette obligation se transforma en prérogative. C'est ainsi qu'en 1668, un apothicaire du Grand Prévôt put installer, devant sa boutique, des tapis bleus semés de fleurs de lys (102). Au XVIII^e siècle, presque tous les apothicaires possédaient leurs propres armoiries où figuraient mortiers de bronze, d'argent ou d'or, fioles, seringues ou serpents.

L'apparition du gaz d'éclairage, au siècle suivant, permit au pharmacien de donner à son officine un aspect encore plus séduisant. Comment ne pas citer ici la fameuse description faite par Gustave Flaubert de la pharmacie d'Yonville-l'Abbaye, petite ville normande où se noue l'intrigue de son oeuvre la plus célèbre, "Madame Bovary" (40) ?

"Mais ce qui attire le plus les yeux, c'est, en face de l'auberge du Lion d'Or, la pharmacie de M. Homais ! Le soir, principalement, quand son quinquet est allumé et que les bocaux rouges et verts qui embellissent sa devanture allongent au loin, sur le sol, leurs deux clartés de couleur, alors, à travers elles, comme dans des feux de Bengale s'entrevoit l'ombre du pharmacien accoudé sur son pupitre."

Ces bocaux de couleur, qui, placés dans les vitrines, projetaient leurs reflets sur le trottoir, allaient rapidement trouver leur place dans toutes les pharmacies. Il en existait des formes variées : globulaires, piriformes (dits en poire), ovoïdes ou en amphore. Certains comportaient aussi des bouchons faisant eux-mêmes office de flacons et que l'on remplissait de liquides de couleurs différentes. Au début du siècle, un pharmacien se livra à l'analyse de leur contenu : les solutions rouges jaunâtres renfermaient du bichromate de potasse, les jaunes du chromate de potasse, les bleues du sulfate de cuivre additionné d'ammoniaque (90).

A travers ces quelques lignes tirées du "Grand métier" (76), André Soubiran a parfaitement analysé l'impression que pouvait susciter, chez le passant, la contemplation de ces bocaux aux couleurs irisées :

"De près, les lettres d'or collées sur la porte indiquaient Antoine Mandaroux, pharmacien de première classe, de la faculté de Montpellier. Et, de chaque côté, dans les deux vitrines, trônaient, majestueuses et mystérieuses pour le profane comme la science, isolées de tout voisinage mercantile, les deux énormes sphères de cristal taillé qui m'avaient attiré ; celle de droite était remplie d'un liquide rouge, celle de gauche d'un liquide vert, sous un haut bouchon pyramidal."

De nos jours, si au lieu d'échouer dans le désert, le Petit Prince avait atterri dans n'importe quelle ville de France et qu'il avait demandé au premier passant venu : "S'il vous plaît... dessine-moi une pharmacie !", il est probable qu'il n'aurait pas été satisfait avant d'avoir vu apparaître sur le papier la fameuse croix verte. Une étude récente a montré en effet que cette enseigne, devenue aujourd'hui symbole, était l'élément le plus vite identifié et le

plus évocateur de nos rues, bien avant la carotte des buralistes ou les lorgnons des opticiens. A n'en pas douter, la croix verte constitue un repère, parfois même un phare bienveillant au coeur de nos cités.

Patrick Modiano, qui n'en finit plus à chaque nouveau roman de revisiter les lieux de notre quotidien, ne conçoit pas la pharmacie autrement et, dans son "Quartier Perdu" (56), ce sont d'abord les éclats des néons qui attirent le regard :

"Des lumières se reflétaient sur le pavé mouillé de la rue de Castiglione et dans la grande flaque d'eau que la pluie avait laissée, en face, à la hauteur de la pharmacie anglaise. Reflets des feux verts et rouges, des réverbères, de l'enseigne lumineuse de la pharmacie, encore ouverte à cette heure tardive."

3. La vitrine de l'officine.

Si l'on pouvait juxtaposer toutes les vitrines des pharmacies, on obtiendrait une devanture de 100 kilomètres de large. Mieux que de longs discours, ce seul chiffre suffit à évoquer les formidables opportunités offertes par un espace de communication aussi gigantesque. Dès le XIX^e siècle, les publicités se mirent à fleurir aux devantures, comme en témoigne cette description de Flaubert dans "Madame Bovary" (40) :

"Sa maison, du haut en bas, est placardée d'inscriptions écrites en anglaise, en ronde, en moulée : "Eaux de Vichy, de Selz et de Barèges, robs dépuratifs, médecine Raspail, racahout des Arabes, pastilles Darcet, pâte Regnault, bandages, bains, chocolats de santé, etc." Et l'enseigne, qui tient toute la largeur de la boutique, porte en lettres d'or : Homais, pharmacien."

Certains écrivains, comme Alexandre Vialatte (83), vont même jusqu'à regretter cet envahissement publicitaire :

"Les pharmacies brillent d'un éclat inaccoutumé dans le brouillard que déchirent les platanes. On préférera aux nouvelles qui ressemblent trop aux drugstores celles qui sont restées fidèles aux pots de poison historiés de

dorures, de palmiers, de serpents et d'inscriptions latines, et à la vipère en bocal."

Mais si l'officine, à travers sa vitrine, prend parfois l'apparence d'un commerce ordinaire, elle n'en conserve pas moins sa spécificité, du moins si l'on en croit ce témoignage d'un médecin anglais, héros du "Perroquet de Flaubert" (21), roman de Jonathan Cape :

"Elles (les pharmacies françaises), semblent n'avoir qu'un seul but. On n'y vend pas de ballons, de pellicules couleur, d'équipement de plongée ou d'alarmes antivol. Les vendeurs ont l'air de savoir ce qu'ils font et n'essaient jamais de vous vendre des sucres d'orge à la sortie. Je me suis surpris à leur parler comme à des spécialistes."

4. L'intérieur de l'officine vu par les écrivains : des regards divergents.

"Il y a des pharmacies ouvertes jusqu'à minuit et même jusqu'à deux heures du matin. Serge regarde à travers les vitrines. Là, sur ces rayons, dans ces arrière-boutiques où ils disparaissent, l'ordonnance à la main, il y a le bonheur."

Comme le héros d'Alba de Cespédes (26), nous brûlons de pénétrer plus avant. La porte enfin poussée, le carillon ayant retenti, que découvrons-nous ? Des choses bien différentes selon les auteurs. Car ce n'est pas le moindre paradoxe de l'officine que d'avoir inspiré aux écrivains des visions diamétralement opposées.

Pour les uns, l'officine représente le royaume décrépi de l'hétéroclite, la part belle faite à la poussière et au fouillis. Ainsi en est-il de Marité Diniz qui nous livre, dans "Félicien Grevèche" (32), une description accablante de la pharmacie Barbot :

"C'était un endroit indescriptible, fait de coins et de recoins dans lesquels s'empilaient pêle-mêle flacons, boîtes, bocaux de toutes sortes, de toutes formes, de toutes couleurs, à se demander comment Barbot lui-même s'y retrouvait."

Pour les autres, tout au contraire, la pharmacie est synonyme d'ordre, de propreté, d'harmonie et d'organisation. En témoignent ces quelques lignes extraites de "La Peur" (89), une nouvelle de Stéfan Zweig, le plus francophile⁸ des auteurs autrichiens :

"Durant cette minute, Irène vit tout : la balance étincelante, les poids minuscules, les petites étiquettes, et en haut des armoires l'alignement des essences avec leurs mots étranges, en latin, que ses regards déchiffraient machinalement."

Ce deuxième discours remportera, espérons-le, l'adhésion d'une large majorité de la population. Il suffit, en effet, de se promener dans les rues pour se convaincre de la bonne tenue générale des officines. Comment expliquer dès lors ces descriptions opposées en Littérature ? Nous pensons qu'il faut chercher la réponse dans la persistance, à l'égard de la Pharmacie, de deux regards divergents : le regard nostalgique et le regard moderniste.

En écrivant "La Cité de l'Indicible Peur" (65), Jean Ray a livré le plus parfait exemple de ce que peut être une vision "nostalgique" de la Pharmacie :

"Dans le cadre de cette apothicairerie de village, Mr Triggs refit, à travers formes et parfums, un retour ému vers son enfance."

Il revit deux hauts comptoirs, parallèles, de chêne lustré, surchargés de flacons, de bocaux, de pots de faïence brillante ; il refit connaissance avec le monde compliqué des densimètres à longues tiges de verre, des mortiers en cuivre et en gros grès d'Irlande, des cornues et des matras à cols de cigogne, des serpentins à distiller.

La pancarte était toujours en place, annonçant à la clientèle qu'on avait, toutes prêtes, des décoctions d'orge, de chiendent et de réglisse, de la limonade cuite et gazeuse, de l'eau panée, fondante, chalybée, hémostatique (...)

Dans les bocaux à casque, Triggs reconnut les grisailles carminatives, laxatives, purifiantes et cautérisantes de la menthe frisée, du serpolet, du carfi, de la dentelaire.

⁸Ce texte a été écrit après un long séjour à Paris et l'on peut penser que Zweig, dans sa description, fut autant inspiré par les pharmacies parisiennes que par celles de son pays natal.

Des bottes de simples avaient gardé leur place aux solives, laissant fuser de menus nuages de poussière à chaque souffle d'air."

Tout est là ! La soumission totale à l'émotion, l'évocation de l'enfance et le recours aux souvenirs, au mystère surtout, avec ces instruments bizarres et compliqués, ces remèdes d'un autre temps. C'est qu'à bien des égards l'écrivain de la nostalgie s'apparente à l'Enfant. Comme lui, il a les pieds dans la réalité (en l'occurrence, ici, la diversité et la complexité des produits et objets de la Pharmacie) et la tête dans l'imaginaire où le quotidien se métamorphose, où la chose la plus ordinaire se pare d'une aura d'étrangeté.

Tous les écrivains qui ont partagé cette vision nostalgique, qu'ils soient contemporains ou non, ont placé leur officine, soit comme Jean Ray hors du temps, soit dans un Passé à jamais assoupi. La pharmacie Rateau, imaginée par André Nickel dans "Près d'un mortier" (62), émerge ainsi d'un oubli poussiéreux et suranné :

"... j'eus tout le loisir d'examiner les bocaux à étiquettes dorées, les pots à onguents, les petites balances, le buste d'Hippocrate peint en vert et les liasses d'ordonnances enfilées dans des tiges en fer (...) tout cela est vieux, terni, fané et comme oxydé par le temps, avec de la poussière partout. On voyait à la mine de certains produits chimiques qu'on n'y touchait jamais. Le sulfate de cuivre était devenu jaune, le camphre paraissait grisâtre, les teintures étaient uniformément rousses, et dans le bocal à l'eau pure, aqua communis, on voyait, à l'oeil nu, nager des infusoires."

L'officine d'autrefois fascinait parce qu'elle se situait au point de rencontre de deux univers apparemment opposés : d'une part, l'irrationnel de l'Alchimie et du pouvoir des plantes, de l'autre, la Science et le Progrès. Souvent d'ailleurs cette alliance étrange donnait lieu à de pittoresques décorations. Retrouvons tout d'abord André Nickel et la pharmacie Rateau à Tingreville. Dans la vitrine de celle-ci, nous pouvons observer *"des boîtes de pastilles, des biberons de tous formats, de petits pistons aspirants et foulants et un jeune Français dans de l'esprit de vin, faisant pendant à un gros crapaud conservé par le même procédé."* Quant à Jean Mistler, dans son

roman autobiographique intitulé "Le bout du monde" (55), il nous décrit la pharmacie de Sorèze, gros bourg du Tarn, célèbre pour son lézard empaillé, *"un lézard africain, couleur de dune, avec un gros ventre aussi rond que s'il avait avalé un oeuf dur."*

Il est intéressant de rapprocher ces deux dernières citations d'un extrait de la pièce "Roméo et Juliette" (72) écrite par William Shakespeare⁹. Le fameux dramaturge anglais nous y décrit l'officine d'un apothicaire-empoisonneur qui représente justement cette Pharmacie d'antan, encore empreinte de pratiques occultes. Or, nous retrouvons là le même symbolisme *"taxidermique"* que chez les deux auteurs précédents :

"Du plafond de sa boutique mal fournie pendaient une tortue de mer, un alligator empaillé et les peaux d'un poisson monstrueux. Sur ses planches, une chétive collection de boîtes vides, des pots de terre verte et grossière, des vessies et des herbes vieilles, de méchants paquets de ficelle et quelques pains de rose surannés et clairsemés pour servir de monstres"

Souvenir, Mystère, Désordre, Exotisme, tels sont les points cardinaux de la Pharmacie passée au crible de ce regard que nous avons qualifié de nostalgique. Tels sont les éléments que Jean Bruneau voit disparaître à regret (101) :

*"Adieu les bocaux d'autrefois,
Les chevrettes, les alambics chers à nos pères,
Adieu, les extraits mous de crapauds, de vipères,
L'apothicairerie aux arcanes troublants !"*

D'autres écrivains, au contraire, ont un regard moderniste qui oriente la Pharmacie selon quatre nouveaux points cardinaux : Avenir, Science, Ordre et Progrès. Pour eux, pas question de décrire l'officine autrement que comme un lieu propre, bien tenu, correctement approvisionné et avant tout fonctionnel. Et ceci, même lorsqu'il s'agit d'évoquer la Pharmacie d'antan, comme Robert Merle qui nous décrit la boutique de Maître Sanche dans le Montpellier de 1563 (53) :

⁹Cette description d'officine n'est pas d'origine anglaise. Shakespeare s'est largement inspiré de la version française de Boisteau qui avait introduit le personnage de l'apothicaire dans ses "Histoires tragiques" de 1559.

"L'officine était une grande et belle pièce, éclairée de deux fenêtres à meneaux, lesquels étaient faits de petits carreaux et ornés de vrai verre et ceux-ci fort joliment teintés. Traversant la dite pièce dans toute sa longueur, trônait un comptoir de chêne poli, chargé d'une infinité de balances du cuivre le plus rouge, petites ou grandes, mais toutes brillantes comme des soleils tant elles étaient fourbies (...) Derrière le comptoir, sur toute la longueur du mur, et jusqu'au plafond qui était fort haut, dressés dans un ordre sévère sur des rayons de bois brun, s'étagait une infinité de pots, les uns en faïence, les autres en verre transparent, tous portant en abrégé le nom latin des drogues, condiments, épices ou médecines qu'ils contenaient..."

Quant à Knock, le célèbre médecin imaginé par Jules Romains (67), quand il veut s'attirer les bonnes grâces du pharmacien Mousquet afin d'en faire son comparse en affaires, c'est dans le même sens qu'il abonde :

"Hier, j'ai eu à peine le temps de jeter un coup d'oeil sur l'intérieur de votre pharmacie. Mais il n'en faut pas davantage pour constater l'excellence de votre installation, l'ordre méticuleux qui y règne et le modernisme du moindre détail"

5. Les annexes de l'officine.

Notre visite de l'officine serait incomplète, si nous n'accordions pas au moins un rapide regard aux annexes de la boutique proprement dite. Nous commencerons donc par le laboratoire, en général installé en retrait comme chez M. Homais (40) :

"Puis, au fond de la boutique, derrière les grandes balances scellées sur le comptoir, le mot laboratoire se déroule au-dessus d'une porte vitrée qui, à moitié de sa hauteur, répète encore une fois Homais, en lettres d'or, sur un fond noir."

Nous n'en saurons pas plus et notre esprit, piqué à vif, pourrait vagabonder et supposer de secrètes expériences, si André Soubiran ne venait tempérer notre imagination

(76). Le laboratoire est en fait le lieu d'innocentes analyses. Son agencement privilégie rigueur et pragmatisme avec *"un grand comptoir central encombré de flacons, de mortiers, de pipettes"* et un coin *"aménagé en bureau"*.

Dans "Banlieue sud-est" (39) de René Fallet, c'est jusque dans les sous-sols de la "Pharmacie de l'Époque" qu'il nous est donné de descendre : *"la cave était un amphithéâtre de bouteilles au garde-à-vous, de bonbonnes trapues, de caisses éventrées"* et le salpêtre *"pouillait les murs."*

Cette excursion dans les profondeurs de l'officine ne présenterait qu'un intérêt tout relatif, si elle ne nous permettait d'évoquer un problème majeur en pharmacie : le manque de place et le rangement des stocks. Premier signe révélateur : l'installation, sous les combles de la pharmacie Homais, d'un singulier "Capharnaüm" (40) :

"L'apothicaire appelait ainsi un cabinet, sous les toits, plein des ustensiles et des marchandises de sa profession. Souvent il y passait seul de longues heures à étiqueter, à transvaser, à reficeler ; et il le considérait non comme un simple magasin, mais comme un véritable sanctuaire, d'où s'échappaient ensuite, élaborés par ses mains, toutes sortes de pilules, bols, tisanes, lotions et potions qui allaient répandre aux alentours sa célébrité."

Ce repli stratégique dans les hauteurs fut sans doute dicté à Homais par le manque de place. Problème crucial et qui, pourtant, était loin d'avoir atteint son apogée au XIX^e siècle. Il n'a cessé de se poser depuis, de façon toujours plus aiguë.

De là à imaginer le stock, et même la Pharmacie dans son ensemble, comme une espèce de pieuvre géante, aux tentacules innombrables et oppressantes, il n'y a qu'un pas que franchit allègrement Sylvie Caster dans son livre "Les Chênes Verts" (23). En lisant l'extrait qui suit n'a-t-on pas la désagréable impression de vivre un mauvais rêve ?

"Plus ma mère a descendu dans son malheur et plus la pharmacie a grandi (...) Et peu à peu, ça s'est fait. La pharmacie envahissait les couloirs. On en pouvait plus de pastilles, de serviettes hygiéniques, de poudre lactée. On ne savait plus où les mettre. Le couloir, le bas de l'escalier, toute la maison peu à peu. Et jusqu'au frigidaire, les vaccins, les

sérums, les gelées à malades. Partout, on se voyait envahir des touseux, des bilieux, des grincheux. De tous leurs dorlotages de santé. Ça suintait leurs maladies, ça puait leurs traitements de partout. Et eux-mêmes se sentaient plus assurés. Ils s'infiltraient à la salle à manger. Ils venaient causer. Des visites... de leurs bronches, de leurs suintements, de leurs malheurs..."

Pour conclure cette visite littéraire, refermons la porte de l'officine en compagnie de Daniel Boulanger :

"... l'odeur d'un potage aux herbes se frayait une mince coulée acide à travers les falaises fades des produits pharmaceutiques. Les deux aides s'en allèrent et les vitrines restèrent allumées pour la nuit, offrant aux passants des clystères et des mortiers artistiquement disposés sur des étagères en velours rouge."

Ce texte, extrait d'un recueil de nouvelles intitulé "Fouette, cocher !" (15), fait écho à ceux de Patrick Modiano et d'Alba de Cespédes déjà cités dans ce chapitre. Comme eux, il nous donne de la pharmacie une image chaleureuse et rassurante, celle d'une lumière dans la nuit, d'un possible refuge où pourront s'apaiser nos douleurs et nos angoisses.

III. L'EXERCICE PROFESSIONNEL

1. Un métier aux multiples facettes
2. Le malaise de l'officinal
3. Le pharmacien : dernier rempart de la Santé Publique
4. Un métier à risques
5. Une prise en charge globale de l'individu

Au début des années vingt, le romancier Paul de Kock illustre la confiance du public envers le pharmacien dans son livre "La petite Lise" (91) :

"Lorsque Mademoiselle Adrienne entra enfin dans la pharmacie qui est presque au coin de la rue Meslée et de la rue du Temple, il y avait tant de monde dans la boutique, que les jeunes étudiants en drogue ne savaient auquel entendre. Il est, du reste, assez rare de trouver une pharmacie déserte ; la foule abonde dans ces officines où l'on espère trouver du remède ou tout au moins du soulagement à ses souffrances ou à celles des personnes qui nous sont chères."

Dans les pages qui vont suivre, d'autres auteurs vont nous permettre de préciser cette attente du public et les moyens dont le pharmacien dispose pour y répondre. Nous verrons également quelles sont les différentes activités qui peuvent être exercées à l'officine, la façon dont elles évoluent, ainsi que le malaise qui en résulte chez les pharmaciens. Enfin, nous préciserons le rôle que ces derniers peuvent jouer en tant que remparts de la Santé Publique, et aussi en qualité d'interlocuteurs privilégiés de la population.

1. Un métier aux multiples facettes.

Le premier rôle du pharmacien consiste en la délivrance au public des médicaments. Une délivrance qui implique les notions de contrôle et de conseil. C'est ce premier aspect de

l'exercice officinal que nous trouvons illustré (sommairement, mais c'est inévitable dans une oeuvre de pure fiction) par Daniel Boulanger dans "Fouette, cocher !" (15) :

"Léo descendit en maître pour demander aux potards si tout allait bien. Simone, sa femme était debout près de la caisse et timbrait des ordonnances, sous les yeux des clients..."Vingt-huit et deux trente, merci, et suivez bien la prescription, un comprimé seulement à midi, évitez de conduire, sauf le matin."

Informé et recommander, telles sont donc les fonctions que l'officinal doit assumer chaque jour. Cela peut être pour choisir le médicament le plus efficace, comme ce personnage imaginé par René Fallet dans "Banlieue sud-est" (39) :

"Le père Lavigne recommandait à un monsieur décoré un sirop contre la toux. Sa fille, une rouquine qui louchait à merveille, rêvassait à la caisse, l'Amour impossible de la collection les Baisers passionnés sur ses genoux¹⁰"

Ou bien, il peut s'agir pour le pharmacien de dissuader, au contraire, un client d'effectuer un achat inutile. Comme le fait le pharmacien Mandaroux d'André Soubiran en délivrant une tisane à une pauvre grand-mère venue acheter le dernier produit à la mode (76) :

"Et au printemps, expliquait-il en même temps, vous n'aurez même pas besoin d'entrer à la pharmacie. Vous n'aurez qu'à arracher quelques pieds de bardane, couper les racines en rondelles et les faire bouillir dans l'eau jusqu'à réduction de moitié. Pas un furoncle n'y résistera ! "

Raison d'être du pharmacien et de son monopole, la délivrance des médicaments n'est cependant pas la seule activité pratiquée à l'enseigne de la croix verte. Nous allons maintenant passer en revue les autres tâches qui ont été ou sont toujours du domaine de l'officinal. Pour commencer, revenons un peu en arrière dans le temps et arrêtons-nous au XIX^e siècle de Balzac. Dans les premières pages des "Illusions perdues" (9), le créateur de la "Comédie Humaine" évoque pour nous le père de son jeune héros, Lucien de Rubempré :

¹⁰On peut noter chez René Fallet comme chez Daniel Boulanger l'aide apportée au pharmacien par les membres de sa famille. Ceci est à rapprocher de la quasi-absence des pharmaciens assistants en Littérature.

"La nature avait fait un chimiste de Mr Chardon le père, et le hasard l'avait établi pharmacien à Angoulême. La mort le surprit au milieu des préparatifs nécessités par une lucrative découverte à la recherche de laquelle il avait consumé plusieurs années d'études scientifiques."

On sait, en effet, quelle dette la science et la thérapeutique ont envers la pharmacie d'officine. Nativelle, qui isola le premier la digitaline, fut d'abord un pharmacien d'officine, comme le furent aussi Dorvault, à qui l'on doit une véritable encyclopédie professionnelle, Limousin, précurseur de l'oxygénothérapie, Houdé, spécialiste des alcaloïdes (102). Et l'on pourrait citer encore bien d'autres noms ! Toutefois l'apparition de la spécialité entraîna le transfert de cette recherche fondamentale de l'officine vers l'industrie. Cette évolution du comptoir aux grandes firmes pharmaceutiques constitue, d'ailleurs, l'une des principales caractéristiques de l'industrie du médicament en France¹¹.

Plus récemment, en 1975, l'officinal a dû renoncer à l'exécution de la majorité des analyses biologiques. A partir de cette date, le législateur a en effet interdit l'annexion d'un laboratoire à une pharmacie, ceci afin de garantir l'exercice personnel du titulaire à l'officine. C'est donc avec un peu de nostalgie que nous écoutons Pierre Bruneteau évoquer avec lyrisme cette activité d'analyste (20) :

*"Penché sur un pipi doré comme un Sauternes
Qu'une dame versa dans un joli flacon,
Pour découvrir la clé de ses douleurs internes,
J'analyse un dépôt d'uratiques flocons."*

A l'opposé de cette vision légère et souriante, ce sont surtout les implications policières de l'analyse biologique qu'ont retenues certains auteurs, au nombre desquels on ne sera guère étonné de compter Georges Simenon. Dans "Le chien jaune" (74), une des toutes premières enquêtes du fameux commissaire Maigret, des meurtres inexplicables endeuillent le port de Concarneau. Un climat d'angoisse gagne alors la petite ville et l'on en vient à soupçonner la présence de poison dans les bouteilles de l'hôtel de l'Amiral. L'action du livre

¹¹Contrairement à ce qui s'est passé par exemple en Suisse ou en Allemagne où l'industrie pharmaceutique dérive plus directement de l'industrie chimique.

se déroule dans les années trente et c'est le pharmacien que l'on envoie tout naturellement chercher pour tenir le rôle d'expert :

"La fille de salle rentrait, suivie du pharmacien qui avait la bouche pleine.

- Écoutez, Kervidon, il faut immédiatement nous analyser le contenu de cette bouteille et des verres !

- Aujourd'hui ?

- A l'instant !

- Quelles réactions dois-je essayer ? Qu'est-ce que vous pensez ?

(...)

- Strychnine, souffla le docteur."

Une telle besogne, on l'imagine bien, n'allait pas sans parer celui qui l'accomplissait d'une certaine auréole. Le pharmacien devient ainsi, l'espace d'une matinée, le personnage le plus important de sa cité :

"Le pharmacien était petit, maigre et nerveux. Il s'agitait trois fois plus qu'il n'était nécessaire. On dut lui chercher un panier à bouteilles. Puis il téléphona à un café de la vieille ville afin qu'on aille dire à son commis qu'il avait besoin de lui. Tête nue, il fit cinq ou six fois le chemin de l'hôtel de l'Amiral à son officine, affairé, trouvant le temps de lancer quelques mots aux curieux groupés sur le trottoir."

Ce recours au pharmacien dans des circonstances aussi graves nous semble particulièrement révélateur de l'image de sérieux dont bénéficie la profession. C'est aussi mettre en exergue les qualités de compétence, de discrétion et de rigueur scientifique qui caractérisent la pratique officinale. Toutes choses qui sont implicitement reconnues par le juge de paix Sarcus, personnage des "Paysans" (10) de Balzac. Cet homme de loi met en avant les grandes qualités professionnelles de son beau-frère, le pharmacien Vermut, en des termes fort élogieux :

"Sans lui, on serait bien embarrassé pour les autopsies ; il a si bien retrouvé le poison dans le corps de ce pauvre Pigeron que les chimistes de

Paris ont dit à la cour d'Assises, à Auxerre, qu'ils n'auraient pas mieux fait..."

Nous venons de voir deux types d'activités qui ne se pratiquent plus à l'officine : la recherche pharmacologique et l'analyse biologique. Il en est un autre qui tend peu à peu à disparaître ; nous voulons parler bien entendu de la préparation des médicaments. Les médecins ne prescrivant presque plus de préparations magistrales, le pharmacien se voit contraint de remiser avec regret mortiers et pilons dans les profondeurs de ses placards. Et pourtant n'était-ce pas là le plus noble de ses emplois ? En tous cas celui qui, historiquement, a justifié son apparition et fondé tout le prestige de la profession ? Écoutons plutôt Norbert Casteret nous conter les souvenirs émus de son enfance (24) :

"Le pharmacien, lui aussi, me passionnait et j'admirais ses gestes lorsqu'il pesait des ingrédients sur ses fines balances, quand il broyait, malaxait les "remèdes" dans son mortier de marbre, quand il fabriquait des cachets de pain azyme avec une petite presse à main. Tout cela se passait dans le plus grand silence jusqu'au moment où le produit m'était livré, soit dans une pochette en papier, soit dans une petite boîte en carton ou dans un flacon artistiquement fermé d'un bouchon encapuchonné d'un papier plissé."

On retrouve sensiblement la même admiration, teintée de nostalgie, chez Michel Tournier qui évoque, dans un livre de souvenirs intitulé "Le Vent Paralet" (81), la forte personnalité de son grand-père maternel, pharmacien à Bligny :

"Parfois, d'un air innocent, j'interrogeais mon grand-père. Je revois son large dos penché sur la balance de précision qu'il avait sortie de sa cage de verre, la calotte repoussée sur la nuque, les lunettes descendues au bout de son nez. Il frappait, à petits coups, de sa main droite sa main gauche tenant une feuille de papier pliée en deux dans l'angle de laquelle une poudre blanche croulait en infimes quantités dans une cupule."

Attention sans faille, précision du geste, ordre et minutie : autant d'exigences qui ne sont acquises qu'au prix de longues heures de pratique et d'étude. Mais, de nos jours, en

sortant de la Faculté, le jeune diplômé sait qu'il aura fort peu d'occasions de faire valoir ses talents de "galéniste" dans son exercice au quotidien.

Dernière grande activité de l'officinal, celle-ci plus que jamais d'actualité, mais laissant somme toute fort peu de traces en Littérature : la vente de parapharmacie. En étudiant la Littérature, on constate (et c'est rassurant) que le pharmacien demeure bien avant tout l'homme du médicament, puisque nous n'avons trouvé qu'un seul texte évoquant celle-ci, et encore de manière fort allusive. Il s'agit d'un extrait de "Beau-Père" (12), deuxième livre du romancier et cinéaste Bertrand Blier :

"... je suis allé dans une pharmacie faire emplette des quelques articles de base qui permettent à un homme de passer de l'état de chef d'oeuvre en péril à celui d'appétissant camarade de jeux."

2. Le malaise de l'officinal

Nous venons de le voir : l'exercice professionnel a sans doute plus évolué dans ces cinquante dernières années que durant toute la longue période qui a précédé. L'amélioration des connaissances, la nécessité d'une spécialisation toujours plus poussée ont fait voler en éclats le vieux carcan de la Pharmacie traditionnelle. En 1941 puis en 1975, des lois sont venues séparer les différentes activités pharmaceutiques en plusieurs secteurs : la recherche et la fabrication industrielle, la biologie, la répartition, sans oublier bien sûr la dispensation. Le pharmacien d'officine, fort de ses six longues années d'études scientifiques, s'est vu ainsi retirer quelques uns des plus beaux fleurons de son activité. De là, sans doute, est né ce profond sentiment de malaise que l'on ressent encore aujourd'hui, et dont Jules Mayor¹² s'était fait l'interprète anticipé dans son roman "Cécile Airelle, pharmacienne" (52), écrit en 1934 :

"Le pharmacien est un être studieux qui, dans la première partie de son existence, s'occupe de chimie, de physique, de botanique, de micrographie, de dosages et subit une dizaine d'examens. Il a droit au titre d'homme de

¹²Pseudonyme de Jules Roy.

science jusqu'au jour où il acquiert son diplôme. Le lendemain, il devient commis de magasin. Oui, il connaît, au moins une fois dans sa vie, une catastrophe. Il fait une chute brutale dont il ne se rétablit jamais."

Dans ce premier extrait, l'auteur insiste surtout sur cette ambivalence bien connue du pharmacien qui est, à la fois, un scientifique et un commerçant. Cependant, dans son roman, Jules Mayor évoque aussi l'évolution des activités officinales et la disparition de certaines d'entre elles :

"Il n'y a plus d'art pharmaceutique. Le pharmacien moderne débite des produits tout faits, des spécialités. Il n'est qu'un intermédiaire instruit entre les grosses firmes et la publicité. On peut envisager sérieusement de le remplacer par un distributeur automatique. Il n'y gagne rien en dignité. Cependant, le métier est lucratif. - Suffisamment pour assurer l'existence. Quant à faire fortune ! Voyez derrière les comptoirs, que de vieillards aux cheveux blancs !"

Avouons que ce texte est à la fois très pessimiste et singulièrement extrémiste : imaginer de remplacer le pharmacien par un distributeur automatique, c'est oublier un peu vite le rôle essentiel joué par le pharmacien en tant que rempart de la Santé Publique. Mais force est de reconnaître que Jules Mayor a mis en évidence un vrai problème : la fabrication des médicaments lui ayant échappé, l'officinal, souvent, n'offre plus au public qu'une apparence trompeuse de simple vendeur. C'est aussi ce que dénonçait, avec moins de virulence et plus de compréhension, François Fabre dans son "Portrait du pharmacien" (38) paru en Belgique en 1969 :

*"Non, ce n'est point ainsi, l'ignorance en sautoir,
Qu'un pharmacien habile agit dans son comptoir;
Comme on doit compatir à ses peines ardues,
Et comme bourrelé de veilles assidues,
Il faut au bien public un dévouement entier,
Pour descendre sans honte au rang de boutiquier !"*

Tout au long de ce portrait versifié, François Fabre, nous énumère, de plaisante façon, les différents motifs qu'ont les pharmaciens de se plaindre. Notons, par exemple, les relations désagréables avec une certaine clientèle :

*"Puis de toute commère écoutant les caquets,
Savant dépaysé qu'on livre aux Saturnales,
Il descend pour leur plaire au langage des halles.
Encore si là du moins finissait sa douleur !"*

Quel est donc le nouveau malheur qui accable le pauvre potard ? Tout simplement les rigueurs d'une stricte réglementation :

*"Mais victime parfois d'une innocente erreur,
D'inattentifs commis qu'il a quittés à peine
Le moindre égarement lui mérite une peine.
Pour un grain d'arsenic imprudemment vendu,
Son nom est flétri, son avenir perdu ;
Tandis qu'impunément, si l'on est las de vivre,
Le droguiste voisin le vendrait à la livre."*

Ce à quoi le M. Homais de Flaubert faisait écho en s'écriant dans les pages de "Madame Bovary" (40) :

"Souvent je m'épouvante moi-même, lorsque je pense à ma responsabilité ! Car le gouvernement nous persécute, et l'absurde législation qui nous régit est comme une véritable épée de Damoclès suspendue sur notre tête !"

La fonction de pharmacien est, en effet, strictement définie par le Code de la Santé Publique. A tel point qu'elle est une des professions françaises les plus réglementées. Mais cette législation et cette déontologie ont été élaborées afin de constituer un bouclier de protection pour le consommateur. En respectant règles de comportement, devoirs concrets et interdictions strictes, le pharmacien agit dans l'intérêt de la Santé Publique, mais trouve aussi l'occasion de montrer au public ses compétences et de valoriser son image. A lui de mettre

en avant ce rôle de sentinelle avancée, capable, par son devoir de contrôle et d'information, d'éviter l'accident et de veiller à l'éducation sanitaire et sociale du public.

3. Le pharmacien : dernier rempart de la Santé Publique

Malgré les efforts convergents de toutes les professions de santé, la consommation de médicaments ne cesse de progresser chaque année en France : augmentation de 10,2% en 1988 ; de 10,1% en 1989 ; de 9,7% en 1990 ; de 6,3% en 1991¹³. Cette surconsommation médicamenteuse peut apparaître comme un effet pervers de la prise en charge généralisée des dépenses de santé. C'est du moins ce que suggère Gilbert Cesbron dans ce court passage de "C'est Mozart qu'on assassine" (25) :

"Gaston ajusta ses lunettes et lut la brève ordonnance avec contrariété : à quoi servait de pouvoir se faire rembourser des médicaments coûteux si l'on ne vous en prescrivait pas ? Le nouveau médecin, le jeune, vous en ordonnait pour des milliers de francs - à la bonne heure ! "

De telles attitudes ne sont pas sans risques. Dans un ouvrage au titre évocateur : "Grandeurs et Tentations de la Médecine" (98), le Professeur Jean Bernard jugeait utile d'insister sur ce point primordial : *"Une éducation convenable, des informations correctes doivent être données à la population. Les dangers des médicaments absorbés sans contrôle doivent être rappelés"*. Cette mission de prévention, notamment en ce qui concerne l'automédication abusive, fait partie intégrante de l'exercice pharmaceutique. Plusieurs écrivains l'ont évoquée dans leurs oeuvres. Citons "La chambre ouverte" de France Huser (45) :

"Louise tendit l'ordonnance au pharmacien :

- Je ne vous donne que deux boites, dit-il.

- Non, quatre. Demain je pars pour l'étranger. Je n'en trouverai pas là-bas.

¹³Chiffres publiés par le Pharmacien de France dans son numéro 1992-12.

Elle sortit donc avec ses quatre boîtes, sans comprendre son insistance."

Cette incompréhension, qui découle trop souvent d'un manque d'information, peut être accentuée lorsque le pharmacien doit limiter la délivrance de certains produits pourtant disponibles dans d'autres circuits de distribution (notamment des solvants à usage domestique) . Une telle situation nous est décrite par Guy de Maupassant dans "Yvette" (51), une de ses célèbres nouvelles. Son héroïne, déçue par les hommes, décide de s'empoisonner :

"Elle rentra dans Bougival, et elle se rendit chez le pharmacien, à qui elle demanda un peu de chloroforme pour une dent dont elle souffrait. L'homme qui la connaissait, lui donna une toute petite bouteille de narcotique.

Alors elle partit à pied pour Croissy, où elle se procura une seconde fiole de poison. Elle en obtint une troisième à Chatou, une quatrième à Reuil (...) . Et pendant tout l'après-midi, elle alla de pharmacie en pharmacie, achetant dans chacune quelques gouttes de chloroforme (...) . Elle recommença le lendemain ce manège, et étant entrée par hasard chez un droguiste, elle put obtenir, d'un seul coup, un quart de litre."

De nos jours, cette vigilance du pharmacien doit être encore accrue, car notre Société, basée sur la consommation et les moyens modernes de communication, engendre de nouveaux dangers. Un flot d'informations parcellaires, parfois même erronées, submerge le public. Et celui-ci de se précipiter à l'officine pour réclamer le dernier produit à la mode ! Mandaroux, le pharmacien du "Grand métier" (76), livre d'André Soubiran, se voit ainsi contraint d'opposer un refus catégorique à la demande d'une de ses clientes. Il s'en explique à son ami médecin :

"Ce sont de pauvres vieux. Je ne peux pas leur laisser acheter cher des produits de quatrième page de journal. Je suis de la vieille école, comme ce brave Delpuech. Impossible de m'habituer à cette publicité pharmaceutique

pour les imbéciles dans les journaux, à la radio. J'ai l'impression de tenir une épicerie ou un bazar."

4. Un métier à risque

Comme toutes les personnes qui participent à la vie de la Cité, le pharmacien est exposé à la violence quotidienne et connaît ses propres "risques du métier". Dans son livre "Félicien Grevèche" (32), dont l'action se déroule à la fin du siècle précédent, Marité Diniz nous montre déjà un pharmacien en fâcheuse posture :

"Ils s'arrêtèrent devant la pharmacie, jetèrent rapidement un regard dans la boutique qui était vide, s'assurèrent que personne ne les voyait, puis ayant posé de petites lunettes rondes sur leur nez entrèrent sans frapper. Barbot, qui rangeait des flacons, se retourna d'un bloc et fixa, stupéfait, les trois visages patibulaires. Déjà le plus âgé ordonnait :

- Allez fermer la boutique ! L'affaire qui nous concerne ne souffre pas de témoins.

Comme Barbot hésitait, bredouillant entre ses dents, esquissant un pas en avant puis deux en arrière, l'homme sortit rapidement un petit revolver qu'il lui colla sur le front."

L'un de ces trois hommes est blessé et le pharmacien, malgré ses vigoureuses protestations, se voit contraint d'extraire de son corps des plombs de chasse. Tâche dont finalement il s'acquitte avec un sang-froid et une habileté qui sont tout à son honneur.

700 cambriolages, 385 agressions, 205 vols et 25 cas de violences à pharmaciens ont été enregistrés en 1988. Ce recensement impressionnant rend compte d'une réalité qui n'est pas nouvelle, comme nous venons de le voir : la violence ordinaire fait partie du vécu de certaines officines.

Depuis les années soixante-dix, la délinquance qui atteint les pharmaciens est intimement liée au phénomène toxicomaniaque. Dans ce domaine-là aussi, l'officinal se retrouve en première ligne et doit agir dans l'intérêt de la Santé Publique. "Sans autre lieu

que la nuit" (26) est un livre d'Alba de Cespédes qui nous décrit la dérive des petits drogués et la façon dont les pharmaciens sont amenés à avoir des contacts avec eux :

"Je suis sur une combine. On imprime le papier à en-tête des toubibs, on rédige les ordonnances et on va acheter en province. Ici, les potards ont un flair extra pour les camés. Ils vous toisent : "Nous manquons de ce produit" ou bien "Ça n'a pas l'air authentique , votre ordonnance."

Certaines circonstances favorisent les risques d'agression. C'est le cas notamment des nuits de garde. Indispensable car constituant l'un des devoirs du pharmacien, cette présence nocturne l'expose aux pires dangers, comme nous le montre cet autre extrait du livre d'Alba de Cespédes :

"Sais-tu ce que je ferai, Léo ? Je descendrai un pharmacien et je m'en remplirai les poches. Il faudra même en descendre deux, parce qu'ils sont toujours deux la nuit."

Des moyens existent, bien entendu, pour renforcer la sécurité de l'officine : installation de guichets-sas ; nécessité de passer par le commissariat, la nuit, pour obtenir des médicaments à la pharmacie ; limitation des stocks de stupéfiants... Mais toutes ces mesures ne doivent en rien entraver la mission du pharmacien ; celui-ci doit toujours demeurer disponible et capable de délivrer n'importe quel traitement dans un délai minimum.

5. Une prise en charge globale de l'individu.

L'article R 5015-4 du Code de Déontologie stipule que *"le pharmacien est au service du public. Il doit faire preuve du même dévouement envers tous les malades. Quelle que soit sa fonction ou sa spécialité, hors le seul cas de force majeure, le pharmacien doit, dans la limite de ses connaissances, porter secours à un malade en danger immédiat, si des soins médicaux ne peuvent lui être assurés."*

C'est pour répondre aux exigences de cet article que le pharmacien, au cours de ses études, reçoit une formation pratique de secourisme. De fait, c'est souvent à l'officine que l'on vient se faire donner les premiers soins en cas de blessure légère. Un nouvel extrait de

"La petite Lise" (91), signé Paul de Kock, illustre cette fonction traditionnelle du pharmacien :

"Un ouvrier maçon entre dans la boutique en présentant son bras gauche, qui est blessé ; une pièce de bois est tombée presque sur lui, mais il en est quitte pour une entaille assez forte à l'avant-bras. On le panse, on bande sa blessure, on lui donne un flacon d'eau-de-vie camphrée, avec laquelle il imbibera son bandage..."

Des scènes similaires ont été décrites par beaucoup d'autres écrivains, tant la réputation du pharmacien en ce domaine n'est plus à faire. Citons, pour mémoire, le passage de "L'Assommoir" (88) où Zola nous montre Coupeau transporté dans une pharmacie après sa chute. Fort heureusement, le pharmacien n'est pas toujours sollicité dans des conditions aussi dramatiques. Il lui arrive même de "dépanner" des clients pour une simple aspirine, comme en témoigne ce singulier passage d' "Izo", un roman de Pascal de Duve (33) :

"Au cours de ses flâneries, il entraînait systématiquement dans toutes les pharmacies qu'il rencontrait afin d'y demander une aspirine. Pas en gélule sous blister mais effervescente en tube, précisait-il, parce que son principal plaisir était de fixer des yeux le cachet bien ferme entre les doigts du pharmacien, suivre son plongeon fatal, regarder se déchaîner la tempête dans le verre d'eau, et finalement saisir ce dernier pour avaler d'un seul coup l'objet de cette étonnante métamorphose (dans l'une de ces officines, Izo, sensible au geste de la pharmacienne qui lui avait donné de l'eau de source pour son comprimé, décida de contribuer modestement à l'amortissement d'un pèse-personne parlant...)."

"Il n'y a que des romanciers pour inventer de si étranges personnages !" pourrions-nous penser à la lecture de ce qui précède. Ce serait méconnaître l'extraordinaire diversité de demandes auxquelles le pharmacien doit faire face au cours de son exercice quotidien. Dans un livre-enquête paru en 1976 (95), I. Barrère et coll. donnaient la parole à un certain nombre d'officinaux qui confiaient leur propre expérience en ce domaine. L'un d'eux nous racontait l'histoire d'une femme âgée qui venait lui acheter toutes les semaines un tube

d'aspirine et finissant par avouer, après quelques questions insistantes, qu'elle n'avait pas trouvé de meilleur prétexte pour sortir de sa solitude. Cet autre rapportait le mot d'une de ses plus fidèle clientes : "Je viens vous ennuyer pour me désennuyer." Autres exemples cités parmi tant d'autres : une personne âgée demandant à pouvoir s'installer un instant à l'officine pour tricoter et voir ainsi des gens ; une autre demandant à son pharmacien des conseils pour placer au mieux ses économies ; un paysan se faisant expliquer son courrier administratif... Dès lors, les inventions les plus saugrenues des romanciers ne sauraient plus nous surprendre. La réalité dépasse largement la fiction, même quand celle-ci est l'oeuvre du fantasque Antoine Blondin, l'auteur d' "Un singe en hiver" (13) :

"- Georgette ! We have to go the chemist, immediatly...

- Elle dit qu'il faut que nous allions tout de suite à la pharmacie.

- La pharmacie ? dit Fouquet. Elle se trouve mal ?

- Non, dit la garde-malade, mais elle a très mauvaise vue et comme elle ne peut pratiquement pas déchiffrer les écritures, elle va se faire lire son courrier chez le pharmacien. Ça réussit tellement bien avec les médecins !"

IV. PHARMACIENS ET MEDECINS

1. La guerre ouverte : lutte des pamphlets
et querelle de l'antimoine
2. Le temps des hostilités larvées
3. La paix des intérêts
4. Influence du Passé sur les mentalités
5. Une ancienne habitude à retrouver :
la visite chez les confrères

Le médecin est le partenaire privilégié du pharmacien dans son exercice quotidien et nous allons évoquer à présent les relations que ces deux professionnels de la Santé ont nouées au cours du temps. Pour cela retrouvons d'abord l'un des plus célèbres praticiens de la Littérature. La scène se passe dans un petit chef-lieu de canton. Au rez-de-chaussée d'une maison, deux hommes s'entretiennent avec gravité de l'état sanitaire de la population.

Le premier semble être un petit commerçant, peu sûr de lui. Détail révélateur : sa tenue est très simple, presque négligée. C'est le pharmacien. Le second, grand svelte, profil taillé au couteau, l'oeil constamment aux aguets, porte col blanc, cravate et costume noir. Maniant l'ironie onctueuse et le sarcasme, il monopolise la parole de sa voix grave qui martyrise la phrase et la hache menue pour en parer les mots de nuances inédites. Et que dit-il ce singulier personnage ?

"- Pour moi, le médecin qui ne peut pas s'appuyer sur un pharmacien de premier ordre est un général qui va à la bataille sans artillerie."

On aura reconnu sans trop de mal l'une des répliques du fameux docteur Knock imaginé par Jules Romains (67) et incarné avec génie par Louis Jouvet¹⁴. Mais l'enthousiasme du propos contrastant avec l'apparence des deux protagonistes, on ne peut que s'interroger : la collaboration entre médecins et pharmaciens est-elle réellement aussi idyllique ? Ou encore : pour employer un vocabulaire moins guerrier que le docteur Knock, ces deux professionnels de la Santé ont-ils fait un mariage d'amour, de raison ou d'intérêt ?

¹⁴Lequel Jouvet était particulièrement bien placé pour apprécier le propos de son personnage, puisqu'il étudia lui-même la pharmacie de 1907 à 1913.

1. La guerre ouverte : lutte des pamphlets et querelle de l'antimoine.

Tout avait plutôt mal commencé. Car force est de constater que les bonnes fées ne furent pas nombreuses à se pencher sur le berceau de la Pharmacie. Dans notre premier chapitre, nous avons vu que la véritable naissance de celle-ci remontait, en Occident tout au moins, aux XII^e et XIII^e siècles, époque où il apparut nécessaire de débarrasser les médecins de tâches jugées subalternes. C'était parer l'exercice purement médical de tous les honneurs et rejeter la préparation des médicaments dans la coulisse. Dès lors, comme le soulignent G. Dillemann et R. Fabre (111), pour des générations de médecins, la Pharmacie fut *"un art inférieur et les apothicaires des auxiliaires sous tutelle."* Cette mainmise se manifesta longtemps par la présence de médecins aux examens de maîtrise et leur participation active aux inspections des officines.

En imaginant "Le journal d'Harvey" (43), Jean Hamburger s'est fait l'écho de ces rapports très hiérarchisés qui gouvernaient le monde médical de l'Ancien Régime :

"L'apothicaire devait exécuter les prescriptions du médecin, mais n'avait pas le droit de révéler à quiconque ce que renfermaient les remèdes prescrits. Le médecin, par contre, devait être informé de tout et les soeurs-soignantes avaient l'obligation de lui rapporter tous les détails de l'activité de chacun, patients, apothicaires et chirurgiens."

Un tel carcan, à terme, ne pouvait qu'exacerber désir d'indépendance et aspiration à la révolte. A mesure que leur art s'affirmait et que leurs corporations devenaient puissantes, les apothicaires s'émancipaient de la tutelle médicale et plusieurs allaient même jusqu'à empiéter sur des domaines jusque là réservés à leurs anciens maîtres. Ceux-ci ne pouvaient les laisser faire sans réagir et les rivalités finirent par dégénérer en guerre ouverte.

Robert Merle, dans le deuxième tome de "Fortune de France" (53), a reconstitué pour nous ce climat tendu où les esprits s'échauffaient et où chacun se disputait le droit de guérir. L'un de ses personnages, le docteur Saporta, profite d'une assemblée plénière de la Faculté

de Médecine pour dénoncer, à la manière d'un grand inquisiteur, les manquements des apothicaires :

"- Je respecte maître Sanche pour sa science et sapience. Je m'honore d'être sous peu son gendre, mais je ne tolérerai pas plus outre que dans le secret et silence de son apothicairerie il se livre au mirage des urines. C'est là un empiètement hérétique et damnable sur les prérogatives des médecins."

Comme dans l'assistance quelqu'un se risque à signaler qu'il s'agit là d'une pratique courante, l'orgueilleux médecin s'emporte de plus belle :

"- Cela ne se fera plus ! s'écria Saporta d'une voix forte avec un grand geste coupant de la main. Les urines appartiennent au médecin (...) Tout ce qui sort d'un malade nous appartient, à nous et à nous seuls. Urines, excréments, sang, pus, humeurs, toutes ces substances de par leur origine et leur nature propres relèvent du domaine inaliénable du médecin. Et qu'aucun apothicaire n'ose y porter la main !"

Ayant réaffirmé son pouvoir et sa science, le docte accusateur peut attaquer la dernière partie de son réquisitoire : accabler de tout son mépris l'adversaire qui a osé le défier.

"- Certes je ne déprise point les façonneurs de remèdes, encore qu'ils soient maîtres et non docteurs, et que leur état tienne davantage d'un métier mécanique que d'un art véritable, mais si l'apothicairerie, comme cela fut de tous temps admis, est la servante de la Médecine, la servante ne doit pas s'arroger les droits du maître. Je le ferai bien assavoir à ces ânes enjuponnés."

En quelques lignes, voici démontés les mécanismes qui conduisirent, au XVI^e siècle, médecins et pharmaciens à s'affronter sur la place publique. Pendant près de trente années, la bataille fit rage. Mais, si d'un côté comme de l'autre on tira à boulets rouges, les canons furent des livres, les munitions des phrases assassines.

Dans son Histoire de la Pharmacie (103), M. Bouvet a relaté en détail les nombreuses péripéties de "cette lutte des pamphlets". Nous nous bornerons ici à citer les principaux faits d'arme, c'est à dire en fait à signaler les publications les plus marquantes de l'époque.

Les médecins furent les premiers à ouvrir le feu. En 1532, le docteur Symphorien Champier fait publier à Lyon son *"Myrouel des Apothiquaires et Pharmacopoles"*. Il y critique violemment ces vendeurs de chimères qui *"souventes foys abusent et contrefont les médecins là où les plus saiges sont bien ampeschez"*. Environ vingt ans plus tard, son confrère Sébastien Collin revient à la charge en livrant au public une *"Déclaration des abus et tromperies que font les Apothicaires"*. Il reproche à ces derniers, non seulement de concurrencer illégalement les médecins, mais aussi de tromper leurs clients sur la nature et la qualité des remèdes délivrés.

La réplique ne tardera pas. L'année 1557 voit en effet l'apothicaire Pierre Brailler publier à son tour une *"Déclaration des abus et ignorances des médecins"*. Dès ce moment, et pour reprendre une expression qui a fait récemment fortune, on entre dans une logique de guerre. Chaque attaque entraîne une riposte, chaque riposte une contre-riposte. Un an à peine après la publication de Pierre Brailler, un troisième médecin Jean Surrelh compose une *"Apologie des médecins contre les calomnies et grands abus de certains Apothicaires"*. Les écrits continuent ainsi de s'enchaîner à un rythme affolant. 1558 : sortie des *"Articulations de Pierre Brailler, apothicaire de Lyon sur l'Apologie de Jean Surrelh, médecin à Saint-Galmier"* ; 1563 : Lisset Benancio croit nécessaire de faire au public de nouvelles *"Déclarations des abus et tromperies que font les apothicaires."*

Peu à peu, cependant, comme dant tout accès de fièvre isolée, la température finit par retomber. Les presses des imprimeurs cessent de fonctionner, mais tout n'a pas été dit. Il est facile de deviner que des braises couvent encore sous la cendre et que les feux de la querelle se rallumeront au premier bon prétexte.

La discorde est ravivée, au siècle suivant, à la suite du désaccord survenu entre médecins et apothicaires parisiens, quant à l'emploi de l'antimoine (103). Ce produit, introduit en thérapeutique par Paracelse¹⁵, est interdit à la vente depuis 1615, mais certains apothicaires continuent malgré tout d'en fournir. Irrités par ce nouveau manquement aux règles, les médecins relancent l'échange de pamphlets et d'injures. En 1623, le médecin-régent Philippe Guibert publie *"Le médecin charitable"* où il indique comment se passer des

¹⁵Paracelse (1493-1541), philosophe, astrologue, alchimiste, chirurgien, médecin et pharmacologue, fut sans doute l'une des personnalités les plus étranges et les plus contestées du Panthéon médical.

apothicaires. Deux ans plus tard, Guy Patin, membre influent de la Faculté est à l'origine du "*Premier traité de l'apothicairerie du médecin charitable*". Cet homme, ennemi irréductible des apothicaires, ne cesse de manoeuvrer pour nuire à ces derniers. En 1647, il inspire à Montigny une thèse qui n'est qu'une longue diatribe contre les vendeurs de drogues. Ceux-ci portent plainte devant le Parlement qui donne raison, le 15 mars, à Guy Patin et son élève. C'est cette période troublée pour la profession qui tient lieu de toile de fond à la pièce de J-F. Regnard intitulée "Le légataire universel" (66). On y voit l'apothicaire Clistorel exposer la raison de sa colère envers les médecins :

*"Ils voulaient obliger tous les apothicaires
A faire et mettre en place eux-mêmes leurs clystères
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistants...
Il m'aurait fait beau voir, avecque des lunettes
Faire, en jeune apprenti, ces fonctions secrètes !
C'était, à soixante ans, nous mettre à l'A.B.C
Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eut été...
J'étais bien résolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, et jusqu'à mon mortier."*

En ce milieu du XVII^e siècle, la lutte semble tourner en effet à l'avantage des médecins et l'on comprend l'abattement du pauvre Clistorel. En 1649, Guy Patin envoie à son ami Falconnet, médecin à Lyon, une lettre où il laisse éclater sa joie devant ce qu'il croit être un triomphe définitif. "*Le peuple est lassé, écrit-il, de leur tyrannie barbaresque et de leur forfanterie bézoardesque. Ils ne trouvent plus guère de besogne que pour les étrangers logés en chambre garnie, leur métier est si sec que personne n'a envie de s'en mêler aujourd'hui...*" (63)

Mais la virulence même de ces attaques finit par susciter de nouvelles réactions. Les apothicaires se découvrent des défenseurs jusque dans le camp médical. Théophraste Renaudot, médecin mais surtout récent fondateur de la Gazette (121), n'hésite pas à s'en prendre directement à Guy Patin dans ses "Nouvelles à la main" :

"Nos docteurs de la Faculté

*Aux malades parfois
S'ils rendent la santé
Ont besoin de l'apothicaire,
Mais Patin plus adroit,
De par la charité,
Avec les trois S¹⁶ les enterre."*

Les mentalités commencent alors à évoluer et, en 1666, la Faculté de Médecine de Paris admet l'antimoine comme purgatif par 192 voix contre 12 (dont celle de l'obstiné Guy Patin). Ce deuxième grand affrontement tourne donc finalement à l'avantage des apothicaires.

Si la victoire de l'antimoine signe l'arrêt en France de la guerre ouverte entre médecins et apothicaires, il n'en est pas de même ailleurs. Au XVIII^e siècle, Voltaire, en traduisant un long poème de l'anglais Samuel Garth (105), nous rapporte les échos assourdis d'un conflit similaire qui a, du moins, le mérite de faire plusieurs heureux : les patients !

*"Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londres et des apothicaires.
Contre le genre humain si longtemps réunis,
Quel Dieu pour nous sauver les rendit ennemis ?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pilule en boulet ?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un contre l'autre,
Ils prodiguèrent leur vie, et nous laissèrent la nôtre."*

2. Le temps des hostilités larvées.

¹⁶Les trois S : Saignée, Séné, Seringue.

Si le temps des grands affrontements disparaît avec l'Ancien Régime, s'ouvre dès lors une longue période d'antagonisme larvé. Entre médecin et pharmacien, c'est à qui fera le mieux ses affaires aux dépens de l'autre. Tout en conservant une civilité de façade, chacun s'observe et se jalouse. La concurrence fait rage. Quel plus bel exemple imaginer, que celui offert par le M. Homais de Flaubert, dans "Madame Bovary" (40) !

"La foule s'encombrant au même endroit sans en vouloir bouger, menaçait quelquefois de rompre la devanture de la pharmacie. Les mercredis, elle ne désemplassait pas et l'on s'y poussait moins pour acheter des médicaments que pour prendre des consultations, tant était fameuse la réputation du sieur Homais, dans les villages circonvoisins. Son robuste aplomb avait fasciné les campagnards. Ils le regardaient comme un plus grand médecin que tous les médecins."

Bien entendu, le détournement de clientèle n'est pas l'apanage des seuls pharmaciens. Dans "Corps et Ames" (82), c'est au tour de Maxence Van der Meersch de stigmatiser une pratique qui fut largement employée par certains médecins dans les années trente :

"Santhanas aussi, médecin dans un village normand, gagnait beaucoup d'argent. Pas de pharmacien. Santhanas s'était donc établi "propharmacien", vendait lui-même les drogues par lui prescrites, et il n'y allait pas de main-morte dans la rédaction de ses ordonnances. Depuis deux mois un pharmacien était venu s'installer au village voisin. Mais Santhanas lui menait la vie dure, et l'empêchait de vendre en ne prescrivant à ses malades que les spécialités dont les médecins propharmaciens se sont réservé le monopole."

Quelques mots d'explication s'imposent. Le statut de propharmacien fut institué par la loi du 21 germinal an XI. L'article XXVII y stipulait, qu'en l'absence de pharmacien, des médecins dits propharmaciens pourraient fournir des médicaments simples ou composés aux personnes près desquelles ils seraient appelés. Entre 1910 et 1940, loin de diminuer en nombre devant la multiplication des officines et des moyens de transport, ces médecins d'un

genre particulier étaient passés de 800 à 4000 environ¹⁷. Il y en avait même dans le département de la Seine ! Certains, satisfaits des bénéfices dégagés par la seule vente des médicaments, ne demandaient qu'une somme minime pour leurs consultations. Cette concurrence à leurs confrères et aux pharmaciens était rendue particulièrement sensible du fait de la fabrication de médicaments vendus aux seuls propharmaciens et sous des numéros qui en masquaient la nature véritable. L'extension de ces pratiques déloyales entraîna la promulgation, le 17 juin 1938, d'un décret-loi interdisant *"la vente de médicaments réservés de façon exclusive et sous quelque forme que ce soit aux médecins propharmaciens"* (124).

Mais la rivalité entre médecin et pharmacien ne s'exprime pas seulement dans le domaine de la concurrence. Elle peut se manifester sous bien d'autres formes. En écrivant "Félicien Grevèche" (32), Marité Diniz nous montre combien il peut être facile de mettre en doute les capacités de son adversaire. Dans la scène qui va suivre, l'apothicaire Barbot tente de vendre des pilules à une riche cliente, en présence du médecin :

"Déjà le pharmacien s'empressait :

- J'étais justement en train de proposer à madame ces pilules de Cauvin. C'est très bien, je vous assure. Bon pour tout : les angines, l'apoplexie, les aigreurs, les clous, les dartres...

Tout en parlant, Barbot tendait la boîte de ce remède miracle au médecin qui prit une des pastilles, la tourna et retourna dans ses doigts, la passa sur le bout de sa langue, plissa le nez de dégoût.

La jeune-femme sourit et il aima son sourire, échangea avec elle un regard complice et moqueur.

- Bon pour tout, propre à rien, dit-il en reposant la pilule."

L'affrontement peut même se trouver transporté hors du champ purement médical. Les joutes politiques offrent ainsi un excellent exutoire aux rancœurs trop longtemps refoulées. A condition, toutefois, de sortir vainqueur de l'épreuve des urnes, ce qui n'est pas le cas du pharmacien Marue imaginé par Daniel Boulanger dans "Fouette, cocher !" (15) :

¹⁷On en compte aujourd'hui en France environ 200.

"Par dépit, il remit sa démission de conseiller et signa par ce geste une déclaration de guerre. Pour couronner le tout, on avait élu maire le docteur Phalsbourg, célibataire et protestant, pas plus haut mais aussi barbu qu'une chèvre, et qui ne délivrait que des ordonnances sans médicaments à la mode, fanatique de l'eau d'oranger, de la farine de moutarde, de l'aspirine et des bouillottes, soit de glace ou d'eau chaude."

3. La paix des intérêts.

Difficile aujourd'hui de prétendre que médecins et pharmaciens ne vivent pas en bonne entente. Ces deux professions, longtemps rivales mais néanmoins complémentaires, devaient finir par s'accorder. Si ce n'est par affinité, du moins par intérêt. L'intérêt du malade ? Ce n'est pas, loin s'en faut, ce qui ressort des exemples donnés par la Littérature. Que l'on en juge plutôt d'après ce passage de "La Loire, Agnès et les garçons" (42), charmant livre que nous devons à la plume alerte de Maurice Genevoix. Situons d'abord l'action en quelques mots : le fils du pharmacien, bravant l'interdit paternel, prend des leçons de natation avec le jeune médecin nouvellement installé en ville. Survient le pharmacien qui ordonne à sa progéniture de regagner la maison. Le jeune-homme s'exécute en ruminant sa colère :

"Pater familias, autorité sacrée, antienne... Mais comme ça, bon Dieu, publiquement ! Comment n'a-t-il pas vu que me bafouer de cette façon, c'était s'humilier lui-même ? Pour lui-aussi, la rigolade populaire ! Et l'autre, l'athlète, le jovial toubib ! Il a pâli, à la bonne heure, au bord de la réplique cinglante. Mais je t'en fiche, mordons-nous la langue ! J'ai vu la chose passer dans leurs yeux, à tous les deux, le temps d'un petit calcul sordide. Côté du pharmacien Bailleul : "Il débute, je peux y aller." Côté du fringant morticole : "Besoin de lui. A ménager." Et voilà la vie ! Du joli ! "

Dans une thèse ayant pour sujet "Le personnage du pharmacien au théâtre et au cinéma" (120), T. Lefebvre nous rapporte un court dialogue extrait d'une comédie de R. Lagrange et

O. Bernard : "La petite pharmacienne". Nous y voyons se dessiner l'esquisse d'un véritable compérage, c'est à dire l'entente illicite entre un médecin et un pharmacien :

"Lucette : Docteur, connaissez-vous l'élixir Rigobert ?

Le docteur : Rigobert ? Rigobert ? Attendez donc, je dois connaître...

Ledoux : C'est un dépuratif.

Lucette : Nous en avons encore un petit stock. Pourriez-vous nous aider à l'écouler ?

Le docteur : Dès aujourd'hui je vais le prescrire à mes malades."

Pour Louis Huart, rédacteur en chef du *Charivari* à la fin du siècle dernier, le compérage est une banalité de l'époque. Avec sa férocité coutumière, il s'emploie à dénoncer cette entente réalisée aux dépens du malade (44) :

"En tête de l'ordonnance gratuite du docteur philanthrope se trouve cette prescription essentielle : "Ce médicament à prendre chez le docteur Fleurant".

Et le docteur s'empresse de faire observer au malade que ce pharmacien est le seul à Paris qui sache préparer convenablement les remèdes selon la formule. (...) Quant à la scène qui se passe chez le pharmacien, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de la décrire... à la fin de la semaine, les deux amis font leur petit décompte !"

Si de telles pratiques ont bel et bien existé, elles semblent tout à fait étrangères aujourd'hui au monde strictement réglementé et contrôlé de l'officine. C'est de nouveau l'occasion pour nous de souligner l'importance de la législation pharmaceutique. Comme nous l'avons déjà constaté précédemment, comme nous le verrons encore plus loin, elle constitue la garantie d'un exercice professionnel de qualité et, par là-même, le fondement d'une vraie politique de Santé Publique.

4. Influence du Passé sur les mentalités.

Les luttes qui ont opposé longtemps médecins et pharmaciens n'ont pas été sans laisser des traces durables dans les mentalités. La notion de rapport hiérarchique entre ces deux professionnels de la Santé a notamment persisté dans l'esprit du public, alors que depuis longtemps elle avait disparu des réalités. Nous en voulons pour preuve ce texte de Léon Daudet tiré du "Sang de la Nuit" (92), où l'auteur souhaitait réhabiliter la profession pharmaceutique :

"Si l'on a blagué l'apothicaire, c'est en vertu d'une méfiance d'ancien temps, attendu que le pharmacien actuel en sait autant que le médecin et que le professeur de faculté. Il est plus proche des réalités (...)

Il est au médecin ce que le chef de cuisine est au gérant de l'hôtel, ce que le premier clerc est au notaire, l'adjudant à l'officier, et le chef de cabinet au ministre."

Gageons que cette plaidoirie datée des années vingt ferait, de nos jours, grincer bien des dents de pharmaciens ! Malgré ses louables intentions, Daudet appartient à une époque qui s'obstine à voir dans le pharmacien un personnage inférieur au médecin. Cette vision erronée n'est d'ailleurs pas seulement le fait de personnes étrangères au monde médical. Les pharmaciens eux-mêmes sont alors exposés aux effets pervers d'un véritable complexe d'infériorité. Olivier Fontès, personnage du "Pharmacien de Saint-Flour" de Jean Vissouze (86), se fait l'interprète de toute une profession dans ce roman dont l'action se déroule en 1925 :

"L'étudiant en médecine, s'il a autant de travail que l'étudiant en pharmacie, n'a pas besoin de rompre son esprit à des disciplines aussi strictes (...) Tout de même, de tout son beau savoir, que fait le pharmacien ? Presque rien. Mieux, il l'oublie. Il devient un épicier, il se racornit entre ses bocaux. Son esprit s'épaissit tandis que sa science se réduit à la dimension de ses cachets. Bientôt ce n'est plus qu'un ronchonneur puant le salicylate et la pommade de reclus."

Après avoir caricaturé sa propre profession, le personnage de Jean Vissouze semble idéaliser quelque peu celle du médecin :

"Au contraire, le médecin, parti avec un léger bagage, va s'enrichir chaque jour de nouvelles connaissances. La lutte contre la maladie et la mort met à l'épreuve sa sagacité, ses facultés d'observation. Il devient rapidement psychologue. C'est par une foule de petits détails que la nature s'ouvre à lui. Il a vite fait de se hausser aux idées générales. Il peut sonder bien des problèmes et si l'on veut trouver un homme plus complet qu'aucun autre, on se tourne vers le médecin."

Cette obstination à "s'auto-dévaluer" a-t-elle complètement disparu aujourd'hui ? Pas vraiment, si l'on en croit ce témoignage de pharmacien recueilli en 1976 par I. Barrère et ses collaborateurs (95) : "Je crois que la profession fait un certain nombre de complexes vis-à-vis du médecin, dont la formation universitaire est plus poussée dans les domaines cliniques qui, aux yeux du public, paraissent plus essentiels que ceux dans lesquels nous avons approfondi nos études. C'est à dire la pharmacologie, la pharmacie chimique ou les sciences physico-chimiques."

5. Une ancienne habitude à retrouver : la visite chez les confrères.

La Littérature, dans son ensemble, nous renvoie donc une image plutôt médiocre des relations entre médecins et pharmaciens. Sauf lorsqu'elle se fait l'écho d'une ancienne habitude qu'il faudrait peut-être retrouver : la visite de courtoisie chez les confrères. Flaubert, dans "Madame Bovary " (40), se fait l'illustrateur de cette tradition quand il nous montre M. Homais accueillant Charles à Yonville :

"Nous avons, sous le rapport médical, à part les cas ordinaires d'entérite, bronchite, affections bilieuses, etc., de temps à autre quelques fièvres intermittentes à la moisson ; mais, en somme, peu de choses graves, rien de spécial à noter, si ce n'est beaucoup d'humeurs froides, et qui tiennent sans doute aux déplorables conditions hygiéniques de nos logements de paysans. Ah ! vous trouverez bien des préjugés à combattre, monsieur Bovary ; bien des entêtements de routine, où se heurteront

quotidiennement tous les efforts de votre science ; car on a recours encore aux neuvaines, aux reliques, au curé, plutôt que de venir naturellement chez le médecin ou chez le pharmacien".

"Le grand métier" (76) d'André Soubiran nous fait partager les réflexions d'un jeune médecin effectuant son premier remplacement. Ce dernier apparaît convaincu de la nécessité de coopérer avec le pharmacien :

"Comme je traversais de nouveau la grande place, j'aperçus, tels deux phares rassurants dans la nuit, les bocaux colorés d'une pharmacie. Chavas, au moment du départ, m'avait vivement recommandé : "Surtout, n'oublie pas une visite au potard. Pour le cas où tu ferais une boulette dans tes prescriptions, avertis-le bien que tu débutes et demande lui de rattraper ça discrètement. Après, tu seras tranquille."

Quant à Maxence Van der Meersch il nous donnait en 1943 l'exemple d'un véritable partenariat dans les pages de "Corps et Ames" (82) :

"Les pharmaciens, Vansteger et Massouart, Michel les voit en passant (...) il tient tout de suite à leur donner quelques petits éclaircissements sur la rédaction de ses ordonnances.

- Mon habitude est de ménager mes malades, et de les droguer le moins possible. Mes ordonnances vous surprendront peut-être par des dosages réduits, des quantités que vous trouverez exagérément faibles... Je vous demande de ne pas vous en étonner, d'exécuter mes prescriptions sans surprise... Au fond, vous ne ferez qu'y gagner, puisque, pour un prix identique, vous fournirez beaucoup moins de vos produits... Nous sommes d'accord ?

- Tout à fait d'accord, dit Vansteger, qui paraît un homme intelligent. Du reste, entre nous, je n'aime pas tellement ceux qui formulent à tour de bras... Je demande à gagner ma vie, mais je ne tiens nullement à intoxiquer le monde."

Héritiers d'un Passé tumultueux, trop longtemps rivaux, pharmaciens et médecins se doivent donc de collaborer aujourd'hui de la façon la plus étroite. Ils pourront ainsi améliorer l'observance de leurs patients, réduire les risques d'erreur et harmoniser les nécessaires démarches de prévention et d'éducation. Enfin, par cette démarche altruiste, ils justifieront l'affirmation faite par le docteur Knock au pharmacien Mousquet : *"Nous avons, cher monsieur Mousquet, deux des plus beaux métiers qu'on connaisse. "* (67)

V. LE PHARMACIEN, HOMME DE CULTURE

1. Etre en tout universel
2. Distingués mycologues
et troublants herpétologistes
3. Jardinage, Agriculture et Gastronomie
4. Pharmacie et Humanisme
5. Pédants, Vaniteux et Suffisants

Une combinaison habile de lignes forme, dans un cercle, un dessin compliqué. En y regardant de plus près, on devine les contours d'un paysage rocailleux où pousse curieusement un magnifique palmier. Enroulé autour de ce dernier, on s'est plu à représenter, en des ondulations menaçantes, un serpent à la langue funestement fourchue. Au-dessus du dessin, seulement quatre mots latins : *in his tribus versantur*. Mais, à travers cette courte phrase, ces quelques mots, s'affirment la compétence et l'orgueil de toute une profession. L'ensemble constitue en effet le sceau officiel de l'enseignement pharmaceutique.

On le sait déjà ou bien on l'aura deviné : le dessin est un blason, la phrase latine une devise. Tous deux illustrent le caractère pluridisciplinaire de l'enseignement pharmaceutique. Les rochers, le palmier et le serpent sont les symboles traditionnels des trois règnes terrestres : le minéral, le végétal et l'animal. Quant au verset latin, il se traduit littéralement comme suit : "en ces trois choses ils sont versés".

1. Etre en tout universel.

Compétence et orgueil, avons-nous écrit. Il est vrai que, très tôt, les servants de la Pharmacie ont eu conscience de l'importance des connaissances qu'il leur fallait assimiler pour mener à bien leur tâche et qu'ils ont tiré quelque fierté de ce savoir accumulé. En 1623,

Pierre Maginet, apothicaire-poète exerçant à Salins dans le Jura, semblait même dans la grandiloquence en écrivant le panégyrique de sa profession (49) :

*“Heureux pharmacien que Dieu a fait exprez
Pour lui communiquer tant de braves secrets
Et qu’il a estably pour ministre fidelle
De tout ce qu’Il a fait pour la race mortelle,
Car tu es icy bas maistre dispensateur
De biens, desquels il est le seul maistre et l’authieur
Puisque rien n’est icy que ton art ne pratique
Et que ne soit sujet à l’oeil de ta boutique,
C’est pourquoy tu dois être en tout universel (...)
Tu dois cognoistre tout, puisque tout est object
De ton art, et que tout à ton art subject.”*

Évidemment, tout cela est bien exagéré. Il ne s’agit pas de faire des pharmaciens de nouveaux Pic de la Mirandole¹⁸, infaillibles et omniscients, mais force est de constater que leurs études leur ont donné des bases solides dans des disciplines très diverses et qu’ils ont ainsi acquis une aptitude à apprendre, peut-être plus que d’autres.

Ce qui frappe, en effet, dans le programme des études de pharmacie, c’est leur étendue scientifique. La chimie, la biologie, la botanique, mais aussi la zoologie, la physique et les mathématiques y sont abordées, et ce de manière approfondie. Dans son “Vent Paraclet” (81), l’écrivain Michel Tournier s’incline lui-aussi devant un tel corpus de connaissances en évoquant, non sans nostalgie, l’impressionnante bibliothèque de son grand-père maternel, pharmacien de 1890 à 1940 :

“Il y avait aussi sous les combles, dans la mansarde dont les murs et les lambris avaient été tapissés entièrement avec les pages illustrées du “Magasin Pittoresque”, une bibliothèque poudreuse, principalement d’ouvrages médicaux, où je puisais une science terrifiante et délicieuse qui me faisait rire de pitié devant mes camarades de classe réduits au Petit

¹⁸Philosophe né à Florence en 1463. Esprit brillant et polyvalent, il fut surnommé “le prince des érudits”. On lui attribuait un si vaste savoir qu’il avait, selon la tradition populaire, réponse à tout.

Larousse pour découvrir les secrets de l'amour. Cette mansarde meublée d'un seul canapé poussiéreux était un lieu de rêve et de retraite idéal."

Avant de se voir attribuer le titre de Docteur en Pharmacie, l'étudiant devra également acquérir de solides notions en Galénique, Bactériologie, Parasitologie, Toxicologie, Hydrologie, Hygiène, Diététique, etc... Vaste programme qui s'apparente à un véritable parcours du combattant. C'est cependant à ce prix qu'il se trouvera un jour à même de répondre aux demandes de ses clients. Demandes qui sont elles-aussi d'une saisissante diversité.

La culture du pharmacien dépasse donc le strict domaine de la Pharmacie et, dans les pages qui vont suivre, nous verrons que de nombreux écrivains se sont attachés à souligner cette érudition. Souvent, dans leurs écrits, le professionnel de la Santé s'efface devant l'homme de culture.

2. Distingués mycologues et troublants herpétologistes.

Quel point commun peut-on trouver entre l'empereur romain Claude, Charles VI, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie, le pape Clément VII, de la famille des Médicis, la princesse de Conti ou la veuve du tsar Alexis ? Apparemment beaucoup de choses semblent séparer ces gens illustres, à commencer par l'espace et le temps. Pourtant leurs destinées se rejoignent de façon tragique. Tous ces personnages historiques ont en effet succombé à des intoxications provoquées par l'ingestion d'amanites phalloïdes. Que n'avaient-ils auprès d'eux un pharmacien pour les conseiller !

Car c'est depuis longtemps une chose acquise aux yeux du public : le pharmacien connaît les champignons. Chaque année, quand l'automne et ses promesses bucoliques rappellent dans nos sous-bois quantité de promeneurs en quête de trouvailles gourmandes, nombreux sont les amateurs qui poussent la porte des officines en espérant y faire "expertiser" le fruit de leur cueillette. Jean Taillemagne, dans son livre consacré à "la vie aux champs" (80) rend compte de cette habitude de nos campagnes :

"A l'ombre des couverts, dans les prairies gardant une fraîcheur mouillée tout le jour, des champignons naissent chaque matin. Même les vieilles gens, qui ne vont à leur découverte qu'une couple d'heures dans l'après-midi, reviennent au village le panier plein. Certains ne manquent pas d'entrer dans la pharmacie montrer la trouvaille. Je connais ce rite coutumier. Un "ancien", une femme âgée, poussent la double porte avec au bras un panier couvert d'une poignée de verdure, d'un linge, pour garder les champignons au frais.

"Je viens vous demander s'ils sont bons, monsieur Dufort.

- Montrez ?" répond mon ami avec une mine grave. (...)

Le panier déposé sur une table est lentement dévoilé. Une senteur pénétrante, faite de terreau, d'herbes et de feuilles froissées, de chair végétale humide, monte des champignons amassés. Dufort les regarde un instant, en soulève un par le bulbe pour inspecter le chapeau ou les lamelles quand il lui paraît suspect. (...)

Le panier de nouveau couvert, l'homme, la femme repartent, rassurés, non sans laisser une poignée de champignons en remerciement.

"Vous ne me ferez pas cet affront de les refuser", disent-ils, et un léger arôme embaume la pharmacie longtemps encore."

Parfois même ce sont les pharmaciens qui succombent à l'irrésistible "appel des carpophores", comme c'est le cas dans le roman de Maurice Genevoix "La Loire, Agnès et les garçons" (42) :

"Tu sais que notre petite ville compte "deux distingués mycologues" : l'inspecteur des forêts Rousselot et le pharmacien Bailleul. Sous prétexte de champignons, ils ramassent et ils mangent des choses, des purulences qui auraient dégoûté Locuste. Hélas ! Selon toute vraisemblance, des amateurs extrêmement vulgaires, arcandiers, trainiers sans vergogne, has empiriques, avaient grillé le tandem à faux cols : plus un cèpe, plus une oronge..."

Mais qu'importe aux véritables spécialistes ces champignons que tout le monde peut trouver au marché ! Les personnages de Maurice Genevoix trouvent autant de plaisir à se pencher sur les espèces méprisées du vulgaire :

“Il y a eu grande discussion à propos de certaines Russules (comestibles, pas comestibles ?) comme si l'avenir du monde en dépendait. Les spécialistes se sont engueulés avec une courtoisie pincée. Une clavaire les a réconciliés : ils l'ont bouffée à la vinaigrette, toute crue.”

Des champignons aux plantes supérieures, il n'y a qu'un seul pas que les pharmaciens, de par leur formation, ont coutume de franchir. Les principes actifs d'une majorité de médicaments ne viennent-ils pas directement ou indirectement du monde végétal ? Léopold Marue, personnage de pharmacien imaginé par Daniel Boulanger dans “Fouette, cocher !” (15), promène donc sa carrure de géant à travers champs et forêts dans le seul but d'herboriser :

“Il rapportait de chacune de leurs sorties quantité de plantes et d'herbes qu'il étudiait dans son laboratoire et réservait à son dixième herbier, suite de volumes en veau qui faisait la gloire du salon, à l'étage.”

Les travaux d'un naturaliste ne sont pas toujours aussi anodins. Et nous allons nous pencher à présent sur un type d'activité autrement plus troublant en pénétrant l'univers très particulier des herpétologistes. Que dissimule ce terme savant et compliqué ? Pour le savoir, plongeons-nous dans les délicieux Mémoires (22) de la comédienne Agnès Capri. Celle qui fut l'amie de Sacha Guitry nous y raconte son enfance dans le Dauphiné, à Bourg-d'Oisans, au lendemain de la Grande Guerre :

“Maman m'envoie chez le pharmacien. Comment en est-il venu à me parler de ses recherches ophidiennes et de ses travaux sur le venin des serpents ? Il m'emmène dans son jardin pour me les faire regarder. Je traverse la pharmacie, nous passons par l'étroite porte du fond. Ils sont là, les serpents, derrière un grillage, tous devenus inoffensifs sous le scalpel du pharmacien. Il en saisit un, puis un autre, et me montre où se trouvait la glande à venin. Il me les nomme : le naja avec ses lunettes autour de ses

yeux d'or, le crotale avec une sonnette au bout de sa queue, le céraste avec ses deux cornes."

L'herpétologie : la science des serpents ! Curieux sujet d'étude pour l'arrière-boutique d'une officine, serait-on enclin à penser un peu rapidement. Mais l'apothicaire rencontré autrefois par Agnès Capri n'est pas un cas isolé. La chose était même si commune qu'elle a inspirée d'autres écrivains. C'est ainsi que l'on retrouve, à peu de choses près, la même scène dans la littérature de pure imagination. Nous le devons à la plume d'André Soubiran et au personnage du pharmacien Mandaroux qu'il a introduit dans plusieurs de ses romans dont "Un grand amour", tome 4 des "Hommes en blanc" (77) :

"Il (Mandaroux) m'arrêta devant une armoire, choisit une clé dans son trousseau et ouvrit les deux battants. Les étagères étaient pleines de flacons, de bocaux, d'ampoules, de tubes à essai. Les étiquettes précisaient que j'avais sous les yeux des venins desséchés de vipère, des extraits, des macérations, des bouillons. Une espèce de cuisine de sorcier que, juste devant moi, résumait exactement un grand bocal où les cornichons étaient des têtes de serpent détachées du corps et qui paraissaient appartenir à quelque hydre domestique mise à conserver dans l'alcool."

Certes, pareille vision est déconcertante pour nous qui sommes, aujourd'hui, habitués aux néons, à la blancheur et à la modernité des officines actuelles. Mais nous avons déjà signalé que l'apothicaire d'autrefois se plaisait à cultiver une aura de mystère, en utilisant de vrais animaux comme éléments de décor. Cependant, l'intérêt tout particulier des pharmaciens pour les serpents repose sur des motivations plus profondes. Et Mandaroux ne manque pas de s'en expliquer auprès de son visiteur :

"... au centre de l'armoire, précieusement isolé de tout le reste, trônait un admirable pot à pharmacie en vieux limoges.

Monsieur Mandaroux le saisit, souleva avec dévotion le couvercle. J'aperçus tout au fond un magma brunâtre.

- De la thériaque, murmura religieusement le petit pharmacien.

Puis il remit le pot à sa place et ajouta :

- Elle date de mon bisaïeul. Il avait un brevet du Collège des apothicaires pour la fabriquer. Vous savez que pendant plus de trois mille ans et jusqu'au début du vingtième siècle, la thériaque a été le médicament merveilleux et universel, avec ses 74 produits où la vipère tenait le premier rang. Pour nous tous, médecins ou pharmaciens, enroulée autour du caducée, la vipère c'est un peu notre patronne."

Cette importance symbolique du serpent, déjà rappelée au début de ce chapitre, mérite quelques précisions. Nous les empruntons en partie à un article récent de R. Ardry (94), paru dans la Revue d'Histoire de la Pharmacie. A l'origine, le serpent, né dans les entrailles de la Terre, incarnait le mythe de la régénération. Très vite, son aspect devint double : bénéfique et maléfique. C'est ainsi qu'il apparut dédoublé sur le caducée d'Hermès. Pour les uns, cette baguette et ces deux serpents enlacés représentaient l'axe du monde et l'équilibre des forces vitales et destructrices. Pour les autres, la baguette s'apparentant à un phallus, le caducée devint symbole de la Fécondité, Arbre de vie, et les médecins le prirent pour emblème. Quant aux pharmaciens, ils associèrent au serpent la coupe d'Hygie. Comme au contact de la Connaissance, le venin mortel s'y transformait en remède et symbolisait la grandeur de l'homme de l'art.

3. Jardinage, Agriculture et Gastronomie.

Champignons, plantes médicinales, serpents. Nous sommes encore dans des domaines très pharmaceutiques. Mais, avec Jacques Sadoul et son "Jardin de la licorne" (70), nous faisons la connaissance d'un pharmacien dont le violon d'Ingres s'en éloigne sensiblement. Le docteur Paul Cazobon, personnage agnostique et anticlérical, cultive davantage son potager que l'art de guérir. Sa passion : le jardinage ! Comme en témoigne d'ailleurs l'installation de son arrière-boutique :

"... la pièce comportait autant d'outils et de produits de jardinage que de boîtes de médicaments. On sentait que le docteur Cazobon devait apporter plus de soin à faire pousser des asperges qu'à préparer ses potions !"

Mais sommes-nous véritablement aussi distants de la Pharmacie qu'il y paraît au premier abord ? Peut-être pas, du moins si l'on en croit le monsieur Homais de Flaubert. En prélude au fameux passage des Comices Agricoles qui constitue l'un des sommets de "Madame Bovary" (40), l'apothicaire d'Yonville justifie sa place au sein de la commission consultative. Il ferait beau voir qu'on lui dispute le droit de juger de la chose agricole !

"Certainement, je m'y entends, puisque je suis pharmacien, c'est à dire chimiste ! Et la chimie, madame Lefrançois, ayant pour objet la connaissance de l'action réciproque et moléculaire de tous les corps de la nature, il s'ensuit que l'agriculture se trouve comprise dans son domaine ! Et, en effet, composition des engrais, fermentation des liquides, analyse des gaz et influence des miasmes, qu'est-ce que tout cela, je vous le demande, si ce n'est de la chimie pure et simple ?"

Et le pharmacien de surenchérir ensuite, avec la pédanterie qui le caractérise, sur les connaissances nécessaires en hygiène, en géologie et en botanique pour pouvoir se parer du titre d'agronome.

Venons-en maintenant à une toute autre discipline : la Gastronomie ! S'il fallait absolument associer la Pharmacie aux choses de la bouche, on songerait probablement en premier lieu aux tisanes, bouillies et autres bouillons. Bref, à tout cet arsenal de la diète qui va en général de paire avec les notions de maladie ou de convalescence. Quelle erreur ! Certains disciples de Galien sont capables de vous mettre rapidement en appétit. Pour qui serait sceptique, il suffit de retrouver le pharmacien Mandaroux dans son officine () :

"Venez par ici docteur, nous serons plus tranquilles. Vous accepterez bien un peu d'appétitif. Je le fabrique aussi moi-même, bien entendu. Une très vieille formule : Marrube blanc, Millepertuis, Tanaisie, Petite Centaurée, Reine des Prés, écorce d'Orange amère, concassées dans un bon vin blanc. Vous qui connaissez si bien votre thérapeutique, vous voyez : rien que de bonnes choses. Goûtez-moi ça !"

La chose est peu connue, mais de nombreux pharmaciens, bien réels, eux, ont tâté de l'art culinaire. Et pas seulement en amateurs, puisque c'est à deux d'entre eux, Déa et Perrin, que l'on doit l'invention de la sauce Worcester (90) !

Quant à monsieur Homais, sur ce sujet aussi il a son mot à dire (40) :

“... il ne tardait pas à lancer quelques observations sur les mets qu’il voyait. Parfois même, se levant à demi, il indiquait délicatement à Madame (Bovary) le morceau le plus tendre, ou, se tournant vers la bonne, lui adressait des conseils pour la manipulation des ragoûts et l’hygiène des assaisonnements ; il parlait arôme, osmazôme, suc et gélatine d’une façon à éblouir. La tête, d’ailleurs, plus remplie de recettes que sa pharmacie ne l’était de bocaux, Homais excellait à faire quantité de confitures, vinaigres et liqueurs douces, et il connaissait aussi toutes les inventions nouvelles de caléfacteurs économiques, avec l’art de conserver les fromages et de soigner les vins malades.”

4. Pharmacie et Humanisme.

Quittons les choses de la chère pour nous ouvrir à celles, tout aussi nourrissantes, de l'esprit. Et plantons tout d'abord le décor : la République de Venise, autrefois berceau de la Renaissance italienne, et qui, au XVII^e siècle, participe encore à la remise en cause des traditions, au bouillonnement des idées. En pareilles circonstances, on s'attendrait volontiers à observer, chez les apothicaires, une prudente réserve. Après tout, à cette époque déjà, la réputation conservatrice de la profession n'est plus à faire. Pourtant il n'en est rien. Bien au contraire !

En imaginant le journal qu'aurait pu tenir le grand médecin anglais William Harvey (43), Jean Hamburger a témoigné du rôle joué alors par certains apothicaires dans l'évolution des connaissances et des modes de pensée :

“Je me souviens de la Pharmacie de l'Ange, où j'allais souvent le soir. Elle ressemblait davantage à un club d'artistes et de savants qu'à une

boutique d'apothicaire. On disait que le maître des cérémonies, Jean-Vincent Pinelli, possédait la plus belle bibliothèque d'Europe. Il animait des disputes où la liberté de parole et de pensée était incroyable."

Cette mode des officines-salons connu, d'après Silvia Gramigna (115), son apogée au XIX^e siècle. Médecins, avocats, artistes et écrivains s'y rencontraient régulièrement pour débattre en toute liberté. Certaines officines, que l'on peut encore visiter de nos jours, avaient pour habitués des célébrités comme Georges Sand, Rossini, Goldoni... Le nom du propriétaire d'une de ces pharmacies est parvenu jusqu' à nous grâce à l'intérêt manifesté à son sujet par Stendhal. Il s'agit de Giuseppe Ancillo (1787-1849) que l'auteur des "Itinéraires" et des "Chroniques Italiennes" vantait en ces termes : *"Buratti a une sorte de rival en Mr Ancillo, célèbre apothicaire de Venise, qui aurait pu se faire un nom s'il n'avait pas passé plus de temps à composer ses remèdes que ses poèmes."*

S'il s'est trouvé de nombreux apothicaires pour taquiner la muse avec succès (citons entre autres Thibault Lespleigney, Paul Contant, Pierre Maginet, Demachy et Emile Genevoix), nous ne serons pas étonnés d'en voir d'autres éprouver la passion des beaux-arts. C'est le cas notamment de Théodule, personnage imaginé par les frères Goncourt dans leur roman "Manette Salomon" (125), qui passe commande à l'artiste-peintre Anatole Bazoche, véritable héros du livre :

"Le pharmacien (Théodule) le pria d'entrer et lui montra sa boutique. Il en voulait faire décorer les six panneaux d'allégories représentant les éléments de la chimie... Anatole accepta tout de suite, et le lendemain, il apportait les croquis de l'Eau, de la Terre, du Feu, de l'Air, du Mercure, du Soufre."

Dans l'esprit des assemblées savantes vénitiennes, signalons aussi un autre apothicaire cité dans "Le Journal d'Harvey" (43) par Jean Hamburger. Fêré d'Histoire, il sert de guide aux visiteurs venus rencontrer le physiologiste anglais au "Saint Bartholomew's Hospital" :

"Je fis venir notre apothicaire et le priai de prendre soin de mon hôte ; je les vis tous deux s'éloigner : notre apothicaire connaissait mieux que quiconque l'histoire du Saint-Barthélémy et prenait toujours grand plaisir à faire visiter les aîtres de notre hôpital et ses alentours."

5. Pédants, Vaniteux et Suffisants.

L'image du pharmacien, homme de culture, est fort gratifiante, mais comme toute médaille, celle-ci possède son revers. Dans un certain nombre d'oeuvres littéraires, l'officinal étale ses connaissances dans le seul but d'éblouir. On le découvre alors orgueilleux, fat, et quelque peu poseur. Écoutons plutôt M. Homais se gonfler d'importance devant Mme Lefrançois l'aubergiste d'Yonville (40) :

"Ah ! qu'un négociant qui a des relations considérables, qu'un jurisconsulte, un médecin, un pharmacien soient tellement absorbés qu'ils en deviennent fantasques et bourrus même, je le comprends ; on en cite dans l'histoire ! Mais, au moins, c'est qu'ils pensent à quelque chose. Moi, par exemple, combien de fois m'est-il arrivé de chercher ma plume sur mon bureau pour écrire une étiquette, et de trouver, en définitive, que je l'avais placée à mon oreille !"

Le pharmacien Floupin, imaginé par Victorien Sardou dans "Nos bons villageois" (71), n'a, sur ce plan-là du moins, rien à envier à son illustre prédécesseur :

"Moi, j'étais doué ! Eh bien, malgré ça, je ne suis pas fier !... Je sais à quel point vous m'êtes inférieurs par l'éducation et par l'intelligence..., et pourtant je vous serre la main... je me mêle à vos jeux..., je me plais à être populaire ! Parce que, chez toutes les natures complètes, comme la mienne, l'esprit ne tue jamais le coeur ! Jamais !... Au contraire."

Orgueil et vantardise se nuancent parfois de pédantisme. L'effet comique alors n'est pas loin et le pharmacien devient personnage de farce. Dans "Arlequin, empereur de la nuit" (93), Maurice Sand met dans la bouche d'un apothicaire une singulière déclaration d'amour :

"Madame, mon esprit est tellement constipé dans le bas-ventre de mon ignorance qu'il me faudrait un sirop de vos lumières pour liquéfier la matière de mes pensées."

Votre bouche est un alambic d'où les conceptions les plus subtiles sont quintessenciées. Tout le séné et toute la rhubarbe de ma boutique purgent moins mes malades que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs âcres et mordicantes d'un amour enflammé dont vous serez la pilule purgative, puisque votre humeur enjouée est un orviétan souverain contre les excès mélancoliques d'un coeur opilé de vos rares vertus et de vos éminentes qualités."

Paradoxalement, si le public, par la diversité de ses demandes, n'hésite pas à mettre à contribution le savoir des pharmaciens, il n'a pas toujours conscience de leur remarquable formation universitaire. Voilà sans doute pourquoi les écrivains ont souvent fait de ces hommes en blouse blanche des "touche-à-tout" et non de véritables scientifiques. N'oublions pas non plus que le pharmacien est aussi le professionnel de la Santé le plus proche de ses clients. Son officine, dont la porte reste toujours ouverte, le met en prise directe avec la vie de la Cité. Et c'est aussi dans le quotidien qu'il puise une bonne part de sa culture, comme le faisait déjà monsieur Homais à la fin du siècle précédent (40) :

"Ensuite, on causait de ce qu'il y avait dans le journal. Homais, à cette heure-là, le savait presque par coeur ; et il le rapportait intégralement, avec les réflexions du journaliste et toutes les histoires des catastrophes individuelles arrivées en France ou à l'étranger."

La place du pharmacien dans la Cité ? C'est précisément le sujet que nous nous proposons d'aborder dans le chapitre suivant.

VI. LES PHARMACIENS DANS LA CITE

1. Les pharmaciens : des notables oui,
mais souvent moqués
2. Un certain M. Homais,
pharmacien à Yonville-l'Abbaye
3. Les pharmaciens engagés dans la vie sociale
4. Les pharmaciens et la politique

En analysant "les origines de la satire antibourgeoise en France" (126), Jean Vaïter écrivait : *"il faut tenir compte de la distinction que le Moyen Age opère entre les métiers majeurs : merciers, épiciers, drapiers, apothicaires, orfèvres, armateurs, sorte de classe supérieure dont les membres plus spécialement intéressés par la vente des marchandises finissent par garder seuls le titre de bourgeois, et les métiers mineurs."* C'était mettre en évidence le rôle joué initialement par l'argent dans l'ascension sociale des apothicaires. Plus tard, les progrès de la chimie et de la pharmacologie parèrent d'un auréole savante le diplôme de pharmacien. Fortune et prestige, tout était réuni pour que l'homme à la blouse blanche devienne un notable, un personnage important de la Cité. Et Jacques Brel pouvait chanter malicieusement le tango des forts en thème, *"qui deviendront pharmaciens parce que papa ne l'était pas"*.

Au cours de ce chapitre, nous verrons que cette ascension sociale a transformé le pharmacien en cible pour certains satiristes. Nous nous attarderons ensuite sur le cas du plus célèbre des apothicaires de fiction : le M. Homais de Flaubert. Enfin, nous verrons dans quelle mesure la place du pharmacien dans la Cité peut permettre à celui-ci d'accéder à la dimension la plus noble de sa profession.

1. Les pharmaciens : des notables oui, mais souvent moqués.

Cette position sociale enviable nous la trouvons illustrée, à la fin des années cinquante, dans un roman d'Henri Bosco ayant pour titre "Sabinus" (14). L'auteur nous y décrit la vie d'un bourg moyen de province, où chacun se voit assigner une place selon son rang. Hiérarchie stricte qui n'admet pas d'exception et se doit d'être respectée jusque dans l'église :

"En avant La Haute¹⁹ au complet, les seuls prie-Dieu de Bruissane étant vides. Derrière les petits fauteuils, bien rembourrés, où s'étalait l'Escandillade²⁰ . Puis, les rangées de bancs sur lesquels s'alignait le Quai²¹. Les Autorités, Maire, Juge, Notaire, Médecin et Apothicaire, à leurs places hiérarchisées, mais bien en vue, à droite."

Plus avant dans le roman, Escassou, le pharmacien, se fait l'interprète de la haute bourgeoisie et révèle, s'il en était besoin, la haute opinion qu'il a de lui-même :

"Nous représentons (disait Escassou, le pharmacien) le sang qui fait vivre la ville. Nous toucher, c'est mettre en péril son existence même."

Nous retrouvons là cette propension à l'orgueil et à la vanité, déjà soulignée par ailleurs et qui semble décidément caractériser beaucoup de pharmaciens d'encre et de papier. Sans doute, faut-il y voir une esquisse de satire antibourgeoise, satire qui ne s'épanouit vraiment que sur les tréteaux du théâtre. Au XVII^e siècle, il existait ainsi dans la Commedia dell'arte un personnage, le Tartaglia, qui était tour à tour juge, notaire ou pharmacien. Gras, chauve, affublé d'un bégaiement et d'une myopie caractéristiques, il symbolisait le notable repu, aux idées toute faites et à la vue courte (118).

Dans sa thèse consacrée aux pharmaciens du théâtre et du cinéma (120), T. Lefebvre a souligné la richesse de l'Oeuvre de Labiche en personnages d'apothicaire. Si l'on peut y voir la confirmation d'un certain statut social, force est de reconnaître que l'image de la profession n'y gagne rien. Que l'on en juge plutôt !

"Le monsieur qui a brûlé une dame" (1858) nous permet de faire la connaissance du pharmacien Blanc-Minet. Exerçant dans un petit village, l'homme est à ce point avare qu'il

¹⁹L'aristocratie.

²⁰La bourgeoisie marchande.

²¹Le peuple.

s'est également établi horloger. Pour assurer la rentabilité de ce commerce parallèle, notre nouvel Harpagon agit de telle façon qu'en permanence, sur les cinq montres du village, trois au moins sont en réparation chez lui.

Dans "Les vivacités du capitaine Pick" (1861), le pharmacien Desambois nous apparaît davantage pédant et vaniteux que brillant comme il voudrait le laisser croire. Son discours maladroit n'est qu'un médiocre verbiage qui trahit, en outre, une absence totale d'humour.

Son presque homonyme Cordenbois est l'un des personnages principaux de "La Cagnotte" (1864). Se joignant régulièrement à d'autres notables pour de mémorables parties de cartes, il y exerce sans complexes ses talents de tricheur et propose d'intéresser le jeu par la constitution de la dite-cagnotte. L'argent ainsi recueilli servira à financer un voyage à Paris qui s'achèvera en un lamentable fiasco.

"Les 30 millions de Gladiator" (1875) ne nous permettent pas d'observer le pharmacien sous un meilleur jour. Répondant ici au nom de Bigouret, il fait figure de vieux-beau fortuné qui convoite les yeux d'une jeune demoiselle. Rudoyant sans cesse son commis Eusèbe Potasse, il aura la désagréable surprise, à la fin de la pièce, de se faire souffler sa promise par l'astucieux jeune-homme.

Si tous ces personnages ridicules donnent du pharmacien une bien piètre image, ils n'ont heureusement pas acquis la même affligeante renommée que leur contemporain : le tristement célèbre M. Homais !

2. Un certain M. Homais, pharmacien à Yonville-l'Abbaye.

Homais ! Comme ce nom résonne désagréablement aux oreilles de bien des pharmaciens ! A les entendre, l'apothicaire d'Yonville aurait fait plus de mal à la profession que ses plus farouches ennemis. Oubliés les attaques virulentes d'un Guy Patin, les prétentions sans limites des champions du "discount", les bains de siège folkloriques d'une chanteuse en mal de succès. Mais Homais ! Ah, ça Homais !... Certes, il est difficile d'ignorer l'envergure du personnage et, bien que tout semble déjà avoir été dit à son sujet,

nous avons décidé de lui consacrer une partie importante de ce chapitre. Mais d'abord à quoi ressemble-t-il ?

"Un homme en pantoufles de peau verte, quelque peu marqué de petite vérole et coiffé d'un bonnet de velours à gland d'or, se chauffait le dos contre la cheminée. Sa figure n'exprimait rien que la satisfaction de soi-même, et il avait l'air aussi calme dans la vie que le chardonneret suspendu au-dessus de sa tête, dans une cage d'osier : c'était le pharmacien."

Voilà un portrait somme toute fort banal. L'homme a l'air quelconque et ne semble guère se distinguer des piteux apothicaires de Labiche. Oui, mais voilà : quelques trois-cents pages plus loin, Flaubert met le point final à "Madame Bovary" (40) qui s'achève sur le triomphe du pharmacien !

"Depuis la mort de Bovary, trois médecins se sont succédés à Yonville sans pouvoir y réussir, tant M. Homais les a tout de suite battus en brèche. Il fait une clientèle d'enfer ; l'autorité le ménage et l'opinion publique le protège."

Il vient de recevoir la croix d'honneur."

Que s'est-il passé entre-temps ? Comment le bonhomme placide et quelque peu infatué de lui-même qui nous est présenté au départ se métamorphose-t-il en notable à la boutonnière décorée ? Bref, en trois mots : qui est Homais ?

Une partie de la réponse nous est donnée par "le dictionnaire des personnages" (118) de Laffont-Bompiani : "M. Homais est le type du demi-savant qui, croyant tout connaître, s'imagine capable de tout expliquer, et dont la suffisance ne peut cacher la sottise qu'aux naïfs. Volontiers méprisant, il nie ce qu'il ne comprend pas, et affecte un anticléricalisme dont il sait à l'occasion tirer profit." Le pharmacien d'Yonville est en effet un touche-à-tout malheureusement dépourvu de génie. Désireux d'éblouir, il apparaît sans cesse en proie à de vaines agitations, comme dans la fameuse scène des Comices :

"... le pharmacien s'éloigna d'un pas rapide, sourire aux lèvres et jarret tendu, distribuant de droite et de gauche quantité de salutations et emplissant

beaucoup d'espace avec les grandes basques de son habit noir, qui flottaient au vent derrière lui."

Dans son analyse du personnage (112), D. Frelon a souligné la tendance d'Homais à se gargariser de mots : *"Tout est donc prétexte à rodomontades et étalage d'érudition : c'est la visite guidée à l'usine de filature, les échanges "de bons auteurs" avec Emma Bovary, les mots savants pour éblouir (phlébotomie, coryza, antiphlogistique, stréphopode, superfétation...). C'est le grand mépris pour le mot commun et l'affection du mot scientifique : le vitriol doit se dire acide sulfurique, l'acide de sucre, acide oxalique, etc..."*

Devant un tel manque de simplicité, on peut s'étonner de voir finalement Homais triompher. C'est oublier que notre homme possède de réelles facultés d'adaptation. Volontiers hautain ou cinglant avec le bas-peuple (Mme Lefrançois, l'aubergiste ; Justin, son élève), paternaliste avec les Bovary ou vindicatif dans ses conversations avec le curé, il sait s'effacer et courber le dos quand les circonstances l'exigent. Par exemple, lorsque, dénoncé pour exercice illégal de la médecine, il lui faut se présenter à Rouen devant le procureur du roi. Ou bien encore, quand le docteur Canivet vient amputer Hippolyte, le pauvre estropié que Charles Bovary a opéré. Ignorant que cette malencontreuse tentative a eu Homais pour instigateur, le célèbre praticien vient à la pharmacie dénoncer la folie de ceux qui ont eu l'idée d'une telle opération :

"Homais souffrait en écoutant ce discours, et il dissimulait son malaise sous un sourire de courtisan, ayant besoin de ménager M. Canivet, dont les ordonnances quelquefois arrivaient jusqu'à Yonville ; aussi ne prit-il pas la défense de Bovary, ne fit-il même aucune observation, et, abandonnant ses principes, il sacrifia sa dignité aux intérêts plus sérieux de son négoce."

Cependant, la correspondance de Flaubert nous donne une autre explication du triomphe d'Homais. *"La bêtise est quelque chose d'inébranlable, écrivait-il un jour dans l'une de ses lettres, rien ne l'attaque sans se briser contre elle. Elle est de la nature du granit, dure et résistante."*

Maintenant que nous avons examiné la nature de l'homme, penchons-nous sur sa pratique professionnelle. Que peut-on vraiment lui reprocher ? Sa fâcheuse tendance à

exercer illégalement la médecine mise à part, on pourrait presque le considérer comme un pharmacien modèle ! Son officine est tenue de façon impeccable, les balances scellées sur le comptoir, l'armoire aux poisons fermée à clé. Lui-même apparaît, en outre, comme un homme conscient de ses responsabilités. S'absenter de son officine lui semble par exemple une affaire d'état. Dans ces conditions, on peut s'interroger : pourquoi Homais a-t-il causé tant de tort à la profession ?

De nombreux auteurs, parmi lesquels M. Degrenne et D. Frelon (108,112), ont vu là une sorte de coïncidence. Chez Homais, ce n'est pas le pharmacien mais l'homme qui est détestable. Si Flaubert avait choisi de faire de son personnage un instituteur, un notaire ou un épicier, ce sont ces professions qui auraient souffert les mêmes maux que la Pharmacie eut à endurer. Nous ne partageons pas tout à fait ce point de vue. Si Homais a tant nui à l'image du pharmacien, c'est que sa médiocrité se manifeste dans un domaine qui constitue précisément la noblesse de la profession : l'influence sociale, le rôle d'éducateur, de vulgarisateur du progrès, de notable au service de la Société.

Car Homais, assurément, symbolise le notable et c'est pourquoi nous avons choisi de l'étudier dans ce chapitre. D'abord, c'est une personnalité éminente du canton. N'est-il pas à la fois conseiller municipal, juge de la commission consultative des Comices et membre de la Société Agronomique de Rouen ? Il se targue, par ailleurs, d'être le correspondant d'un journal ("Le fanal de Rouen") et tire quelque fierté de la publication d'ouvrages à prétentions scientifiques ("Du cidre, de sa fabrication et de ses effets, suivi de quelques réflexions nouvelles à ce sujet", "Observations sur le puceron laniger" et un volume de statistique) . Son bagage culturel et scientifique est loin d'être si négligeable, surtout pour l'époque. Et on ne peut lui retirer un influence certaine sur ses concitoyens. Tout est donc réuni pour faire de lui un acteur du progrès social, mais il gâche ces belles opportunités par sa suffisance et sa médiocrité naturelles.

Tel est donc M. Homais : le fossoyeur des plus nobles aspirations de la profession. Nous allons voir pourtant que d'autres pharmaciens de roman ont développé l'aspect social de leur exercice ; leur seul défaut consiste à ne pas être les personnages d'auteurs aussi prestigieux que Flaubert.

3. Les pharmaciens engagés dans la vie sociale

On ne le répétera jamais assez : le pharmacien occupe une place privilégiée dans la Cité. En contact permanent avec la souffrance, habitué à écouter puis soulager, il sait gagner la confiance, l'estime de ses clients. "Au cadran de mon clocher" (41), livre de Maurice Genevoix, nous donne l'occasion de rencontrer l'un de ces hommes en blouse blanche, aimé de tous :

"L'un des deux pharmaciens du bourg, M. Chandouet, celui de la Gauche, sortait le soir de son officine pour porter son courrier à la Poste. Son courrier... enfin, une lettre ou deux. C'était l'affaire de deux-cents mètres. Il n'a jamais atteint la Poste que la levée ne fût déjà faite et le courrier parti pour la gare. En vain, d'un soir à l'autre, avançait-il l'instant de son départ. Il y avait sur le trajet, trop de seuils accueillants, trop de camarades rencontrés, de partenaires pour une manille, pour un billard..."

Ce capital de confiance doit inciter le pharmacien à s'engager dans des actions qui dépassent le simple cadre de son exercice professionnel mais en constituent le prolongement naturel. Sur tous les fronts de l'action sociale, ses compétences en feront un interlocuteur apprécié.

Dans "Maurin des Maures" (I), Jean Aicard a composé un personnage de pharmacien qui, sur le plan de l'altruisme et du dévouement, nous semble véritablement exemplaire. M. Cigalous est maire du petit village de Bormes. Profondément humaniste, toute son action vise à améliorer les conditions de vie de ses semblables. Lisons plutôt le portrait qui nous est donné de lui au début du roman :

"C'était un homme de taille moyenne, à la barbe et au cheveux gris, l'air énergique et bon, l'oeil franc sous des lunettes étincelantes. Né dans ce pays qu'il aimait avec passion, M. Cigalous, pharmacien, était une figure vraiment digne de toutes les sympathies. Idéaliste inconscient et

incorrigible, épris de liberté, de justice et de bonté, M. Cigalous voyait en beau les hommes et les choses."

4. Les pharmaciens et la politique

Dans de nombreux romans, les pharmaciens entretiennent des rapports étroits avec la politique. Nous avons même déjà évoqué certains d'entre eux qui étaient des élus : M. Cigalous, bien sûr, mais aussi M. Homais ou Léopold Marue²². Dans une nouvelle ayant pour titre "Vers luisants" (73), Armand Silvestre évoque les raisons d'une telle situation :

"Mr Potarel était la coqueluche de Champignol-en-Vexin. Son officine à poisons ne désemplassait pas de dames. C'est qu'il avait pour toutes un mot gracieux et ne fleurait pas le lavement, comme les matassins d'autrefois, mais bien le jasmin et la rose. L'apothicaire est un personnage dans les chefs-lieux de canton. C'est, en général, l'homme politique de l'endroit, le grand électeur, celui que les candidats appellent devant la foule : Mon cher et honoré savant !"

Malheureusement, en Littérature tout au moins, cette belle influence est rarement utilisée dans de nobles buts. C'est ainsi que Balzac, dans "Le député d'Arcis" (8), nous dévoile les sombres agissements d'un pharmacien plutôt antipathique, le sieur Fromaget. Celui-ci, dépité de ne pas fournir le château de Gondreville, cabale contre les Keller et consacre son influence à l'élection d'un comparse, l'avocat Simon Giguet :

"Ces deux personnages de la petite bourgeoisie pouvaient, à la faveur de leurs relations, déterminer une certaine quantité de votes flottants car ils conseillaient une foule de gens à qui les opinions politiques des candidats étaient indifférentes."

Autre pharmacien de fiction ayant des ambitions politiques : Mr Floupin. Dans "Nos bons villageois" (71), Victorien Sardou en a fait le grand homme du village de Bouzy-le-Têtu :

²²Se reporter au chapitre IV : "Pharmaciens et médecins".

"Il est du cru ! Mais il a fait ses études à Paris d'où il est revenu grand docteur pour ses compatriotes. Le villageois ne fait pas qu'admirer ce pharmacien..., il l'adore..., car Floupin lui donne dans son arrière-boutique des consultations gratuites, au mépris de la loi, pour faire pièce au médecin, qu'il traite volontiers d'âne bête !... Et Floupin n'est pas seulement médecin... Floupin est beau diseur, Floupin est philosophe, Floupin est politique, Floupin est orateur... Floupin fait des conférences!... Avec cela, adroit, souriant, et fin... membre influent de la fabrique, conseiller municipal, marguillier, sergent des pompiers, rêvant la mairie !"

Devant tant de témoignages littéraires faisant état de l'intérêt des pharmaciens pour la politique, on aimerait apprécier l'ampleur du phénomène dans la réalité. Quelques chiffres (122) peuvent nous y aider. Entre 1848 et 1940, la France connut 52 pharmaciens députés et 10 pharmaciens sénateurs. Entre 1945 et 1988, ces chiffres se portèrent respectivement à 53 et 23. La présence de membres de la profession au sommet des institutions de notre pays ne s'est donc jamais démentie.

VII. LES PHARMACIENS ET L'ARGENT

1. Une image d'homme fortuné
2. Une cupidité sans limites
3. Vivre du malheur d'autrui
4. Des médicaments à titre gratuit
5. Chouquet et Mousquet:
deux pharmaciens face à l'argent

En étudiant les textes consacrés aux pharmaciens, nous pouvons relever les principaux défauts que la Littérature impute à ces derniers. Certains nous sont déjà apparus au fil des précédents chapitres : la vanité et le pédantisme chez M. Homais²³, le repli sur soi-même et l'oubli des connaissances dénoncés par Olivier Fontès²⁴, la soif de pouvoir d'un Fromaget ou d'un Floupin²⁵. D'autres défauts ont été soulignés autrefois, mais ne sont pas repris par les auteurs contemporains. C'est le cas notamment de l'incompétence. Jusqu'au XIX^e siècle, l'apothicaire demeurait pour certains le proche cousin du charlatan et la Littérature contribuait à propager cette fâcheuse réputation. Dans ses "Dialogues non moins profitables que facétieux" (79), Jacques Tahureau nous mettait en garde dès 1565 : *"Drogues, épices, herbes, racines et autres poisons meslez : ceux qui disposent de telles barbouilleries sont communément appelés apothicaires, dont la seule habileté est d'avoir été la cause de la mort de plusieurs."* On retrouva le même genre d'attaque chez Molière, par exemple dans "L'Amour médecin" (57) où Lisette déclare : *"J'ai connu un homme qui prouvait, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire : "Une belle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine", mais : "elle est morte de quatre médecins et deux apothicaires."* Quant à Voltaire au XVIII^e siècle, il expédia la Médecine et la Pharmacie de son temps d'une seule phrase assassine, tirée de "Candide" (87) : *"Cependant, à force de médecines*

²³Se reporter au chapitre V : "Le pharmacien, homme de culture" et au chapitre VI : "Les pharmaciens dans la Cité".

²⁴Se reporter au chapitre IV : "Pharmaciens et Médecins".

²⁵Se reporter au chapitre VI : "Les pharmaciens dans la Cité".

et de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse." Ce type de reproche cessa fort logiquement devant les progrès incontestables accomplis au XX^e siècle par les sciences en général, et la Pharmacie en particulier.

Il existe néanmoins une critique que l'on n'a jamais cessé d'adresser à l'apothicaire d'abord, au pharmacien ensuite. Celle d'être un nanti, profitant du malheur des autres pour s'enrichir. Cette accusation de cupidité, nous la trouvons illustrée, dès le Moyen Age, dans le "Manuscrit de la Passion Ste Geneviève (5). Ce drame liturgique conte les derniers jours de la vie du Christ. Après la crucifixion, les Saintes femmes vont acheter des onguents pour embaumer le corps divin. L'épicier leur montre un *"oignement moult précieux, qui est moult bon et glorieux, à plaies guarir et blessures, à gens maslades et coupures, à desdoulour ceulz qui se deulent, se bien oingdre le corps se veulent."* Puis, alors que tous les autres commerçants consultés pour d'autres achats ont refusé de se faire payer, l'épicier exige son dû : *"Dasmes, par l'âme de mon corps, si l'oignement voulaient avoir, vous me donnerez de votre avoir de bons petits tournois vingt livres."*

Dans ce chapitre, nous allons donc nous intéresser aux rapports qu'entretiennent les pharmaciens et l'argent. Nous verrons les diverses critiques dont ils ont fait l'objet à ce sujet. Et, quand cela s'avérera nécessaire, nous nuancerons celles-ci en nous appuyant sur les réalités de l'officine.

1. Une image d'homme fortuné.

Nous écrivions que le public et donc les écrivains ont toujours perçu le pharmacien comme un homme aisé. C'est sans doute encore plus vrai aujourd'hui qu'hier, le titulaire d'une officine apparaissant de plus en plus comme le patron d'une véritable petite entreprise. Georges Simenon, dans "Maigret voyage" (75), illustre à merveille ce réflexe mental collectif qui fait inévitablement associer la notion de pharmacie à celle d'argent :

"En face, la rue François I était très éclairée et la pharmacie anglaise, au coin de la rue et de l'avenue Georges V, encore ouverte. Etait-elle de garde ?

Restait-elle ouverte tous les soirs ? Avec la clientèle du Georges V et de l'hôtel voisin, le Prince de Galles, qui se dorlotait et vivait à contre-temps, la nuit davantage que le jour, elle devait faire d'excellentes affaires."

Cette image d'homme fortuné ne correspond donc pas vraiment à la grande majorité des pharmaciens. Elle demeure cependant tellement ancrée dans les esprits qu'il semblerait assez vain de vouloir l'en effacer. Même les médecins généralistes, nos plus proches partenaires dans le domaine de la Santé, en partagent l'illusion, comme le montre cette courte réplique extraite de "C'est Mozart qu'on assassine" (25), livre de Gilbert Cesbron. Cette phrase particulièrement révélatrice conclut la visite d'un vieux docteur à un camarade alité :

"Je ne te prescris pas de médicaments : ce n'est pas la peine que tu donnes ton argent au pharmacien."

2. Une cupidité sans limites.

Etre ou paraître fortuné est une chose, adorer l'argent au point d'en amasser sans cesse davantage en est une autre. Malheureusement, depuis longtemps, la rapacité des pharmaciens en ce domaine tient du lieu commun. Ce n'est pas un hasard si l'expression "compte d'apothicaire" désigne une opération embrouillée, plus ou moins douteuse, et tout le monde garde en mémoire l'ouverture du "Malade Imaginaire" de Molière, où Argan rogne le mémoire exagérément enflé de son apothicaire, monsieur Fleurant. Sous la plume de bon nombre de nos écrivains, le pharmacien se métamorphose en monstre de cupidité et semble plus volontiers enclin à compter les écus que les gouttes de ses remèdes. Dans sa nouvelle intitulée "Vers luisants" (73), Armand Silvestre cloue au pilori les mauvaises habitudes de la profession :

"Car vous n'êtes pas sans avoir remarqué que les pharmaciens font payer chacun des mouvements qu'ils font en vous servant : c'est tant pour le coup de pouce au bouchon, tant pour le petit papier de couleur qu'on plisse dessus, tant pour la petite ficelle rouge dont on le fixe à la base, tant pour le cachet dont on ferme l'enveloppe finale, etc."

Mais l'avarice du pharmacien ne s'exerce pas seulement aux dépens de sa clientèle. André Soubiran, en contant la vie de l'illustre Claude Bernard (78), nous montre que l'hébergement d'un élève-stagiaire peut être l'occasion de réaliser quelques économies appréciables :

"Le jeune garçon se plaignit moins de la table, qui était frugale, et de l'inconfortable soupente partagée avec Benoît Blanc, que des méthodes éducatives de son patron. Ce dernier avait tendance à utiliser plus souvent la dextérité de son élève au récurage des mortiers et au balayage de la boutique qu'aux dissolutions, triturations et mélanges à exécuter, secundum artem."

Pour les écrivains, on le voit : quand il est question d'argent, les pharmaciens ne s'embarrassent guère de scrupules. L'un d'eux, mis en scène par Chazet dans sa pièce "Lundi, mardi et mercredi" (120), passe carrément aux aveux, sans paraître en éprouver la moindre gêne :

"Dans mon métier, je vends de tout et de tout ma bourse s'arrange. Je vends thé vert, je vends thé bout, Séné, Rhubarbe, Fleur d'orange. Je vends de l'huile de Vénus, je vends des mouches, des pilules et chaque jour de plus en plus je me défais de mes scrupules."

Se transformer en vendeur de "poudre de Perlimpinpin" semble être en effet une autre habitude des pharmaciens du XIX^e siècle. Louis Huart, dont nous avons déjà pu apprécier la férocité envers la profession, dénonce la mode des pseudo-spécialités qui florissaient à l'époque dans les vitrines de toutes les officines (44) :

"Mais la vraie spécialité de deux ou trois cents pharmaciens parisiens consiste surtout à créer quelque nouvelle pâte pectorale (...) L'inventeur de la pâte pectorale serait un homme parfaitement heureux s'il ne lui fallait pas continuellement lutter avec ses rivaux ; car, bien que tous les hommes soient frères, les pharmaciens sont cependant bien loin d'être cousins. Ils emploient toute la force de leurs poumons balsamifiés à se dire continuellement des choses désagréables et à dénigrer leurs drogues mutuelles."

Comme nous sommes loin du Code de Déontologie et de l'obligation faite à chaque pharmacien de respecter ses devoirs de confraternité ! Mais les écrivains vont encore plus loin dans leurs attaques et nous allons rencontrer maintenant des pharmaciens qui sombrent tout bonnement dans l'illégalité pour assurer leur profit. Le premier de ceux-ci est monsieur Millet, le patron du jeune Claude Bernard. André Soubiran en fait un adepte du fameux "quid pro quo"²⁶ (78) :

"... monsieur Millet avait des pratiques étonnantes pour un esprit aussi réfléchi et scrupuleux que celui de son élève. La pharmacie Millet était réputée pour sa thériaque, étrange remède qui comportait selon le Codex une soixantaine de substances, mais ses fabricants jouissaient, par tradition, d'une large tolérance pour modifier la formule selon leur inspiration. Monsieur Millet ne manquait pas d'en profiter. Chaque fois que Claude ou Benoît, découvrant un vieux fond de pot ou une drogue avariée dans quelque recoin de placard, s'apprêtait à en débarrasser l'officine, monsieur Millet intervenait vivement : "Gardez cela, mon ami, gardez cela. Ce sera excellent pour faire la thériaque."

En lisant de telles accusations, on imagine combien la réputation des apothicaires devait être médiocre à l'époque. Ce manque de probité, allié à une mauvaise image de marque, transparaît dans deux définitions tirées du "Grand dictionnaire du XIX^e siècle" de Pierre Larousse, paru en 1865 :

"Apothicaire : celui dont la profession consiste à préparer et à vendre des médicaments. Aujourd'hui, on dit plus ordinairement pharmacien. L'apothicaire faisant commerce de substances dont le vulgaire ignore complètement la nature et le prix, le mot apothicaire devient pour le peuple synonyme de trompeur. De là, l'emploi de ce mot en mauvaise part et le plus souvent de manière ironique. "Il m'a trompé comme un apothicaire" (Saint-Simon). Messieurs les apothicaires se refusant à sanctionner ce préjugé du public, crurent s'y

²⁶L'expression "quid pro quo" désignait le fait pour un pharmacien de remplacer une drogue par une autre à l'insu de son client, principal reproche adressé autrefois à la profession. Ces mots latins ont permis de forger le mot français quiproquo dont le sens est beaucoup plus étendu.

soustraire en prenant le nom de pharmacien, comme nos anciens pédagogues ont pris celui d'instituteur.

Apothicaierie : aujourd'hui on ne dit plus que pharmacie, par comparaison on l'emploie pour désigner un lieu d'intrigues et de manoeuvres suspectes."

Mais la fraude et l'intrigue ne sont pas réservées aux apothicaires du XIX^e siècle. Dans "Corps et Ames" (82), roman publié en 1943, Maxence Van der Meersch évoque les pratiques d'un officinal qui se révèle un véritable escroc :

"Il leur faut une longue ordonnance, beaucoup de choses, des onguents, des ouates, de la flanelle. Puis ils iront trouver un pharmacien sans scrupule, bien connu et mis à l'index dans toute la région, et qui leur donnera vingt francs à la place des drogues, et se fera rembourser quatre-vingts francs par la compagnie d'assurance."

Fort heureusement, les exemples de ce type restent très rares en Littérature, la plupart des pharmaciens indéliçats se bornant à la simple mais néanmoins condamnable contrefaçon.

3. Vivre du malheur d'autrui.

On peut s'interroger sur les raisons d'un tel feu nourri de critiques. Certes, la richesse présumée des pharmaciens a de quoi exciter les jalousies et nous devons bien admettre que la réputation de fraudeurs ne fut pas usurpée par les apothicaires d'autrefois, mais enfin, bien d'autres professions peuvent revendiquer un rang social comparable tout en n'étant pas non plus exemptes de reproches. Aucune cependant n'est accusée à ce point de cupidité. C'est que le pharmacien bâtit son profit aux dépens de gens malades et qu'on ne le lui pardonne pas.

Le voici donc le véritable reproche : le pharmacien profiterait du malheur de son prochain pour s'enrichir ! Son aisance aurait pour source les larmes et les souffrances de ses clients. Pour le coup, notre avare qui comptait ses écus se double maintenant d'un individu cynique et sans pitié. Un cynisme qui perçait déjà dans les réparties d'un Berthaud, personnage d'apothicaire imaginé par Alfred de Musset pour une pièce intitulée "Louison"

(61). Le jeune-homme, désireux de plaire à une certaine Lisette, se vante d'être un bon parti mais l'annonce de sa profession n'entraîne pas l'enthousiasme escompté. Aussi se hâte-t-il d'ajouter :

"Contre la pharmacie avez-vous à reprendre ?

On n'est point obligé d'y goûter pour en vendre."

Dans "Les illusions perdues" (9) de Balzac, Mr Chardon le père choisit le sujet de ses recherches pour de toute autres raisons que le simple intérêt scientifique. Quel puissant motif le pousse donc à continuer d'épuisants travaux ? L'appât du gain bien sûr !

"Il voulait guérir toute espèce de goutte. la goutte est la maladie des riches, et les riches payent très cher la santé quand ils en sont privés. Aussi le pharmacien avait-il choisi ce problème à résoudre parmi tous ceux qui s'étaient offerts à ses méditations."

Louis Huart, le pourfendeur des apothicaires, ne pouvait manquer de souligner ce manquement éhonté aux principes moraux les plus élémentaires. Au concert de critiques, il vient ajouter sa petite remarque perfide (44):

"Une légère grippe suffit pour donner cent mille francs de rentes au pharmacien qui sait exploiter la circonstance avec tant soit peu d'esprit."

Aujourd'hui, les attaques se font plus nuancées. On n'accuse pas directement le pharmacien, mais on laisse entendre qu'il pourrait être le principal responsable de la surconsommation médicamenteuse. Après tout n'a-t-il pas tout à y gagner ? Et Jean Echenoz d'alimenter les minutes d'un procès toujours recommencé (35) :

"Tous ont l'air fatigués d'affronter, ou de ne plus pouvoir affronter quelque chose... à l'exception du pharmacien, petit homme efficace et vif barré d'un rai de moustache, bien épanoui sur cet humus riche en produits tranquillisants."

4. Des médicaments à titre gratuit.

Arrivés à ce point de notre chapitre, nous nous retrouvons avec une image bien sombre du pharmacien. Cupide, avare, fraudeur, cynique et profiteur, il semble tout juste bon à vouer aux gémonies. En 1976, pourtant, L. Tattevin croyait pouvoir affirmer (95) : *"le pharmacien, homme de tiroir-caisse et bourgeois enrichi, c'est une image fausse. Je ne connais pas, autour de moi, de pharmaciens qui aient refusé des médicaments parce que le malade n'avait pas d'argent."* N'y aurait-il donc aucune trace de cette générosité dans la Littérature ? De tels cas seraient-ils si rares qu'aucun écrivain n'aurait songé à s'en faire l'écho ? Soyons tout de suite rassurés : des exemples existent bel et bien. C'est encore un des nombreux paradoxes de la Pharmacie que d'avoir engendré des personnages aussi diamétralement opposés. A peine formée, l'image de l'avare aux écus se brouille complètement pour laisser apparaître celle d'un véritable bienfaiteur. Sous la plume par exemple de Paul de Kock. Dans "La petite Lise" (91), cet auteur nous fait pénétrer à l'intérieur d'une officine où l'on vient de soigner un blessé. Quand celui-ci fait mine de vouloir payer, on le renvoie en lui disant :

"- Est-ce que nous faisons payer les pauvres blessés ! Allez-vous soigner, et si vous avez encore besoin de quelque chose, ne craignez pas de venir le demander, ça ne vous coûtera rien."

Convenez que lorsqu'on voit les pharmaciens se montrer si empressés à secourir les malheureux, on ne doit plus se permettre de les appeler apothicaires."

Plus près de nous, en 1973, un autre écrivain nommé Jean Taillemagre adressait un vibrant éloge au pharmacien de campagne (80) :

"Malgré la Sécurité sociale, l'aide privée et celle de l'État, il existe toujours des miséreux à la campagne. Vieux, abandonnés par leurs enfants, qui terminent des jours lassés de peines dans une humble maison des champs ; jeunes ménages d'ouvriers agricoles vaillants au travail, mais sans avance d'argent. Il sait attendre le paiement, offrir des échantillons laissés par un représentant, même effacer une dette."

5. Chouquet et Mousquet :

deux pharmaciens face à l'argent.

Nous avons choisi d'achever ce chapitre en évoquant plus particulièrement deux personnages d'apothicaire. A cela plusieurs raisons : d'abord ce sont des protagonistes importants des oeuvres où ils apparaissent ; ensuite, l'argent est le moteur principal de leurs évolutions respectives ; de plus, s'ils semblent au premier abord renforcer la réputation de cupidité des pharmaciens, nous verrons qu'en fait les choses ne sont pas si simples. Enfin, et ce n'est pas le moindre des motifs qui nous les a fait réunir ici, ils portent curieusement presque le même nom.

Le premier de ces personnages s'appelle Chouquet. Il intervient dans une nouvelle de Guy de Maupassant intitulée "La rempailleuse" (50). En voici l'intrigue, brièvement résumée : un médecin raconte la passion qu'une rempailleuse conserva pendant toute sa vie. Petite fille, elle donne deux liards à un jeune garçon à qui on a volé son argent et l'embrasse. Elle renouvelle plusieurs fois ces dons et ces embrassades et se met à l'aimer. Cependant le garçon grandit, ne la regarde plus et part pour le collège. Quand la pauvre fille apprend le mariage de celui qui est devenu le pharmacien Chouquet, elle tente de se noyer mais elle est repêchée par un ivrogne. Sur son lit de mort, elle donne au médecin ses économies pour qu'il les porte à celui qu'elle n'a jamais cessé d'aimer.

Le personnage de Chouquet nous apparaît d'emblée antipathique. Dès son plus jeune âge, il se montre intéressé lorsqu'il accepte les effusions de la petite rempailleuse en échange de quelques sous. Mais sa cupidité n'éclate vraiment au grand jour qu'à la fin de ce poignant récit. Désagréablement surpris qu'une femme de rien ait pu nourrir aussi longtemps un sentiment amoureux à son égard, il s'exclame : *"Comprend-on ça, docteur ? Voilà de ces choses horribles pour un homme ! Que faire ? Oh! si je l'avais su de son vivant, je l'aurais fait arrêter par la gendarmerie et flanquer en prison. Et elle n'en serait pas sortie, je vous en réponds !"* Devant une telle réaction, le médecin propose de donner aux pauvres le legs de deux mille trois cents francs. Aussitôt Chouquet change de ton. Puisque telle était la volonté de la pauvre défunte, il accepte cet argent et promet de l'employer à quelque bonne oeuvre. En fait de charité, nous apprendrons

qu'il a acheté cinq obligations de chemin de fer avec l'argent, et qu'il est allé jusqu'à réclamer la carriole de la rempailleuse, afin de la transformer en cabane pour son potager.

Difficile à priori d'imaginer pharmacien plus cupide que ce Chouquet à l'hypocrite figure. Et pourtant ! A travers lui se trouve parfaitement illustré le paradoxe des pharmaciens face à l'argent. D'une nature profondément avare, peu encline à la pitié, Chouquet se métamorphose lorsqu'il se trouve dans son officine. Ainsi, quand la rempailleuse à demi-noyée est portée par l'ivrogne à la pharmacie, descend-il en robe de chambre pour la soigner. Puis, après avoir gentiment sermonné sa patiente et malgré les vives protestations de celle-ci, il refuse de recevoir quoi que ce soit en paiement de ses services. Si bien qu'on en vient à se demander si, dans ce cas précis, ce n'est pas la fonction de pharmacien qui corrige l'homme, plutôt qu'autre chose.

Le deuxième apothicaire nous est déjà un peu connu, puisqu'il s'agit du modeste Mousquet, l'un des faire-valoir du redoutable docteur Knock (67). Est-il besoin de rappeler l'histoire imaginée par Jules Romains ? L'action se déroule dans un petit chef-lieu de canton, Saint-Maurice. Le docteur Parpalaid, après y avoir longtemps végété, vient de céder sa maigre clientèle, avec pas mal de fausses promesses, à un confrère fraîchement sorti de la Faculté mais fort loin de son adolescence. Dès son arrivée, Knock comprend qu'il a été roulé mais qu'il est possible de retourner la situation en sa faveur. Jouant habilement de son autorité et de sa séduction, il ne tarde pas en effet à faire entrer Saint-Maurice dans "*l'âge médical*". Tous les habitants du canton finissent par devenir ses clients réguliers. Sa méthode est simple mais efficace : grâce à l'instauration de consultations gratuites, l'organisation de conférences et l'emploi de termes scientifiques compliqués, il impressionne tous les habitants de Saint-Maurice, de l'instituteur au tambour de ville. Très vite, il en vient à persuader chaque personne bien portante qu'elle est "*un malade qui s'ignore*".

Le seul qui échappe précisément à cette gigantesque mystification, c'est Mousquet. Avec lui, Knock sait qu'il perdrait son temps à jouer les savants alarmistes. Il préfère donc le gagner à sa cause en lui promettant une augmentation conséquente de son chiffre d'affaires :

"... si dans un an, jour pour jour, vous n'avez pas gagné les vingt-cinq mille francs nets qui vous sont dus, si Mme Mousquet n'a pas les robes, les

chapeaux et les bas que sa condition exige, je vous autorise à venir me faire une scène ici, et je tendrai les deux joues pour que vous m'y déposiez chacun un soufflet."

Et Mousquet accepte d'entrer dans le jeu de Knock ! Faut-il l'en blâmer ? Là encore, nous nous trouvons avant tout devant un homme qui aime sa profession. Quand le docteur Parpalaid revient quelques mois plus tard à Saint-Maurice, il n'en revient pas de tant de changements et s'en étonne auprès du petit pharmacien qui lui rétorque :

"Ah ! ce n'est plus la petite existence calme d'autrefois. Si je vous disais que, même en me couchant à onze heures et demie du soir, je n'ai pas toujours terminé l'exécution de mes ordonnances (...) Oh ! il est certain que j'ai quintuplé mon chiffre d'affaires, et je suis loin de le déplorer. Mais il y a d'autres satisfactions que celle-là. Moi, mon cher docteur Parpalaid, j'aime mon métier ; et j'aime à me sentir utile. Je trouve plus de plaisir à tirer le collier qu'à ronger mon frein. Simple question de tempérament."

La notabilité, la politique, l'argent... autant de notions fort sérieuses qui sont profondément rattachées à la Pharmacie. Est-ce à dire que cette dernière ne prête jamais à sourire ? Qu'elle est définitivement condamnée à une austérité quelque peu morose ? Bien loin s'en faut, au contraire ! Et nous allons maintenant découvrir une approche beaucoup plus fantaisiste de la Pharmacie et des pharmaciens.

VIII. PHARMACIENS EXCENTRIQUES ET INATTENDUS

1. L'univers fantaisiste d'Alphonse Allais
2. Les chansons de salle de garde
3. Quelques portraits bien typés
4. Les mythes littéraires revisités
5. Deux visions surréalistes

"Castigat ridendo mores²⁷ ", telle fut la belle devise offerte autrefois par un poète à un arlequin pour qu'il en décorât la toile de son théâtre. C'était reconnaître la noblesse de la satire et son rôle irremplaçable de miroir déformant dans la Société. Depuis, une certaine littérature a pris le relais du théâtre de rue et ne s'est pas privée d'alimenter l'éternel procès qu'intentent les mécontents aux institutions établies, les badins aux choses sérieuses, les écrivains à la science...

Les textes qui vont suivre appellent peu de commentaires de notre part. Leur mérite est de rompre avec l'image austère et sérieuse de la profession. De la farce au délire surréaliste, en passant par les chansons de salle de garde et les grands mythes littéraires revisités, c'est une vision surprenante et savoureuse de la Pharmacie qui nous est offerte. Toutefois, derrière la légèreté du propos et le masque de la caricature, nous verrons toujours poindre quelques-uns des grands thèmes traités dans les chapitres précédents.

1. L'univers fantaisiste d'Alphonse Allais

Le célèbre humoriste Alphonse Allais figure, avec Louis Jovet, parmi les "échappés de la Pharmacie" les plus renommés²⁸ . Son oeuvre renferme, fort logiquement, de

²⁷Il corrige les mœurs en s'en moquant.

²⁸Contrairement à Louis Jovet qui alla jusqu'au bout de ses études et sortit diplômé de la Faculté, Allais fut un élève-pharmacien très éphémère.

nombreuses allusions à la profession pharmaceutique. L'écrivain fit notamment ses premières armes dans le journal "Le Chat Noir", où il publia des leçons de chimie burlesque sous le pseudonyme de K. Lomel. Il se présentait lui-même tantôt comme "homme de lettres et pharmacien", tantôt comme "pharmacien agriculteur, inspecteur des biberons aux Invalides, chevalier de plusieurs ordres distingués, ex-dentiste de trois têtes couronnées, chassé par l'infâme réaction d'une pharmacie paisible, sise rue Mazarine, à l'enseigne de la gerbe d'or."

Sous la plume ironique d'Allais, l'expérience de laboratoire la plus banale sert de prétexte à la plus iconoclaste des descriptions (90) :

"L'acide tartrique se jette sur la soude avec une brutalité sans exemple, chassant ce pauvre bougre d'acide carbonique qui se retire avec une vive effervescence, à l'instar de ces maris bernés qui claquent les portes pour faire savoir qu'ils ne sont pas contents."

Pas de doute, avec Allais, nous sommes dans le domaine de la farce. C'est pour lui un plaisir que de brocarder une profession si soucieuse de sérieux et de respectabilité. En témoignent nombreuses de ces nouvelles, où Allais se met lui-même en scène sous les traits d'un client facétieux. Citons, par exemple, le texte intitulé "Chez les potards" (4) qui débute par un avis à la population oisive :

"Quand vous n'avez rien à faire, si vous voulez carrément rigoler comme une petite folle, allez vous installer pendant deux ou trois heures dans une pharmacie d'un quartier populaire. Vous verrez là un défilé de types et de conversations comme on n'en trouve pas ailleurs. Pour moi, la boutique d'un potard, c'est mon Palais-Royal de jour."

Quant au moyen que j'emploie pour m'introduire et rester deux heures dans ces endroits, il est bien simple. Je prends une feuille de papier blanc et j'y trace cinq ou six lignes droites, tremblées, en intercalant dans la dernière ligne, d'une façon à peine visible, ce simple nombre : 300.

Le pharmacien comprend que ça veut dire 300 pilules et se met à les faire. J'en ai toujours pour au moins deux heures. Ce qu'il met dedans,

mystère des mystères ! Du reste, ça m'est égal. Quand je vois que ça va être prêt, je décarre vivement en disant : "Ne vous pressez pas pour les terminer, je passerai les prendre dans la soirée. Inutile d'ajouter que si le potard revoit quelqu'un dans la soirée, ça n'est pas moi. Quant à ses pilules, il n'est pas embarrassé pour les placer."

Dans "Confort" (2), un autre texte de la même veine, Allais se présente dans une officine, un flacon de topaze dans la poche, et demande l'exécution d'une analyse d'urine pour évaluer un éventuel diabète :

"Et pour que je livrasse l'échantillon nécessaire, il (le pharmacien) me fit passer dans un petit laboratoire, me remit un flacon de cristal surmonté d'un confortable entonnoir. Quelques secondes et le flacon semblait un bloc de topaze. Je me rappelle même ce détail, si je le note, ce n'est pas pour me vanter, car je suis le premier à trouver la chose dégoûtante : le flacon étant un peu exigu, je dus épancher l'excédent de topaze dans quelque chose de noir qui mijotait sur le feu. Sur l'assurance que mon analyse serait scrupuleusement exécutée, je me retirai, promettant de revenir chercher le résultat le lendemain à la même heure."

Est-il vraiment indispensable de préciser que, le lendemain, Allais se trouve à cent lieues de la dite officine ?

L'à-peu-près est un art difficile, mais qui trouve dans la complexité du langage pharmaceutique un vaste champ d'application. Certains écrivains n'ont pas manqué d'en tirer parti et nous ont offert ainsi de savoureux dialogues qui s'inscrivent, d'une certaine façon, dans la grande tradition du théâtre comique. Mais, si chez Molière, Sganarelle ou Toinette détournent volontairement le vocabulaire médical et abusent à dessein du latin de cuisine, ici, les clients de l'officine sont victimes de leurs propres confusions et ce sont eux qui sont tournés en ridicule. En voici d'ailleurs quelques exemples que nous devons toujours à la verve malicieuse d'Alphonse Allais (4) :

"Une bonne femme : Je voudrais bien une petite bouteille d'eau d'Anon (laudanum).

Le potard : C'est pour usage externe, madame ?

La bonne femme : Oh non ! C'est pour mon mari !

Autre bonne femme : Voulez-vous me donner, s'il vous plaît monsieur, pour quatre sous de sulfate ?

Le potard : Quel sulfate ? Du sulfate de quoi ?

La bonne femme : Ah dame ! Je n'sais pas moi. On m'a dit de la sulfate.

Le potard : C'est qu'il y a des masses de sulfates ! Le sulfate de soude, le sulfate de zinc, le sulfate de quinine etc, etc..."

La bonne femme : On m'a dit de la sulfate, je ne sais pas... Après une minute de réflexion : Donnez-moi de la meilleure !"

Parfois, les quiproquos donnent naissance à de si heureuses formules, qu'on met en doute la sincérité de l'auteur quand celui-ci affirme retranscrire des situations réelles sans y apporter la moindre modification. Qu'on en juge plutôt par ce qui suit :

"Troisième bonne femme (celle-là vient pour un simple renseignement) : La calomnie, c'est pas mauvais, n'est-ce pas, contre l'hypocrisie ?

Le potard : Si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal.

La calomnie employée comme remède contre l'hypocrisie, ô moralistes ! Traduction pour le vulgaire profane : camomille et hydropisie."

A l'évidence, Allais en rajoute et ce que la satire gagne en force, elle le perd en vraisemblance. Pourtant, il suffit d'interroger les pharmaciens dans leurs officines pour savoir combien, même aujourd'hui, les termes scientifiques et médicaux sont employés à tort et à travers par un grand nombre de personnes. Malgré la place, de plus en plus importante, accordée à la chose médicale dans les médias, on entend encore parler "d'infractus" du myocarde, de coliques "frénétiques" et des concepts aussi fantaisistes que le "rhume de cerveau" ou la "crise de foie" ont encore de bien beaux jours devant eux. Les successeurs d'Allais aussi, qui n'ont pas fini d'en faire des gorges chaudes, comme nous le montre cet article anonyme intitulé "Les à-peu-près" et publié par la N.R.F (6) :

"Elle entra et prononça ces paroles délibérées : "Donnez-moi de l'élixir frigorique (parégorique), de l'eau de maniaque (ammoniaque), et du coton

hydraulique (hydrophile), que vous enveloppez dans du papier dur et régicide... Le docteur a pris mon intention (ma tension). C'est au ventre que j'ai mon point culminant...

2. Les chansons de salle de garde

"Les chansons de salle de garde ont toujours été de mon goût/et je suis bien malheureux, car de nos jours on n'en crée plus beaucoup" chantait l'irremplaçable Georges Brassens. S'il la connaissait, sans doute éprouvait-il un penchant nostalgique pour "La légende inconnue de l'Apothicaire Danet" (29) imaginée par Tristan Corbière. Ce poème s'apparente en effet étroitement aux joyeuses rengaines égrillardes que les étudiants en Pharmacie entonnent dans les grandes occasions, perpétuant ainsi l'ancienne tradition qu'ils partagent avec leurs camarades carabins. De quoi s'agit-il exactement ?

Maître Danet, un vieil apothicaire fatigué et atrabilaire, est appelé au chevet d'une matrone pour lui administrer un clystère. Quelle n'est pas sa surprise de découvrir que l'embarras pour lequel on l'a appelé est dû à la présence d'un chat avalé tout rond par sa cliente ! Et Corbière de nous faire partager le désappointement de son personnage :

*"Jamais encor, se dit l'apothicaire
 Courbant son front
 Non je n'ai eu dans ma vaste carrière
 Pareil affront !
 J'ai bien tiré sur plus d'une gouttière
 Des chats tout frais...
 Mais un vieux chat au fond d'un vieux derrière
 Jamais Jamais
 Non jamais jamais !*

*Sur le devant de ma chère boutique
 Dont j'étais fou !
 Qu'on place au lieu du serpent symbolique
 Ce vil matou !
 Ah ! dit l'artiste en dévorant ses larmes
 J'ai trop vécu !*

*Je m'en punis et... je brise mes armes
sur ce vieux cu
oui sur ce vieux cu !"*

Tout ici fait songer à la chanson grivoise : d'abord le sujet scabreux, mais aussi le choix de mots crus et plutôt inhabituels chez un poète du XIX^e siècle (dans les premières strophes, on peut relever des termes comme "anus", "crever", "cochon", "gloutonne"). Quant à la répétition systématique du dernier vers de chaque strophe, elle procède davantage de la manière d'un chansonnier que de l' "Art Poétique" d'un Nicolas Boileau.

Doit-on s'en étonner ? Pas vraiment, car dans son unique livre "Les Amours jaunes", poignée de poèmes géniaux, Corbière s'est plu à glisser plaintes et chansons, tout en signalant les airs à la mode sur lesquels tout lecteur enthousiaste aurait pu les entonner. En outre, révolté par la réussite paternelle, le poète a multiplié les charges contre la bourgeoisie. Il n'est donc pas surprenant de le voir prendre ici pour tête de turc un piteux apothicaire, et ceci d'autant plus qu'à l'époque un bon nombre d'écrivains trouvaient dans l'emploi passé du clystère une belle occasion de se moquer des pharmaciens récemment rebaptisés²⁹.

Si nous remontons le temps, nous trouvons dans "L'avoir Saint-Germain" (120), comédie en 3 actes de Jean-François Regnard, un texte qui paraît sensiblement de la même veine que celui de Corbière. Là-encore, il s'agit d'une chanson, celle de l'apothicaire Caricaca, héros de la pièce :

*"Je suis un apothicaire
Qui place bien un clystère,
Lère la, Lère lan la,
N'est-il pas vrai Caricaca ?
Pile Gilles, Gilles pile !
Pile-moi du quinquina,
Pile donc Caricaca.
La femme de maître Gilles,
quelque jour, on la croquera.
Pile donc, Caricaca,
Pile-moi du quinquina."*

²⁹Se reporter au premier chapitre "Quelques éléments d'histoire" pour les détails de la métamorphose apothicaire-pharmacien.

La première représentation de cette oeuvre fut donnée en 1695 et l'on peut donc voir, dans ce court extrait, le prototype de toutes les chansons de salle de garde qui furent créées par la suite.

Aux esprits chagrins que les plaisanteries estudiantines laisseraient de glace, nous recommandons "la Purge du Curé" (47). Cette poésie que nous devons à l'auteur bordelais Théodore Levêque les réconciliera avec ce sous-chapitre lyrique qui s'achève, d'une façon fort appropriée, dans la mesure et sur une note plus décente :

*"Mon voisin l'apothicaire
Débite matin et soir
Un purgatif salutaire
Que chacun devrait avoir.
C'est le meilleur spécifique
Pour tout mal invétéré,
Et l'on ne parle en sa boutique
Que de la purge du curé.*

*Quand arrive un vieil avare,
Jaune autant que son trésor,
Qui vient pour qu'on le répare
Offrir un peu de son or.
- Ah! lui dit l'apothicaire.
Hâtez-vous bon gré mal gré,
Ouvrez vos sacs à la misère,
Voilà la purge du curé.*

*Parfois une pécheresse,
Qui pleure sur sa beauté,
Vient demander la jeunesse
A ce breuvage enchanté.
- C'est le tour de votre fille
Dit le chimiste éclairé,
Effacez-vous pour qu'elle brille,
Voilà la purge du curé..."*

Une commère à langue de vipère et un gourmand apoplectique sont les autres clients de ce praticien moraliste, situé à l'opposé de ses confrères Caricaca et Danet. Et si ces deux

derniers donnaient une image souriante et légère de la profession, nous retrouvons avec l'inventeur de la fameuse purge une image plus conforme à la tradition.

3. Quelques portraits bien typés

Certes, l'album de portraits que nous nous proposons de feuilleter maintenant se prête plus volontiers à l'amusement qu'à l'étude critique. Nous noterons cependant que la fantaisie n'exclut pas une vision relativement fidèle de la profession. Les préparations galéniques, les gardes de nuit, les officines désuètes, les personnages de notable, sont évoqués ici aussi. Mais ces textes sont écrits sur un ton tellement différent de ce que nous avons vu jusqu'alors, qu'il nous a semblé bon de les signaler.

Premier portrait inattendu : celui du "Potard amoureux" (48). Son auteur est un pharmacien d'origine belge, L. Louveaux :

*"Le potard pile et son pilon
Lui dit de douces, douces choses.
Il tourne, tourne en rond
Bavardant d'amour et de roses.*

*La poudre est blanche et Elle est blonde.
Le pilon va doucement,
Le pilon fait le tour du monde
Avec la belle et son amant."*

Certes, du strict point de vue du style, cette surprenante romance n'a guère de quoi enthousiasmer. Mais l'idée du pilon enchanté ne manque pas de charme et peut-être pourra-t-elle réconcilier avec l'art du mortier tous ceux (et ils sont nombreux !) qui ont peiné et souffert pour l'homogénéisation d'une pâte à l'oxyde de zinc ou la préparation d'une pommade aux extraits mous.

Quittons à présent la Belgique et ses brumes pour des contrées plus ensoleillées. Notre guide est, cette fois, un auteur dont le seul nom évoque la Provence, ses herbes odorantes et

ses cigales. Nous voulons parler bien entendu d'Alphonse Daudet. Dans son roman intitulé "Tartarin sur les Alpes" (31), il nous brosse le portrait d'un apothicaire dont la bonhomie n'a d'égale que la paresse. On aura reconnu "Le pharmacien méridional" dans toute sa splendeur :

Le soir, on peut voir "les bocaux teintés de rose et de vert de la pharmacie Bézuquet se projetant sur la placette avec la silhouette du pharmacien accoudé à son bureau et dormant sur le Codex. Un petit acompte qu'il prenait ainsi chaque soir, de neuf à dix, afin disait-il, d'être plus frais la nuit si l'on avait besoin de ses services. Entre nous, c'était là une simple tarasconnade car on ne le réveillait jamais et, pour dormir plus tranquille, il avait coupé lui-même le cordon de la sonnette de secours."

Puisque nous avons choisi les pays du soleil, restons-y et explorons un nouveau type de praticien : "le pharmacien exotique". Dans son livre de souvenirs "Antan d'enfance" (27), le lauréat du prix goncourt 1992, Patrick Chamoiseau, nous transporte dans la Martinique des années soixante. Nous y faisons la connaissance de "l'homme de la Médecine", un vieux mulâtre surnommé Tonton, et d'un singulier apothicaire :

"Après lui (Tonton) venait le pharmacien, un géant taciturne, un peu grognon, dont le sourire s'était fané. Le négriillon allait le voir sur ordres, s'accrochait au comptoir pour clamer : "Manman a dit de te dire que je fais Hamg, Hamg, Hamg"... Dès ce mot de passe, l'homme au visage cimenté (qui jamais ne signala à Man Ninotte qu'il y avait un prix sur les médicaments) lui tendait sa bouteille de sirop, son cachet ou les bizarreries que Tonton lui avait ordonnancées d'une écriture gribouille. Lui aussi reçut son bout de cochon de manière intangible."

Le cochon comme monnaie d'échange : voilà de quoi nous laisser songeurs ! Quant aux inspecteurs des pharmacies, ils auraient été bien embarrassés d'avoir à visiter l'officine d'un tel personnage :

"Enfermé depuis la mort de son meilleur ami, le pharmacien, dit-on, ne boit plus, ne mange plus. Il vit de souvenirs et s'alimente de songeries. Il

faut l'imaginer parmi ses bocaux étranges, aux couleurs de pansements, pleins de poudres hiératiques qu'il dosait à l'arrière du comptoir. L'air d'être une teigne, évitant ses rayons pour de pauvres demanderesses. Sa pharmacie sentait surtout l'éther et peut-être l'aspirine. Elle était à cheval sur deux mondes. Ses rayons témoignaient d'une autre pharmacopée, très ancienne, qu'il avait dû manier dans sa jeunesse en pharmacie et dont il reléguait alors les vestiges, de mauvaise grâce, dans les hauts d'une poussière à laquelle nul ne touchait plus."

Ces portrait typés de pharmaciens atypiques ont de quoi nous surprendre. Car, pour reprendre le jugement sévère de Cécile Airelle (52), le pharmacien est d'ordinaire perçu comme un être *"apathique", "amorphe et déliquescent"*. La Littérature n'a fait de lui, le plus souvent, qu'un personnage de second ordre et, exception faite de M. Homais, un homme ne se distinguant ni par ses qualités ni par ses défauts. Le comble a sans doute été atteint par L. Louveaux à travers une poésie sans titre, dont le protagoniste symbolise "l'humble pharmacien" par excellence (48) :

*"Dans le pesant mortier de faïence sonore,
Tourne, tourne pilon. Il faut gagner son pain. (...)*

*Et comme les moulins perclus et désuets
Qui meurent, bras en croix, sur leurs socles vétustes,
Tourne jusqu'à cette heure où des doigts gourds et frustres
S'immobiliseront sur le mortier muet.*

*Là-haut, le vieux potard, dans son âme endormie,
Emportera le chant de ton calme ronron
Et dira, priant Dieu, qu'Il l'ait en son pardon,
"Je suis venu, Seigneur, l'ordonnance est finie."*

Il eût été néanmoins dommage de clore cet album de famille sur une image aussi pâlotte. Aussi avons-nous gardé pour la fin le personnage le plus inattendu sans doute de cette cohorte de praticiens "hors normes". Engendré par l'imagination de Gabriel Chevallier, le pharmacien Poilphard, qui apparaît dans "Clochemerle" (28), occupe de façon très particulière ses moments d'oisiveté :

"Libre de son temps, le pharmacien se rendait souvent à Lyon, poussé par des besoins d'ordre sentimental et sexuel d'un caractère particulier... Il demandait une sorte de service très peu courant, qui consistait pour les personnes rencontrées à s'étendre, nues sous un drap étroitement appliqué, dans une rigidité cadavérique, les yeux clos et les mains serrées sur un petit crucifix dont il était toujours muni. Lui, s'agenouillait au pied du lit et sanglotait. Il quittait très pâle les belles ressuscitées, et c'était pour gagner les cimetières où l'attirait un goût de collectionneur. Il y choisissait les épitaphes rares, les notait sur un carnet afin d'en enrichir un recueil qui lui fournissait la matière de rêveries particulièrement lugubres pour ses veilles de Clochemerle..."

4. Les mythes littéraires revisités

Une bien étrange figure que celle du pharmacien Poilphard ! Tellement étrange qu'il s'en dégage comme une odeur de soufre et qu'on l'imagine volontiers possédé par quelque esprit maléfique. Car à trop vouloir jouer avec la mort, on finit par avoir parti lié avec ses plus lugubres serviteurs. Et finalement n'est-il pas logique de voir le pharmacien, détenteur de drogues qui soignent ou empoisonnent, se confondre avec quelques grands mythes infernaux ?

Tout le monde connaît l'histoire d'Orphée. Ce musicien de l'Antiquité, dont le chant apprivoisait les bêtes sauvages et attirait à lui rochers et plantes, descendit aux enfers pour y chercher Eurydice, son épouse tuée par la morsure d'un serpent. Émus par ses chants, les dieux infernaux le laissèrent ramener sa bien-aimée sur la terre, à condition qu'il ne se retournerait pas pour la regarder avant d'être revenu à la lumière du jour. L'impatience d'Orphée lui ayant fait braver l'interdit, il perdit Eurydice à tout jamais et demeura inconsolable.

Cette légende riche en symboles fut reprise par de nombreux auteurs, mais la version qui nous intéresse est un livret d'opéra que l'on doit à Darius Milhaud et qui a pour titre :

"Les Malheurs d'Orphée" (118). Le héros se présente ici sous les traits d'un curieux pharmacien qui a pour clients des animaux. Malgré le pouvoir de ses drogues et l'étendue de ses connaissances, il ne parviendra pas lui non plus à ranimer sa bien-aimée.

Autre personnage mythique : le prince des ténèbres en personne, Satan ! Dans un conte burlesque, "Le nez et les pincettes" (106), Alexis Piron nous décrit au XVIII^e siècle l'affrontement épique d'un saint-apothicaire et du Malin :

*Jadis un vieux saint existait
Lequel apothicaire était...
Devant le saint, monsieur Satan
Culbute, caracole et fringue.
Le fanatique charlatan
De mille façons se distingue ;
Entre autres, le corps du lutin
Se tourne en cylindre d'étain
Représentant une seringue ;
Il fait de son nez le canon,
Soupirail exhalant la peste,
De sa gueule un mortier bouffon
Et de sa langue un gros pilon
Dont le mouvement circulaire
Faisait un petit carillon
Tel qu'au Sabbat on peut le faire."*

Seule l'intervention de Dieu le père permettra de séparer les deux protagonistes. Mais n'allons pas imaginer que, dans ses rapports avec l'Enfer et ses créatures, l'apothicaire a toujours le beau rôle. Dans le "Faux Faust", pièce écrite en 1858 par Commerson et Gaboriau, il apparaît sous l'aspect démoniaque et tentateur de Méphistophélès, "Celui qui hait la lumière" (120). Difficile, admettons-le, d'imaginer pharmacien plus inquiétant dans la Littérature !

5. Deux visions surréalistes

Puisque nous rencontrons des pharmaciens parmi les plus fidèles serviteurs de Dieu et du Diable, nous ne serons pas étonnés d'en croiser dans l'entourage des Grands de ce

monde. Un exemple ? Il nous est donné par une pièce anonyme, "Buonaparte ou l'abus de l'abdication" (107). Dans le dernier acte, au lendemain de Waterloo, l'Empereur s'entretient en particulier avec son apothicaire :

"Buonaparte : Eh bien, monsieur l'apothicaire, savez-vous pourquoi je vous ai fait demander ? Je veux que vous m'indiquiez un moyen pour mourir vite³⁰ . Connaissez-vous quelque drogue ?

L'apothicaire : Oui, Sire. La pharmacie a pour cela des ressources bien plus sûres que pour conserver la vie des hommes.

Buonaparte : Dites donc.

L'apothicaire : D'abord on peut user d'une préparation chimique qui consiste à mêler, unir ensemble, du salpêtre, du charbon et du soufre. On peut faire parvenir au siège de la vie quelques paillettes de fer rapprochées au feu sous la forme de sabre ou d'épée.

Buonaparte : Taisez-vous donc ! Vous me faites avoir la chair de poule par tout le corps ! "

Mais l'ingénieux apothicaire a bien d'autres idées à soumettre à son souverain. Toujours sur le même ton paisible et respectueux, il continue d'énumérer les différentes façons "prétendument pharmaceutiques" de mettre fin à ses jours :

"L'apothicaire : Goûteriez-vous l'asphyxie par les gaz hydrogène, oxygène et azote combinés entre eux ?

Buonaparte : Comment prend-on cela ?

L'apothicaire : En se mettant une pierre autour du cou et en se jetant dans une rivière.

Buonaparte : C'est donc se noyer ! C'est là tout ce que peut m'offrir votre art ?

³⁰Les vrais rapports de Napoléon avec le corps médical étaient bien différents. Mais une chose est certaine : pour lui, la médecine était souvent plus apte à enlever la vie qu'à la préserver. En témoignent ces propos qu'il adressa à son médecin Corvisart : "Voilà comment vous êtes tous avec vos principes d'école, médecins, chirurgiens et pharmaciens ! Plutôt que d'en sacrifier un seul, vous feriez périr toute une armée et toute la Société. La chimie est la cuisine de la médecine, et la médecine, la science des assassins."

L'apothicaire : Le plus simple serait encore de soumettre votre Majesté à la loi de la Gravitation et de la Pesanteur des corps.

Buonaparte : Fi donc ! Un empereur, se jeter par la fenêtre !"

Devant tant de mauvaise volonté, l'apothicaire perd patience et va droit au but :

"L'apothicaire : Si vous ne voulez ni vous brûler la cervelle, ni vous poignarder, ni vous empoisonner, ni vous noyer, ni vous jeter par la fenêtre, il faut que sa Majesté se pendre ou qu'on la pendre. C'est ce qu'il y a de mieux pour elle et surtout pour nous.

Buonaparte : J'y songerai.

L'apothicaire : Je vous y engage !"

Que l'on ne s'y trompe pas ! Ce dialogue ubuesque n'est pas aussi innocent qu'il y paraît à la première lecture. Comme nous l'avons déjà souligné dans l'introduction de ce chapitre, la satire et la farce sont souvent les moyens les plus sûrs de dénoncer les travers d'une société ou d'une caste. L'apothicaire, en présentant les choses de façon détournée et alambiquée (c'est bien le cas de le dire !), n'est-il pas en train de faire la leçon à Bonaparte ? Homme du médicament et de la santé, ce n'est pas lui qui détient les secrets de la mort, mais bien plutôt le despote responsable de tant de carnages sur les champs de bataille !

Évidemment, ici, la critique passe au second plan et c'est l'effet comique qui prime. Un comique d'ailleurs subtil qui naît du décalage introduit entre le fond et la forme du discours. La conversation des deux personnages devient totalement irréaliste, surréaliste !

Si le surréalisme consiste avant tout à remplacer les conventions logiques, morales et sociales par les valeurs du rêve, de l'instinct et du désir, alors il faut bien parler de vision surréaliste pour notre dernière figure de pharmacien excentrique. Cette dernière nous est offerte, dans "L'écume des jours" (84), par Boris Vian qui a réussi, en la personne du "marchand de remèdes", la plus saisissante représentation littéraire d'un disciple de Galien :

"Colin, suivi de Chick, poussa la porte du marchand de remèdes. Cela fit "Ding !..." et la glace de la porte s'effondra sur un système compliqué de fioles et d'appareils de laboratoire.

Alerté par le bruit, le marchand apparut. Il était grand, vieux et maigre, et son chef s'empanachait d'une crinière blanche hérissée (...)

- Messieurs, que puis-je pour vous ?

- Exécuter cette ordonnance... suggéra Colin.

Le pharmacien saisit le papier, le plia en deux, en fit une bande longue et serrée et l'introduisit dans une petite guillotine de bureau.

- Voilà qui est fait, dit-il en pressant un bouton rouge.

Le couperet s'abattit et l'ordonnance se détendit et s'affaissa."

Les deux visiteurs insistant pour avoir leur médicament immédiatement, le praticien se retire dans son laboratoire. Demeurés seuls, Chick et Colin contemplant l'agencement intérieur de la boutique :

"Ils regardaient les murs. Sur de longues étagères de cuivre patiné s'alignaient des bocaux renfermant des espèces simples et des topiques souverains. Une fluorescence compacte émanait du dernier bocal de chaque rangée (...)

Derrière Chick et Colin, s'étendait une vaste fresque représentant le marchand de remèdes en train de forniquer avec sa mère, dans le costume de César Borgia aux courses. Il y avait, sur des tables, une multitudes de machines à faire les pilules et certaines fonctionnaient, bien qu'au ralenti.

Les pilules sortant d'une tubulure de verre bleu, étaient recueillies dans des mains de cire qui les mettaient en cornets de papier plissé."

Très vite, nous apprenons que ces machines à pilules ne sont rien d'autre que des animaux composites, mi-lapin, mi-métal, qui s'épuisent à avaler la matière de base et à l'expulser sous la forme de boulettes régulières. Ingénieuse trouvaille dont on se demande pourquoi aucune pharmacopée n'a cru bon de la signaler jusqu'ici ! Mais dans l'avant-propos de son livre, Boris Vian nous avait bien mis en garde : *"l'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre."*

Cette scène en tout point unique s'achève, avec le retour du marchand de remèdes, sur quelques répliques d'une franchise pour le moins inhabituelle :

"Ils (Colin et Chick) entendirent, assez loin, une porte se fermer, et le marchand de remèdes surgit soudain derrière le comptoir.

- Je vous ai fait attendre, dit-il.

- Ça n'a pas d'importance, assura Colin.

- Si... dit le marchand. C'était exprès. C'est pour mon standing.

(...)

- Ah ! dit Colin. Combien vous dois-je ?

- C'est très cher, dit le marchand. Vous devriez m'assommer et partir sans payer...

- Oh ! dit Colin, je suis trop fatigué...

- Alors, c'est deux doublezons, dit le marchand.

Colin tira son portefeuille.

- Vous savez, dit le marchand, c'est vraiment du vol.

- Ça m'est égal... dit Colin d'une voix morte.

Il paya et s'en alla. Chick le suivait.

- Vous êtes stupide, dit le marchand de remèdes en les raccompagnant à la porte. Je suis vieux et pas résistant."

Certes, ils ne sont pas légion les pharmaciens qui font, au seuil de leur officine, de telles propositions ! Mais, depuis le début de ce chapitre, nous avons affaire à des praticiens vraiment pas ordinaires !

Aussi pour conclure ce travail, nous nous proposons de retrouver une Littérature plus réaliste et de tenter (pourquoi pas?) de dresser, à travers elle, le portrait-robot du pharmacien.

CONCLUSION

1. Le pharmacien en tant que personnage de fiction
2. Ce qui ressort de la Littérature en matière de Pharmacie.
3. Les paradoxes du pharmacien
4. Assez vraiment on ne te prise ô Pharmacie

L'ensemble des oeuvres littéraires que nous avons étudiées dans les pages qui précèdent nous permet d'avoir une vue d'ensemble de la Pharmacie, telle qu'elle est perçue par la collectivité. Cette image publique entraîne quelques réflexions.

1. Le pharmacien en tant que personnage de fiction.

Exception faite de M. Homais, la Littérature a cantonné le pharmacien dans des emplois anecdotiques. Il demeure avant tout un personnage secondaire, sans grand relief, comme nous l'a peint André Theuriet (92) :

"Un homme de quarante-huit ans, froid, compassé, flegmatique, fermé comme l'armoire où il met sous clef ses substances vénéneuses et ne parlant que par sentences brèves : un visage rigide et glabre, impénétrable, dont les petits yeux gris eux-mêmes semblent figés dans une glaciale immobilité ; un corps sans souplesse, boutonné dans une redingote olive, dont les manches trop longues tombent sur des poings ronds et durs comme des pilons. Il s'était marié sur le tard. Il vivait casanièrement, austèrement, dans sa boutique où il économisait sous par sou pour son fils unique Arsène. A l'exception du Codex et du journal de la localité, il ne lisait jamais et professait un souverain mépris pour ce qu'il appelait "les écarts de l'imagination". Il n'estimait que les gens d'affaires dont la vie était

méthodiquement rangée et étiquetée comme les bocaux de sa pharmacie. Il mangeait, se promenait et se couchait à des heures invariables, et, par principe, ne s'enivrait jamais."

Le personnage du pharmacien n'existe donc, d'une façon générale, que par sa fonction. Les écrivains ne lui prête guère de passions, et sa personnalité ne possède ni la profondeur ni l'originalité qui font les grands héros de roman. Cécile Airelle, la pharmacienne imaginée par Jules Mayor (52), croit pouvoir expliquer les raisons d'une telle fadeur :

"Le pharmacien étudie des réactions, mais, lui-même, ne réagit pas. Il est neutre. Il relève de deux états chimiques : amorphe et déliquescent. Oui, cet être inconsistant n'existe pas, ne proclame point qu'il vit et qu'il veut vivre et, dans le troupeau des humains, il est le mouton le mieux tondu. Par sa profession, par son silence, il est deux fois relégué. Le législateur ne s'occupe de lui que pour l'embêter. Il lui a dit : "tu seras scribe" et il passe ses soirées en écritures. (...) N'est-il pas naturel que ce pantouflard coiffé d'une calotte de bedeau soit l'individu le moins combatif de la création ? Quand d'autres fourbissent des épées, il effile dans l'ombre des suppositoires. Chevalier du pilon, autrefois, prince de la seringue... sont-ce là des armes qu'il est décent de brandir ?

2. Ce qui ressort de la Littérature en matière de Pharmacie

En entamant ce travail, échaudés par la triste réputation du sieur Homais, nous pouvions nous demander si la Littérature ne donnerait pas une image totalement négative de la Pharmacie. Nous avons vu qu'en effet les écrivains reprenaient de nombreuses critiques adressées à la profession : la cupidité, l'abus du "quiproquo", le pédantisme. Mais, très souvent, ils traduisent aussi l'attachement profond du public envers son pharmacien. C'est lui que l'on va trouver en premier lieu en cas de problème. Homme du premiers secours, il est aussi le confident de bien des peines morales. Irait-on se confier à quelqu'un que l'on n'apprécie pas ?

En outre, le pharmacien demeure l'un des rares professionnels qui inspire à la fois admiration et respect à la population. Dans "Le vent Paraclet" (81), Michel Tournier, en évoquant son grand-père maternel, a sans doute peint le portrait le plus fidèle d'un pharmacien tel que le perçoit le public. Nous y retrouvons notamment l'homme de culture :

"Il était botaniste, mycologue, grand connaisseur en vins (de Bourgogne, les seuls...). Il jouait, comme son frère aîné, de la flûte et composait des petits poèmes qui paraissaient le dimanche dans l'Ami des Foyers. Longtemps, il fut le photographe des conscrits, des jeunes mariés, des nouveau-nés et des premiers communiantes."

L'image du notable n'est pas oubliée, avec au passage une petite égratignure pour M. Homais :

"Edouard Fournier avait son banc à l'église et portait la bannière des processions de la Confrérie de Saint-Sébastien. Il détestait Flaubert, coupable d'avoir réuni, dans l'affreux monsieur Homais, un pharmacien et un anticlérical."

Enfin, Michel Tournier nous rappelle qu'une officine ne sera jamais vraiment une boutique comme les autres :

"Dès ma plus petite enfance, son officine a été le royaume de mes vacances (je l'entends encore rectifier avec un douceur offusquée : "une pharmacie n'est pas une boutique, c'est une officine !"). Son apparence sage et classique cachait une vraie caverne d'alchimiste. (...) c'était surtout par les odeurs que ces lieux étaient magiques, par l'odeur au singulier devrais-je dire, car ils avaient une odeur caractéristique, homogène, inoubliable, qui devait résulter de sa complexité, des remugles chimiques et médicaux les plus divers, les plus agressifs, mais fondus, amortis, subtilisés par de longues années de concoction."

La Littérature nous offre donc un reflet assez fidèle des réalités officinales. Deux aspects sont cependant négligés, qu'il nous semble intéressant de souligner. Tout d'abord, dans les oeuvres de fiction et l'on peut penser qu'il en est de même dans l'esprit du public,

pharmacien signifie obligatoirement titulaire d'une officine. Nous n'avons en effet pratiquement pas rencontré d'assistants dans les textes étudiés. Peut-être cette absence explique-t-elle en grande partie la persistance du public à voir dans le pharmacien un homme généralement fortuné.

Autre hiatus avec la réalité : la très faible proportion de femmes rencontrées parmi nos pharmaciens de fiction (trois seulement au total). Or derrière le comptoir de l'officine, on trouve de plus en plus une diplômée. Sur les 25179 titulaires français on dénombre, en effet, une minorité d'hommes (46,8%). La féminisation est encore plus importante chez les assistants : sur un total de 14519, environ 80% sont des femmes.

3. Les paradoxes du pharmacien.

Dans notre travail, nous avons insisté sur le paradoxe du pharmacien qui est à la fois un libéral et un commerçant. Au terme de notre étude, nous pouvons mettre l'accent sur bien d'autres paradoxes de ce type.

Concernant l'officine d'abord. Nous avons vu en effet que celle-ci a inspiré aux écrivains des visions tout à fait différentes, l'une privilégiant les charmes nostalgiques du Passé, l'autre insistant sur des valeurs nettement plus progressistes.

Autre constatation apparemment contradictoire : le pharmacien jouit d'une solide réputation d'homme cultivé, de gardien du savoir, tout en n'étant pas considéré comme un véritable scientifique. Mais nous avons déjà indiqué comment sa disponibilité pouvait être la cause d'un tel jugement.

Dans ses rapports avec l'argent, le pharmacien inspire également des témoignages paradoxaux. Nous le voyons tantôt cupide et avare, tantôt dévoué et désintéressé, n'hésitant pas à délivrer des médicaments à titre gratuit.

C'est sans doute en prenant conscience de tous ces paradoxes et en les assumant que les pharmaciens répondront le mieux à l'attente de leurs clients.

4. Assez vraiment on ne te prise ô Pharmacie !

En 1609, Paul Coutant publiait une ode à la gloire de la Pharmacie dans son "Jardin et Cabinet Poétique" (30) :

*"Assez vraiment on ne te prise,
O Pharmacie, qui transmise
Fus du ciel aethéré ça-bas,
Quand Jupin, le haut-tonnant père,
Ayant digéré sa colère,
Voulut retarder nos trespas.*

Il semblerait, à observer le malaise persistant des pharmaciens, que la plainte de Coutant n'ait pas vraiment été entendue. Peut-être parce que la Pharmacie n'a pas encore trouvé le grand écrivain capable de lui donner ses lettres de noblesse. Car, malgré toute sa bonne volonté, un Jean Bruneau ne peut prétendre à la grandeur d'un Molière ou d'un Flaubert (19) :

*"Pour moi qui n'ai jamais été qu'un desservant,
- Tout en suivant des yeux le nuage qui passe -
J'aurai tenté de mettre, en mon humble besace,
Autre chose, pourtant, que du rêve et du vent (...)*

*Distribuant petite ou grande médecine,
Héroïque remède ou simplette aspirine,
Avec de zèle une once, et de ferveur un grain,*

*Combien de fois aurai-je, en ma longue carrière,
Vu reflleurir l'espoir comme en un bel écrin
Sur un front que fuyait la terrestre lumière."*

Et comme décidément la poésie semble le meilleur moyen d'achever cette étude en glorifiant la Pharmacie, il nous plaît de redonner une dernière fois la parole à Paul Coutant (30) :

*"Sans toy, heureuse Pharmacie,
Au tombeau cherroit nostre vie,
comme elle fit premièrement :
Sans toy encor toute la race
Des hommes en bien peu d'espace*

Se périroit totalement.

*Ainsi que durant la nuit brune
Au ciel on voit luire la lune
Entre tous les autres flambeaux :
Ainsi entre toutes sciences
Reluire on voit tes excellences
Escrites en maints livres beaux."*

BIBLIOGRAPHIES

BIBLIOGRAPHIE LITTERAIRE

- 1 AICARD J.
Maurin des Maures.
 Flammarion, Paris, 1933.
- 2 ALLAIS A.
Confort.
 dans : Oeuvres Anthumes.
 Collection Bouquins, Editions Robert Laffont, Paris, 1989.
- 3 ALLAIS A.
Le railleur puni.
 dans : Oeuvres Anthumes.
 Collection Bouquins, Editions Robert Laffont, Paris, 1989.
- 4 ALLAIS A.
Chez les potards.
 dans : Oeuvres posthumes.
 Collection Bouquins, Editions Robert Laffont, Paris, 1990.
- 5 ANONYME.
Le manuscrit de la Passion Sainte Geneviève.(drame liturgique).
 Archives de l'église Sainte Geneviève.
- 6 ANONYME.
Les à-peu-près.
 Article de la N.R.F. , 1er janvier 1955.

- 7 AQUIN DE CHATEAU-LYON (d').
Le garçon apothicaire.
D'Aquin de Chateau-Lyon, Paris, 1759.
- 8 BALZAC H. (de).
Le député d'Arcis.
dans : Oeuvres complètes.
Bibliothèque de la Pléïade, Paris, 1965.
- 9 BALZAC H. (de).
Les illusions perdues.
dans : Oeuvres complètes.
Bibliothèque de la Pléïade, Paris, 1965.
- 10 BALZAC H. (de).
Les paysans.
dans : Oeuvres complètes.
Bibliothèque de la Pléïade, Paris, 1965.
- 11 BAZIN H.
Qui j'ose aimer.
Editions Grasset, Paris, 1956.
- 12 BLIER B.
Beau-Père.
Editions Robert Laffont, Paris, 1981.
- 13 BLONDIN A.
Un singe en hiver.
Editions de la Table Ronde, Paris, 1959.
- 14 BOSCO H.
Sabinus.
Editions Gallimard, Paris, 1957.
- 15 BOULANGER D.
Avec leur soif du pouvoir.
dans : *Fouette, cocher !*
Editions Gallimard, Paris, 1973.

- 16 BOURIN J.
La chambre des dames.
Editions de la Table Ronde, Paris, 1979.
- 17 BOURIN J.
Le grand feu.
Editions de la Table Ronde, Paris, 1985.
- 18 BRIVE M. (de).
Art de la Pharmacie.
dans : Les cent plus beaux sonnets de la langue française.
Editions Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1982.
- 19 BRUNEAU J.
Plaidoyer contre la souffrance, la douleur et le mal.
Editions de la Revue Moderne, Paris, 1972.
- 20 BRUNETEAU P.
Voyage autour de ma pharmacie.
Editions Galien, Niort, sans date.
- 21 CAPE J.
Le perroquet de Flaubert.
Editions Stock, Paris, 1986.
- 22 CAPRI A.
Sept épées de mélancolie.
Editions Julliard, Paris, 1975.
- 23 CASTER S.
Les chênes verts.
Editions B.F.B. , Paris, 1980.
- 24 CASTERET N.
Les cailloux du petit Poucet.
Librairie Académique Perrin, Paris, 1963.

-25 CESBRON G.

C'est Mozart qu'on assassine.

Editions Robert Laffont, Paris, 1966.

-26 CESPEDES A. (de).

Sans autre lieu que la nuit.

Editions du Seuil, Paris, 1973.

-27 CHAMOISEAU P.

Antan d'enfance.

Editions Hatier, Paris, 1990.

-28 CHEVALLIER G.

Clochemerle.

Gabriel Chevallier, Paris, 1934.

-29 CORBIERE T.

Légende incomprise de l'apothicaire Danet.

dans : Rimbaud, Lautréamont, Corbière, Cros : oeuvres poétiques complètes.

Editions Robert Laffont, Paris, 1980.

-30 COUTANT P.

Jardin et Cabinet Poétique.

Poitiers, 1609.

-31 DAUDET A.

Tartarin sur les Alpes.

Flammarion, Paris, 1966.

-32 DINIZ M.

Félicien Grevèche.

Presses de la Renaissance, Paris, 1986.

-33 DUVE P. (de).

Izo.

Editions J-C. Lattès, Paris, 1990.

- 34 ECCLESIASTE (livre de l').
La Bible.
Chapître XXXVIII, versets 4-6-7.
- 35 ECHENOZ J.
Lac.
Editions de Minuit, Paris, 1989.
- 36 ECO U.
Le Nom de la Rose.
Editions Grasset et Fasquelle, Paris, 1982.
- 37 ERCKMANN-CHATRIAN.
Mon illustre ami Selsam.
dans : Contes choisis.
Editions Famot, Genève, 1975.
- 38 FABRE F.
Portrait du pharmacien.
Annales Pharmaceutiques Belges, n°9, 1969.
- 39 FALLET R.
Banlieue Sud-Est.
Editions Denoël, Paris, 1947.
- 40 FLAUBERT G.
Madame Bovary.
Presses-Pocket, Paris, 1977.
- 41 GENEVOIX M.
Au cadran de mon clocher.
Editions du Seuil, Paris, 1960.
- 42 GENEVOIX M.
La Loire, Agnès et les garçons.
Presses de la Cité, Paris, 1962.

- 43 HAMBURGER J.
Le journal d'Harvey.
Flammarion, Paris, 1983.
- 44 HUART L.
Physiologie du médecin.
Editions Louis Pariente, Paris, 1989.
- 45 HUSER F.
La chambre ouverte.
Editions du Seuil, Paris, 1986.
- 46 LA BRUYERE J. (de).
Les caractères.
Librairie Hatier, Paris, 1956.
- 47 LEVEQUE T.
Poésies bordelaises.
T. Levèque, Bordeaux, 1887.
- 48 LOUVEAUX L.
Poésies sans titre.
Journal de Pharmacie de Belgique., 1938.
- 49 MAGINET P.
La Thériaque Française avec les vertus et les propriétés d'icelle, selon Galien.
Lyon, 1623.
- 50 MAUPASSANT G. (de).
La rempailleuse.
dans : Contes et nouvelles 1875-1884.
Collection Bouquins, Editions Robert Laffont, Paris, 1988.
- 51 MAUPASSANT G. (de).
Yvette.
dans : Contes et nouvelles 1884-1890.
Collection Bouquins, Editions Robert Laffont, Paris, 1988.

- 52 MAYOR J.
Cécile Airelle, pharmacienne.
Editions Jean Crès, Paris, 1934.
- 53 MERLE R.
Fortune de France
T. 2 *En nos vertes années.*
Librairie Plon, Paris, 1979.
- 54 MERLE R.
Fortune de France
T. 3 *Paris ma bonne ville.*
Librairie Plon, Paris, 1980.
- 55 MISTLER J.
"Le bout du monde"
Bibliothèque du temps présent.
Editions Rombaldi, Paris, 1975.
- 56 MODIANO P.
Quartier perdu.
Editions Gallimard, Paris, 1984.
- 57 MOLIERE.
L'amour médecin.
dans : Oeuvres complètes.
Editions Jean de Bonnot, Paris, 1984.
- 58 MOLIERE.
Le malade imaginaire.
dans : Oeuvres complètes.
Editions Jean de Bonnot, Paris, 1984.
- 59 MOLIERE.
Le médecin malgré lui.
dans : Oeuvres complètes.
Editions Jean de Bonnot, Paris, 1984.

- 60 MOLIERE.
Monsieur de Pourceaugnac
dans : Oeuvres complètes.
Editions Jean de Bonnot, Paris, 1984.
- 61 MUSSET A. (de).
Louison.
dans : Le théâtre de Musset.
Hachette, Paris, 1954.
- 62 NICKEL A.
Près d'un mortier.
Petite Bibliothèque Picarde, Amiens, 1883.
- 63 PATIN G.
Lettres de Feu Guy Patin.
Editions de Paris, 1962.
- 64 RABELAIS F.
Gargantua.
Le Livre de poche, n°1589/8
- 65 RAY J.
La cité de l'indicible peur.
Editions Gérard et Compagnie, Verviers (Belgique), 1977.
- 66 REGNARD J-F.
Le légataire universel.
Classiques Larousse, Paris, 1977.
- 67 ROMAINS J.
Knock.
Editions Gallimard, Paris, 1924.
- 68 RUTEBEUF.
Le dit de l'herberie.
dans : Oeuvres poétiques complètes.
Seghers, Paris, 1952.

- 69 SABATIER R.
Les allumettes suédoises.
Edition Albin-Michel, Paris, 1969.
- 70 SADOUL J.
Le jardin de la licorne.
Editions J-J. Pauvert, Paris, 1977.
- 71 SARDOU V.
Nos bons villageois.
Dans : Théâtre complet. Tome IX.
Edition Albin-Michel, Paris, 1938.
- 72 SHAKESPEARE W.
Roméo et Juliette.
Editions Hatier, Paris, 1963.
- 73 SILVESTRE A.
Vers Luisants.
La semaine joyeuse, 50, 645-652, 1897.
- 74 SIMENON G.
Le chien jaune.
Editions Arthème Fayard, Paris, 1936.
- 75 SIMENON G.
Maigret voyage.
Presses de la Cité, Paris, 1958.
- 76 SOUBIRAN A.
Les hommes en blanc.
T. 3. *Le grand métier.*
Editions Kent-Segep, Paris, 1951.
- 77 SOUBIRAN A.
Les hommes en blanc.
T. 4. *Un grand amour.*
Editions Kent-Segep, Paris, 1951.

-78 SOUBIRAN A.

La gloire et le bonheur.

dans : *Histoires en blanc.*

Editions Kent-Segep, Paris, 1973.

-79 TAHUREAU J.

Dialogues non moins profitables que facétieux.

Le Mans, 1565.

-80 TAILLEMAGRE J.

La vie aux champs.

Editions Stock, Paris, 1973.

-81 TOURNIER M.

Le vent Paraclet.

Editions Gallimard, Paris, 1977.

-82 VAN DER MEERSCH M.

Corps et Ames.

Edition Albin-Michel, Paris, 1943.

-83 VIALATTE A.

L'almanach des quatre saisons.

Editions Julliard, Paris, 1981.

-84 VIAN B.

L'écume des jours.

Editions J-J. Pauvert, Paris, 1963.

-85 VIRGILE

"L'Eneïde"

Editions du petit Palatin, Paris, 1935.

-86 VISSOUZE J.

Le pharmacien de Saint Flour.

Editions Henri Oge, Paris, 1964.

-87 VOLTAIRE.

Candide.

Librairie Larousse, Paris, 1970.

-88 ZOLA E.

L'assommoir.

Editions France-Loisirs, Paris, 1991.

-89 ZWEIG S.

La peur.

dans : Romans et Nouvelles.

Collection La pochothèque, Le livre de poche, Paris, 1991.

BIBLIOGRAPHIE NON LITTERAIRE

-90 ANDRADE M.O.

Pharmacies de toujours.

Collection Vivre les Traditions, Christine Bonneton Editeur, Le Poy, 1979.

-91 ANONYME

Compte-rendu de lecture : "La petite Lise" de Paul de Kock

Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie, 1922, **3**, n°33, 22-30.

-92 ANONYME.

Le Pharmacien et la Littérature.

Le Pharmacien de France, Janvier 1956, n° 2, 44-45.

-93 ANONYME

"Maurice Sand et la pharmacie"

Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1964, **17**, n°183, 211-212.

-94 ARDRY R.

Pour une interprétation ésotérique du symbole de la Coupe et du Serpent.

Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1992, **39**, n° 294, 289-290.

-95 BARRERE I., RIDEAU B., TUPIN D.

Les pharmaciens parlent.

Editions Stock, Paris, 1976.

-96 BAUDET J.H.

Histoire de la Médecine.

Edition Dumerchez-Naoum, Paris, 1985.

-97 BERAS P.

Le paradoxe vert. (lettre ouverte aux pharmaciens et à leur malades.).

Editions Didier-Richard, Grenoble, 1989.

-98 BERNARD J.

Grandeurs et tentations de la médecine.

Buchet/Chastel, Paris, 1973.

-99 BODENES L.M.

Contribution à l'étude des travaux extra-pharmaceutiques et para-pharmaceutiques des pharmaciens français.

Thèse Pharm., Nantes, 1962.

-100 BONNEMAIN H.

Charlatans.

Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1963, **16**, n°179, 233-236.

-101 BONNEMAIN H.

Compte rendu de lecture : "En potardisant" de Jean Bruneau.

Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1980, **27**, n° 246, 222.

-102 BOUSSEL P., BONNEMAIN H., BOVE F.

Histoire de la Pharmacie et de l'industrie pharmaceutique.

Edition de la Porte Verte, Paris, 1982.

-103 BOUVET M.

Histoire de la Pharmacie en France des origines à nos jours.

Editions Occitania, Paris, 1937.

-104 BRUERE.

Brillat-Savarin et la pharmacie.

Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1943, **8**, n°113, 8-11.

-105 COTINAT L.

Compte rendu de lecture : "Le Dispensatory" de Samuel Garth.
Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1974, **22**, n° 223, 293-294.

-106 COURTOIS J. , SAVARE J.

Compte rendu de lecture : "Le nez et les pincettes" d'Alexis Piron.
Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1971, **20**, n°208, 291-300.

-107 CRAN-CARTERET J.

L'Histoire, la vie, les moeurs et la curiosité par l'image, le pamphlet et le document (1450-1900). Tome 4.
Librairie de la Curiosité et des Beaux-Arts, Paris, 1928.

-108 DEGRENNE M.

Littérature et Pharmacie.
Thèse Pharm., Strasbourg, 1947.

-109 DELUMEAU J., LEQUIN Y.

Les malheurs des temps.
Edition Larousse, Paris, 1987.

-110 ESCANDE J.P.

Mirages de la médecine.
Edition Albin-Michel, Paris, 1987.

-111 FABRE R., DILLEMAN G.

Histoire de la Pharmacie.
Presses Universitaires de France, n°1035, Paris, 1963.

-112 FRELON D.

A la recherche du pharmacien. Quelques éléments historiques et littéraires sur l'homme et son image.
Thèse Pharm., Montpellier, 1984.

-113 GAUTIER J.

Anecdote sur Charles Baudelaire.
Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie, 1923, **3**, n° 37, 166.

-114 GIRRE L.

Nouveau guide des vieux remèdes naturels.

Editions Ouest-France, Rennes, 1985.

-115 GRAMINIA S.

L'arte dello speciale, cure naturalie tradizioni al tempo de la Serenissima.

Centro Internazionale della Grafica, San Marco-San Maurizio 2670, Venezia, 1988.

-116 GUITARD E.H.

Index des travaux d'Histoire de la Pharmacie 1913-1963...L'évolution de la

Pharmacie et des Pharmaciens à la lumière des noms qu'ils ont portés.

Société d'Histoire de la Pharmacie, Paris, 1968.

-117 KALLINICH G.

Pharmacies anciennes.

Office du Livre, Fribourg, 1976.

-118 LAFFONT R., BOMPIANI V.

Dictionnaire des personnages.

Editions Robert Laffont, Paris, 1984.

-119 LEBEAU R.

L'âge d'os de la médecine.

Impact médecin, 1991, n° 128, 90-93.

-120 LEFEBVRE T.

Le personnage du pharmacien au théâtre et au cinéma.

Thèse Pharm., Paris, 1986.

-121 NAU J.Y.

La presse sous perfusion.

Les médecins : états d'âme-état d'urgence.

Autrement, Paris, 1985, 47-55.

-122 PASCAL J.

"Les pharmaciens députés de 1848 à nos jours"

Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1991, **38**, n°288.

-123 PENSO G.

Les plantes médicinales dans l'Art et l'Histoire.

Editions Roger Dacosta, Paris, 1986.

-124 PREVET F.

Histoire de l'organisation sociale en Pharmacie.

Librairie du Recueil Sirey, Paris, 1940.

-125 TREPARDOUX F.

Le parloir aux curieux : *Manette Salomon de Jules et Edmond de Goncourt.*

Revue d'Histoire de la Pharmacie, 1992, **39**, n° 294, 380-382.

-126 VAITER J.

Les origines de la satire antibourgeoise en France.

Editions Droz, Paris, 1966.